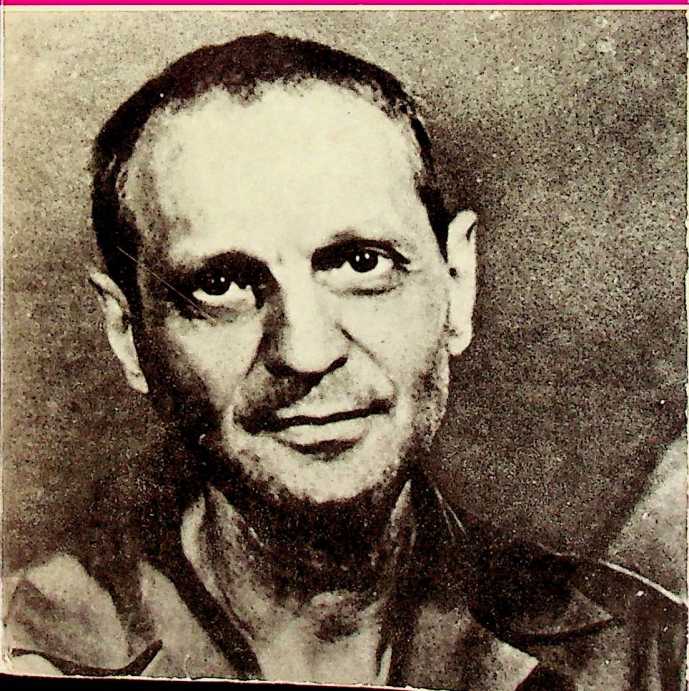
14

**TEMOIGNAGES**

**r. wurmbrand**

**SERMONS**

**AU CACHOT**



**Dans la collection « TEMOIGNAGES »**

1. **- LETTRES DU DESERT, par Carlo Carretto (?• éd.).**
2. **- MALADES ET MISÉREUX, par Sœur Marie-Yvonne**
3. **L'APOTRE DES BRETONS, par M. Th. Le Molgn-Klippfel.**
4. **- CE QUI COMPTE, C’EST D’AIMER, par C. Carretto (5\* éd.).**
5. **. LE SCANDALE DE LA FAIM INTERPELLE L’EGLISE, par**

**l'Abbé Pierre.**

1. **- LE CHRIST AU BAGNE, par Charles Alméras (4’ éd.).**
2. **- LE CHEVALIER DES CIMES, par M. Jardel.**
3. **- REQUIEM A BUCHENWALD, par Jean Hérlcourt (2\* éd.).**
4. **• VOICI LA NUIT... par Jean Hérlcourt (2‘ éd.).**
5. **■ L'EGLISE DU SILENCE TORTUREE POUR LE CHRIST, par**

**Richard Wurmbrand (6\* éd., 72\* mille).**

1. **• ENTERREZ-MO1 AVEC MES BOTTES, par S. Trench (3\* éd.).**
2. **- CES PRÊTRES QUI ONT SU MOURIR, par M. Hasquenoph.**
3. **- AU-DELA DES CHOSES, par Carlo Carretto (4\* éd.).**
4. **- SERMONS AU CACHOT, par R. Wurmbrand (3 éd.).**
5. **- TONNERRE DE CHINE, par Aloys Regensburger.**
6. **- LA FEMME DU PASTEUR, par Sablna Wurmbrand (3\* éd.).**
7. **- LETTRES A DIEU, par Jean Oger (2\* éd.).**
8. **- L’INVISIBLE LUMIÈRE, par S.-M. Durand.**
9. **- GRANIT ET AMOUR, par Aimé Roche.**
10. **- COMMANDOS JÉSUS, par Wllfrled Kroll.**
11. **- LE DIEU QUI VIENT, par Carlo Carretto (2\* éd.).**
12. **- LETTRES DU SANA, par Dominique Le Guen.**
13. **- EN ATELIER DE VIE CHRÉTIENNE, par Gilles Atrio.**
14. **- A BORD DE L’ARCHE, par Buster Lloyd-Jones.**
15. **- A L’OMBRE DES MERVEILLES, par André Duchemln.**
16. **- SOUVIENS-TOI DE TES FRÈRES, par Richard Wurmbrand.**
17. **- MAQUIS CHEZ MAO, par G.-J. Roettlng.**

**oo \* JUIFS, par Richard Wurmbrand (2\* édition).**

e ERS **C0NTRE TOUT, par Kenneth Roberts.**

**" ei i rILS DU PASTEUR» par Michel Wurmbrand.**

**- oi LES MURS POUVAIENT PARLER, par R. Wurmbrand.**

Richard Wurmbrand

**Sermons au cachot**

*Troisième édition*

APOSTOLAT DES EDITIONS

EDITIONS PAULINES

**V r.nn. aux éditions HODDER et STOUGHTON**

M-'X’TSWO"ta 30,113,7

**Traduit de l'anglais par Philippe Uonardon.**

**Apostolat des Éditions, 46-48, rue du Four 75006 PARIS**

**ISBN 2-7122-0018-7**

**îâlE^,RmKÏne\*;p250r>nord' boulevard Saint-François,**

**SHERBROOKE, (P. Québec) CANADA**

**Sbn “trc 1975 Bibboü'^= nationale du Québec**

PRÉFACE

*Sur mes quatorze ans de prison en Rou­*

*manie communiste, j'en ai passé trois dans*

*une cellule située à dix mètres sous terre sans*

*jamais voir le soleil, la lune ou les étoiles, sans*

*apercevoir ni fleurs ni neige, sans jamais voir*

*d'autres hommes que les gardes et les inspec­*

*teurs qui nous battaient et nous torturaient.*

*Il était rare que j'entende un bruit dans cette*

*prison. Les gardes portaient des souliers à*

*semelles de feutre et je ne les entendais pas*

*approcher.*

*Je n'avais ni Bible ni aucun autre livre. Pas*

*de papier pour y écrire mes pensées. Tout ce*

*qu'on attendait de nous en fait d'écriture était*

**7**

*des dénonciations de nous-mêmes et d'autres*

*personnes.*

*En ce temps-là j'ai rarement dormi la nuit.*

*Je dormais le jour. Je passais toutes les heures*

*de la nuit en exercices spirituels et en prière.*

*Chaque nuit je composais un sermon et le pro­*

*nonçais.*

*J'avais le fragile espoir d'être un jour libéré.*

*Aussi essayai-je d'apprendre mes sermons par*

*cœur. Pour cela j'eus recours à un procédé qui*

*consistait à mettre les idées principales en vers*

*brefs. Il y a à cela des précédents. Omar*

*Kayyam, Nostradamus, Henri Suzo et Angélus*

*Silesius ont tous condensé en vers très brefs un*

*trésor de philosophie, de religion et de prophé­*

*tie. Je composai donc mes vers, puis les ayant*

*appris par cœur je les gardai dans ma mémoire*

*en les repassant continuellement. Lorsque mon*

*esprit sombra sous l'influence de stupéfiants*

*violents, je les oubliai. Mais quand les effets des*

*drogues eurent disparu, ils me revinrent très*

*clairement.*

*Voici quelques-uns de mes sermons. Ma mé­*

*moire exceptionnellement bonne en conserve*

*environ trois cent cinquante. Ces sermons ne*

*doivent pas être jugés sur leur contenu dogma­*

*tique. Je ne vivais pas du dogme à cette époque.*

*Personne ne l'aurait pu. L'âme se nourrit direc­*

8

*tement du Christ, et non de ce qu’on peut ensei­*

*gner sur lui.*

*Du point de vue dogmatique David et Job*

*eurent tort de discuter avec Dieu. Du même*

*point de vue l'auteur du livre d’Esther eu tort*

*de ne pas écrire un seul mot de louange pour*

*le Dieu qui venait d’opérer une telle délivrance*

*de son peuple. Du point de vue dogmatique*

*encore saint Jean-Baptiste eut tort, lorsque, de*

*sa prison, il mit en question le fait que Jésus*

*fût le Messie. Les dogmatistes trouveraient des*

*fautes en Jésus lui-même. Il n’aurait pas dû*

*trembler à Gethsémani. Mais la vie, même la*

*vie religieuse, ne s’occupe pas des dogmes. Elle*

*suit son propre cours, et c’est un cours qui*

*parait insensé aux yeux de la raison.*

*J’ai vécu dans des circonstances extraordi­*

*naires et je suis passé par des états d’âme*

*exceptionnels. Il me faut les faire partager par*

*mes frères. Tout cela doit être connu parce*

*qu’aujourd’hui encore des dizaines de milliers*

*de chrétiens sont en prison dans les pays*

*communistes ; torturés et drogués ils sont gar­*

*dés dans des cellules et mis en camisole de*

*force comme je l’ai été. Beaucoup d’entre eux*

*doivent avoir des réactions semblables aux*

*miennes. Jésus, dans sa compassion pour les*

*multitudes, se fit membre de celles-ci, comme*

9

*charpentier dans le pauvre pays d’un peuple*

*opprimé. On ne peut ressentir de compassion*

*(c’est-à-dire souffrir avec) si l’on ignore l’état*

*du cœur de ceux qui souffrent.*

*Etre au secret dans une cellule sous les*

*communistes ou les nazis, c’est atteindre au*

*faîte de la souffrance. Les réactions des chré­*

*tiens qui subissent de telles épreuves sont diffé­*

*rentes de tout ce que l’on peut imaginer.*

*L’objet de ce livre est de faire connaître ces*

*pensées et ce que l’on ressent à ceux qui sont*

*du côté des victimes innocentes. Maintenant*

*que je vis dans des conditions normales il y a*

*de nombreuses idées exprimées dans ces ser­*

*mons avec lesquelles je ne suis plus d’accord.*

*Mais je rapporte mes pensées telles que je les*

*ai eues alors.*

*Lecteur, ne juge pas, mais communie avec*

*les chrétiens tes frères qui, dans leurs prisons,*

*se trouvent dans une situation où, selon Bède*

*le Vénérable, « il n’y a pas d’autres paroles*

*que les gémissements, ni de figures que de tor­*

*tionnaires ». Mets-toi à leur place :* « Souvenez-

vous des prisonniers comme si vous étiez dans

les chaînes avec eux *» (Heb 13,3). Cherche*

*à imaginer ce que l’on ressent dans la solitude*

10

*de la cellule et dans la torture. C’est ainsi seu­*

*lement que tu pourras comprendre ce livre.*

*Il contient les sermons d’un pasteur dont la*

*raison vacillait sous l’effet de la tension, comme*

*je le reconnais maintenant. Il y a eu des mo­*

*ments où j’étais près de l’apostasie. Par bon­*

*heur, en ces jours les plus affreux, je ne jus pas*

*soumis à la torture. J’aurais probablement*

*craqué. Les tortures ne vinrent qu’après que*

*j’eus surmonté le désespoir.*

*Il m’a été facile de reconstruire un sermon*

*tout entier à partir d’un court poème car si j’ai*

*quitté la cellule solitaire celle-ci ne m’a jamais*

*quitté. Il ne se passe pas de jour sans que j’y*

*vive, que je sois dans une vaste assemblée aux*

*Etats-Unis, dans une église ou dans une réunion*

*de comité en Angleterre, ou seulement assis*

*dans un train. Mon moi réel est resté pour tou­*

*jours en prison. Ce n’est pas tant ma vie pré­*

*sente que je vis, mais continuellement ces*

*années de prison. Non qu’elles soient une part*

*essentielle de ma propre histoire, mais parce*

*que je ne suis pas le vrai moi. Le vrai moi ce*

*sont ceux qui aujourd’hui se trouvent dans des*

*cellules solitaires, lugubres et humides en Chine*

*rouge, en Albanie, en Roumanie, en Corée du*

*Nord et dans d’autres pays communistes. Ce*

*sont les petits frères de Jésus. Ils sont sur terre*

**11**

*la partie la plus précieuse du corps mystique*

*du Christ. Je vis leur vie quand je revois mes*

*années de prison solitaire. C'est une étrange*

*expérience, qui peut conduire à la folie. Peut-*

*être y a-t-il déjà de la folie dans ces sermons.*

*Mais si Erasme avait raison quand il écrivit*

l’Eloge de la folie, *pourquoi la folie n’aurait-*

*elle pas la permission de parler pour son propre*

*compte ? Le communisme a rendu fous de*

*nombreux pasteurs et de nombreux chrétiens*

*dont l'équilibre mental a été brisé par des tor­*

*tures prolongées. Pourquoi seuls des hommes*

*sages pourraient-ils dire ce qu'ils pensent du*

*communisme ? Pourquoi ne pas permettre aux*

*fous de parler de leur folie ? Ce sont les petv-*

*sées folles que j'ai eues lorsque j'ai été soumis*

*à des épreuves d'une dureté défiant toute des­*

*cription que je couche ici sur le papier.*

*En prison j'ai connu ces moments où j'ai vu*

*la victoire de la foi ; j'ai eu aussi des moments*

*de désespoir. Pour les uns et les autres je*

*remercie Dieu. Le désespoir portait en soi quel­*

*que bien, car il me faisait voir mes limites et*

*m'apprenait à ne pas compter sur mes victoires*

*personnelles ni sur ma foi, mais sur le sang*

*rédempteur de Jésus-Christ.*

*Des causes nouvelles ont toujours des effets*

*nouveaux. L'emprisonnement sous régime com-*

**12**

*muniste est quelque chose de nouveau dans*

*l’histoire de ÏEglise. Il ne peut être comparé*

*ni aux persécutions romaines ni même aux per­*

*sécutions nazies. Considérez la différence que*

*l'on peut constater chez quelqu’un d’avec son*

*état antérieur à la suite de l’absorption de*

*drogues ou de lavage de cerveau et ne vous*

*etonnez pas de nos pensées et de nos réactions.*

*J’ai bien conscience que dans ces sermons*

*certaines spéculations sont audacieuses, et d’une*

*audace qui ne vient que d’une longue période*

*de silence. Représentent-elles la vérité ou sont-*

*elles hérétiques ? La vérité est ce qui unit la*

*pensée à la réalité. Mais y a-t-il quelqu’un qui*

*connaisse toute la réalité ? Nous vivions dans*

*une réalité à part et nos pensées ont pu la*

*refléter correctement, bien que cela puisse*

*paraître étrange à ceux qui vivent une vie tran­*

*quille et normale. De toutes façons, c’est ainsi*

*que je pensais alors. L’esprit de milliers de chré­*

*tiens torturés aujourd’hui dans les prisons com­*

*munistes est violemment assailli par des tem­*

*pêtes qui sont précisément les mêmes. C’est ce*

*que je dois confier au papier au bénéfice de ces*

*chrétiens qui ne désirent pas mener des vies*

*égoïstes mais communier avec des freres qui*

*subissent non seulement des tortures physiques*

*mais d’effrayantes tensions spirituelles.*

13

*Laissez-moi maintenant rappeler les paroles*

*du psalmiste : c* Ecoute, ma fille, regarde et

prête l’oreille, oublie ton peuple *(que tu sois*

*catholique ou protestant)* et la maison de ton

père > *(Ps* 45, *11) et, un bandeau sur les yeux,*

*comme nous les prisonniers, descends avec moi*

*dans la prison souterraine. Entends la porte de*

*la cellule se refermer derrière toi. Tu es seul.*

*Tout bruit a cessé. L'air ne te parvient plus que*

*par un tuyau. Si tu te sens poussé à crier à*

*Vidée que tu es emprisonné dans cet endroit,*

*eh bien, crie ! Les gardes ne tarderont pas à te*

*passer la camisole de force. Mais* « le roi s’est

épris de ta beauté » *(Ps* 45, *12) si tu demeures*

*là aussi longtemps qu'il te l'aura ordonné.*

*Accepte tes pensées de désespoir et de foi,*

*tes doutes et leur solution, tes moments de folie*

*et leur disparition. Permets que tout t'arrive.*

*Tu imagines que tu penses. En fait tu es pensé.*

*U se peut que tu sois l'objet d'une expérience*

*pour les anges, ou d'un pari entre Dieu et*

*Satan, comme Job. Sois déterminé à ne t'accro­*

*cher qu'à Dieu, même s'il te met à mort, même*

*s'il tue ta foi. Si tu perds ta foi, alors reste à lui*

*sans la foi. Si tous les fruits de l'esprit disparais­*

*sent et que tu restes comme un arbre stérile qui*

*n'a que des feuilles, souviens-toi que les feuilles*

*aussi ont leur raison d'être. A leur ombre ceux*

**14**

*qui sont féconds peuvent se reposer dans les*

*bras de leur Dieu Amant. L'épousée prend des*

*feuilles pour faire des guirlandes à son bien-*

*aimé. Les feuilles deviennent des remèdes gué­*

*risseurs. Même quand elles jaunissent et tom­*

*bent desséchées sur le sol elles peuvent faire*

*de beaux tapis sur lesquels il s'avancera vers*

*ceux qui, contrairement à toi, sont restés fidèles*

*jusqu'au bout.*

*Descends dans la cellule solitaire. Je t'ai*

*mené jusqu'à sa porte. Ici je disparais. Tu restes*

*seul avec lui. Ce pourra être ta chambre nup­*

*tiale. Ou bien une chambre de torture spiri­*

*tuelle. Je dois te quitter. Ma place est dans ma*

*propre cellule. Tu me regardes et tu crois voir*

*la folie sur ma face ? Peu importe. Très vite tu*

*seras pareil à moi. Et peut-être pourras-tu dire*

*à Jésus :* « Je suis brune mais belle » *(Cant*

1,5/

*Nous sommes descendus dans les ténèbres.*

*Tu y subiras les pressions des grandes profon­*

*deurs, mais aussi leur ivresse. Aux grandes pro­*

*fondeurs les choses n'ont plus les couleurs*

*qu'elles ont à la surface. Le sens de la direction*

*disparaît. L'esprit se modifie, à supposer que*

*l'on ait la possibilité de le conserver. L'égare­*

*ment est probable.*

**15**

*Que Dieu te vienne en aide ! Qu'il ait pitié de*

*tous les misérables pécheurs qui passent par*

*l’ivresse des grandes profondeurs.*

**R. W.**

**Note : Dans les pages suivantes, on parle à plusieurs**

**reprises des prisonniers qui, grûce à un code, commu­**

**niquent ù travers les murs des cellules. Dans mon**

**ouvrage .Ves *Prisons avec Dieu* J’explique comment**

**presque tous les prisonniers étaient arrivés à apprendre**

**ce code. La prison nazie dont Je parle était une prison**

**roumaine du temps de la dictature de droite du général**

**Antonescu et que les Nazis nous avait Imposée.**

16

I

LES LOIS INJUSTES DE DIEU

Mon Dieu,

Pendant des années j’ai prêché à des hommes.

J’avais presque oublié qu’il y a dans l’église un public

invisible et que les anges écoutent lorsque nous expli­

quons votre parole.

Maintenant que je suis seul avec vous, et avec vos

serviteurs invisibles, je peux commencer une nouvelle

série de sermons.

A l’église, il me fallait faire attention à ne pas heur­

ter les sentiments ou les préjugés de ceux qui m’écou­

laient. Avec vous je peux être d’une franchise abso­

lue. Vous n’avez pas d’inquisition. Vous ne me pour­

suivrez pas pour hérésie. Devant les autres il me

fallait vous louer. Ici, je suis libre de vous interroger

et de vous faire des reproches comme David, Job

et d’autres l’ont fait.

Je vous dirai en toute franchise tout ce que j’ai

sur le cœur.

**2 - Sermons...**

17

Vous avez dit : « *II n’est pas bon que l’homme soit*

*seul* » (Gen 2,18). Pourtant vous me gardez empri­

sonné dans une cellule. Solitaire. Vous avez créé Eve

pour être avec Adam. Pourtant vous m’avez enlevé

ma femme. Vous me faites précisément ce que vous-

même avez reconnu être mauvais. Comment vous

justifierez-vous lorsque nous nous rencontrerons ?

Vous me demanderez pourquoi j’ai fait des choses

que votre parole a condamnées. Il est sûrement bien

pire pour un Dieu de ne pas suivre sa propre parole

que pour un homme de ne pas obéir aux commande­

ments de Dieu. Le jugement sera réciproque. Je peux

maintenant comprendre les paroles d’Isaïe : < *Venez*

*donc et discutons, dit Yahvé* » (Is 7,18).

Jésus a dit : « *Votre Père fait lever son soleil sur*

*les méchants comme sur les bons \** (Mat 5, 45). Nos

tortionnaires sont en ce moment sur les plages en

train de jouir du soleil. Je ne l’ai pas vu depuis des

mois, de ma cellule à trente pieds sous terre. Jésus

me demandera beaucoup de choses lors du jugement

dernier. C’est son droit. Mais je lui demanderai pour­

quoi le Père m’a privé du soleil. Je suis curieux de

savoir comment il me répondra.

Depuis ma conversion j’ai toujours été intrigué par

votre parole : < *C’est ainsi que j’allai jusqu’à leur*

*donner des lois qui n’étaient pas bonnes et des cou­*

*tumes dont ils ne pouvaient pas vivre* > (Ez 20,25).

Je n’ai jamais entendu un prédicateur expliquer ce

18

verset. Les commentateurs l’évitent également. Je

commence maintenant à comprendre quelque chose à

ce mystère.

Aucune loi ne peut être juste, même si elle est

divine, car toute loi comporte des principes égaux,

et cela pour des hommes dont les capacités sont iné­

gales et qui sont placés dans des situations inégales.

Ceci est vrai aussi des dix commandements. < *Tu*

*ne te feras aucune image sculptée* > est une loi don­

née aussi bien à l’homme élevé dans la stricte reli­

gion puritaine qu’à l’homme qui possède un long

héritage catholique. Cette loi n’est pas juste, car ces

deux hommes ne peuvent y obéir avec la même faci­

lité. Il m’est arrivé de parler du second commande­

ment avec un catholique et il me répondit avec can­

deur : < Pourquoi, vous autres protestants, êtes-vous

aussi aveugles ? La loi dit « Tu ne te feras aucune

image sculptée > ce qui ne veut pas dire que Michel-

Ange ou même un modeste sculpteur n’est pas auto­

risé à en faire une pour vous. Il est seulement interdit

aux individus de faire des images saintes chacun à

sa fantaisie. Mais l’Eglisc n’a pas l’interdiction de

fournir aux chrétiens ces moyens d’inspiration. >

Stupéfait, je regardai ce frère catholique qui n’était

nullement troublé par ce qui me tourmentait tant.

Il continua : < Lorsque Dieu s’incarna en Jésus-

Christ, il prit toutes les qualités des hommes, y com­

pris celle d’être en puissance un modèle d’objet

19

d’art. » Et ainsi de suite. Jamais je n’y avais pensé de

cette façon.

*« Honore ton père et ta mère* », est-il dit à ceux

dont les pères sont des saints et des hommes bons.

Mais j’ai connu des personnes qui réagissaient avec

violence contre ce commandement. Tout ce qu’elles

pouvaient se rappeler, c’est que leur père était un ivro­

gne qui les battait injustement, ou que leur mère les

avait abandonnées. Dans ma paroisse, il y avait une

jeune fille qui avait été violée par son père. Votre loi

n’est pas juste. Elle nous commande d’aimer tous les

pères, toutes les mères, même celle qui m’a légué

une hérédité criminelle. J’ai le devoir d’honorer mes

supérieurs ecclésiastiques. Certains d’entre eux ont

choisi le martyre. D’autres sont devenus les valets

des communistes. Et je dois les honorer les uns et

les autres. C’est votre loi, mais elle est injuste.

*« Tu ne tueras pas* » s’adresse à un Suédois ou à un

Suisse dont les pays n’ont pas connu la guerre depuis

des siècles. Nous autres Roumains, nous avons reçu

le même commandement bien que notre pays ait été

envahi par des étrangers à chaque génération et que

nous ayons le devoir de nous défendre.

*« Tu ne voleras pas »* est dit au milliardaire qui

possède plus qu’il n’en aura jamais besoin et qui

n’a pas de raison de voler. Pour moi qui suis affreu­

sement affamé je volerais du pain si je pouvais en

trouver. Mais alors j’aurais enfreint une de vos lois

injustes.

20

*< Tu ne commettras pas d’adultère* > s’adresse à

l’homme qui a une femme ravissante et aimante et

avec laquelle il est bien accordé sur le plan sexuel.

Mais cette loi est valable aussi pour celui qui a une

femme insupportable ou pour une femme dont le mari

est intolérable. Comme il a souffert, Jean, l’un de mes

paroissiens ! Il avait une femme qui, malade depuis

des années, était incapable de lui donner satisfaction.

Encore une loi injuste.

*< Tu ne porteras pas de faux témoignages »* est

un commandement qui s’adresse à celui qui n’a nulle

raison de mentir, ou qui, peut-être, n’a pas la possi­

bilité de le faire, dépourvu qu’il est de toute imagi-

nation ; mais il s’adresse également à moi qui suis

forcé de répondre à l’inquisiteur communiste. Si je

lui dis la vérité, comme il me la demande en se réfé­

rant à mon obligation de chrétien, de nombreuses

autres arrestations s’ensuivront.

Rahab, après avoir caché deux espions israélites,

mentit en disant qu’elle ne savait ni d’où ils étaient

venus ni où ils étaient allés. Eut-elle tort ?

Je me souviens que Spurgeon, prêchant sur ce

sujet, disait qu’il avait souvent essayé de se mettre

à la place de Rahab. Supposant qu’il avait caché

des protestants persécutés et que les autorités lui

demandaient s’ils étaient dans sa maison, quelle eût

été sa réponse? Sa sévérité à l’égard du mensonge

était bien connue. Au temps des nazis, il nous avait

21

fallu mentir également. De sorte que je lus avec inté­

rêt ce qu’il répondit : « J’ai essayé d’imaginer ce que

je dirais, et je n’ai pu encore me décider... Je suis

plus éclairé que ne l’était Rahab et j’ai sûrement eu

plus de loisir pour examiner la question, et pourtant

je ne vois pas quel parti prendre. Je ne suis pas sûr

que le mensonge de Rahab n’ait pas été plus honnête

et plus franc que beaucoup de faux-fuyants qui se

sont présentés à l’esprit de gens très intelligents. »

J’ai souvent cité ces paroles à des frères tourmen­

tés d’avoir menti à des autorités tyranniques. Spur-

geon n’arrivait pas à se décider. Moi, je l’ai pu. Je

mens aux fonctionnaires communistes qui m’interro­

gent, et j’ajoute que je le fais avec joie.

*« Que votre cœur ne se trouble pas* > (Jean *14,\) :*

Voilà qui s’adresse à la fois à l’anxieux chronique et

à celui dont le caractère flegmatique fait qu’il n’est

jamais inquiet. Voilà qui s’adresse au riche Américain

qui n’a jamais connu les vraies difficultés, et à mon

compagnon de prison qui, en cognant contre le mur,

vient de me signaler en morse qu’il est condamné à

mort.

Une loi ne peut s’empêcher d’être injuste. Même

vous, ô mon Dieu, vous n’avez pu éviter l’injustice

à partir du moment où vous avez commencé à

faire des lois.

Ainsi votre injustice ne consiste-t-elle pas seule­

ment en ce que vous me maintenez dans la solitude

22

et me privez de soleil. Le problème est plus vaste.

Votre injustice première a été de soumettre les

hommes à des lois.

Je vous abandonne mes problèmes personnels. Il y

a une façon de se libérer d’une chose qui vous tour­

mente, c’est de noyer sa peine personnelle, qui n’est

qu’une goutte infime, dans l’océan infini de la dou­

leur universelle. Mais c’est le problème général que

je pose. Pourquoi avez-vous commis une injustice au

détriment de l’humanité en nous donnant des ordon­

nances que vous-même reconnaissez être injustes ?

Vous avez besoin de Jésus, comme j’ai besoin de

lui. Il est l’intercesseur et le Médiateur. Je l’entends

chaque nuit qui intercède et intervient comme média­

teur pour vous, afin que je vous comprenne et vous

aime, de même qu’il intercède pour moi auprès de

vous.

Vous avez eu besoin de son incarnation autant que

moi, mais pour une raison entièrement différente.

Vous avez toujours connu l’homme tel qu’il apparaît

dans la perspective de la Divinité. Mais cela ne vous

offre pas la vérité tout entière. De la cellule voisine

de la mienne un ci-devant juge m’a fait connaître en

cognant sur le mur combien il regrette toutes les

condamnations à la prison qu’il a prononcées. Il a

rendu ces jugements sans savoir ce que c’était que

de passer des années en prison. Vous avez jugé des

hommes sans avoir vécu, souffert ou avoir été tenté.

23

Vous aviez besoin d’avoir expérimenté la nature

humaine. Vous avez été enrichi par l’expérience de

votre Fils fait homme. < *Sortez, filles de Sion, et voyez*

*le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l’a cou­*

*ronné le jour de ses épousailles »* (Cant 3,11). De

toute éternité le Christ a possédé toutes sortes de

magnifiques couronnes. La plus belle lui a été donnée

par sa sainte mère : la couronne de l’Homme-Dieu.

Il a connu la pauvreté, les outrages, les coups, la ten­

tation. Il est mort. Enrichi par cette expérience il est

retourné vers vous. Et maintenant vous pouvez bien

mieux nous comprendre.

Vous êtes un Dieu vivant. Vivre c’est se dévelop­

per, c’est croître. Ce qui reste immuable ne vit pas.

L’appel constant des Eglises à < magnifier le Sei­

gneur » nous apprend que vous pouvez être magni­

fié, c’est-à-dire rendu plus grand. Jésus vous a

magnifié.

Pour avoir vraiment vécu une vie d’homme, Jésus-

Christ a dévoilé pleinement au ciel la vie humaine

vécue de l’intérieur.

Et d’un autre côté il nous explique sur terre,

chaque nuit, le mystère de Dieu qui fait des lois qu’il

reconnaît lui-même comme mauvaises.

**★**

Je me suis arrêté de vous parler. Pas par artifice

de rhétorique, car de tels procédés sont inutiles lors­

24

qu’on s'adresse à vous. Je me suis arrêté parce que

j’écoutais, de même qu’au ciel le chant des séraphins

est coupé de moments de silence lorsque la fumée

de l’encens qui accompagne les prières des saints

s'élève devant vous.

J'ai entendu le Christ m’expliquer (et c'est mer­

veilleux de voir comme ses brebis discernent sa voix)

que vous nous avez donné la loi dans l’espoir que

sans nous y arrêter nous saurions la dépasser pour

aboutir là où vous avez vraiment voulu.

Il y a quelque chose dont je suis sûr maintenant,

c'est que votre commandement est une chose et que

votre désir en est une autre.

Vous dites par exemple : < *La vengeance m’appar-*

*lieni.* > Cette volonté, vous l’exprimez pour montrer

votre colère, mais vous croyez que notre foi sera

assez grande pour arrêter votre main lorsque vous

voudrez vous venger. Oui, nous vous en empêcherons,

même si vous nous commandez de ne pas le faire.

Un bon chien de berger ne s’arrête pas facilement

d’aboyer après un étranger même si le berger lui

ordonne de cesser.

U m’est arrivé une fois de parler durement à mon

Sis pour lui reprocher quelque méfait. Comme il ne

me regardait pas en face je lui ai demandé pourquoi.

Il me répondit : < Je ne regarde pas votre bouche

d’où sortent des paroles amères, mais votre cœur

plein d’amour d’où elles viennent. > De meme nous

25

n’avons pas à considérer les strictes paroles de vos

commandements mais les intentions pleines d’amour

avec lesquelles vous nous les avez données.

David connaissait toutes vos lois sur les sacrifices

d’animaux, mais il dit : « *Tu ne prends plaisir ni*

*aux sacrifices ni aux offrandes* > (Ps *40,1).* Les Juifs

tenaient des Egyptiens l’idée erronée selon laquelle

les dieux attendent toujours de nous que nous leur

offrions quelque chose. Yahveh, pour les empêcher

de se livrer à des sacrifices humains comme le fai­

saient d’autres peuples, leur ordonna de ne pas aller

au-delà d’un agneau ou d’un pigeon. Mais David

estima qu’une nouvelle vie commence pour un homme

quand il comprend que c’est vous qui avez sacrifié

celui que vous aimez le plus. Vous ne vous attendez

pas à nous voir tuer pour vous plaire.

Une de vos lois les plus iniques concerne les villes

de refuge (cf. Nomb *35).*

Si quelqu’un a tué involontairement et que les

parents de la victime veulent se venger, vous avez

commandé que l’homicide s’enfuie dans une ville de

refuge. Supposez que plusieurs hommes soient cou­

pables d’un tel meurtre, mais que l’un puisse courir

plus vite que les autres. Tout le monde ne peut courir

à la même vitesse. Celui qui court bien arrive à la

ville de refuge sain et sauf bien qu’il soit aussi cou­

pable que ses camarades, lesquels, parce qu’ils sont

moins rapides, sont tués par les vengeurs. La justice

26

peut-elle dépendre de la vitesse à laquelle un homme

peut mouvoir ses jambes ?

Cette iniquité se poursuit dans le Nouveau Tes­

tament où il est dit que ceux qui triomphent rece­

vront leur récompense. Qu’en est-il donc de ceux qui

sont vaincus par le péché, bien qu’ils aient soupiré

après la sainteté ?

Selon la loi, l’amour n’obtiendra jamais le prix

car l’amour est toujours battu dans la course. Seuls

le mal et le vice peuvent atteindre le record. L’amour,

lui, est toujours attardé.

C’est ce que Jésus nous apprend dans la parabole

du bon Samaritain.

Trois hommes avaient engagé un pari à qui irait

le plus vite de Jérusalem à Jéricho. C’étaient un

prêtre juif, un lévite et un Samaritain. Tous les trois

partirent au même moment. Le prêtre et le lévite

étaient ambitieux, et ils se dépêchent pour gagner

le pari et en tirer gloire. Ils entendent les gémisse­

ments d’un blessé qui souffre, puis des appels au

secours. Comme c’étaient des hommes bons ils

éprouvent de la compassion, et, tout en courant,

disent une prière pour le blessé mais ne s’arrêtent pas

à cause du prix à gagner dans cette course. En outre

l’endroit était dangereux. On disait qu’il y avait par

là des bandits.

Le Samaritain était un homme tout différent. On

se demande pourquoi il s’était engagé dans ce pari.

27

Pour lui. ce qui avait le plus d’importance ce n’était

ni l’argent ni la gloire, mais l’amour pour tout ce

qui vit. Ayant entendu les gémissements, il se baisse,

panse le blessé et l’amène à une auberge située en

arrière de sa route. C’est ainsi qu’il perdit la course,

comme l’amour le fait toujours.

*« Je languis d’amour* », dit l’épouse (Cant 5,8).

Les malades ne peuvent gagner les courses ; ils ne

peuvent triompher. Jésus a dit : « *Le Royaume des*

*deux souffre violence, et ce sont les violents qui s’en*

*emparent de force* » (Mat 77,12). Mais l’amour n’a

pas de force qui lui permette de se livrer à la vio­

lence. Il est aisé à un grand pécheur de forcer la

porte du ciel. Les saints et les êtres aimants doivent

compter sur la grâce plus que les autres pour être

sauvés car ils ne peuvent faire que bien peu par eux-

mêmes.

Il est injuste que la loi exige de tous la même rapi­

dité et les mêmes victoires.

Je comprends maintenant pourquoi je dois atten­

dre si longtemps en prison la venue de l’Epoux. Je

suis sûr qu’il est parti de chez lui pour venir nous

secourir, mais il s’arrête auprès de tous les blessés

qu’il rencontre sur son chemin. Jaïre l’avait imploré

pour sa fille mourante, mais Jésus rencontra en

route une femme malade, de sorte qu’il laissa la fille

de Jaïre mourir dans l’intervalle (cf. Marc 5).

Qui sait si Jésus, venant à notre secours, n’a pas

28

rencontré en chemin une fleur dont les pétales étaient

alourdies par des gouttes de rosée, et s’il ne s’est

pas arrêté pour les redresser?

Je suis malade d’amour, et ainsi ne puis exécuter

vos tâches. Vous êtes l’amour même, donc la maladie

même. Vous ne pouvez arriver à l’heure pour me

rendre à ma famille bien que vous sachiez qu’ « *il*

*n'est pas bon que Vhomme soit seul* >. Vous êtes

malade d’amour et ne pouvez faire se lever le soleil

pour moi aussi. Qui sait, Père, quelle brebis tombée

dans un fossé il vous a fallu secourir quand Jésus

était sur le Golgotha ? Alors il a fallu qu’il reste

sans un rayon de lumière et sans une goutte d’eau.

Je ne puis obéir à la loi. Par l’intermédiaire de

Jésus vous m’avez relevé de cette obligation.

A vous sont tous les handicaps de l’amour, et

vous ne pouvez remplir vos nombreuses promesses

d’être mon secours. Moi, je vous libère de toutes

les obligations prises à mon égard dans l’Alliance,

de même que vous me libérez de toutes vos ordon­

nances. Elles ne sont pas bonnes. Ce ne sont que des

généralités. Pour vous, je suis unique, comme vous

l’êtes pour moi.

Et c’est ensemble que nous passerons les années

de ma prison solitaire, satisfaits d’aimer et d’être

aimés. Je ne vous reprocherai pas vos mauvaises

ordonnances ni vos lois injustes. Vous ne me repro­

cherez pas de les avoir violées.

29

Quel bonheur d’avoir pu pour la première fois

vous parler si ouvertement. Et voici qu’enfin je

comprends que vous ne m’avez pas abandonné. Je

suis avec vous. Et vous ne m’avez pas non plus

laissé sans soleil. Je vois le soleil de votre justice

qui se lève dans l’obscurité de ma cellule.

Merci, mon Dieu. Je vous loue.

*Amen.*

30

2

UN CHRÉTIEN RENCONTRE GABRIEL

Chers frères et sœurs,

Je ne peux pas vous voir, mais je vous prêcherai

de loin.

Il m’est arrivé plusieurs fois d’avoir des percep­

tions extra-sensorielles. En voici un exemple.

Une femme russe, officier de l’armée, avait été

convertie dans mon foyer. Puis elle s’en était allée

avec son régiment du côté de la Hongrie et de

l’Autriche et je n’avais plus entendu parler d’elle.

Là-dessus nous avions quitté notre logement et emmé­

nagé dans une autre maison. Un matin, à l’heure

la plus occupée, j’éprouvai une impulsion irrésistible

à retourner à mon ancien appartement bien que je

n’aie rien à y faire. Comme j’approchai de la mai­

son, j’aperçus cette sœur russe qui s’y dirigeait en

venant de l’autre direction. Elle passait par Bucarest

pour rentrer chez elle à Stalingrad. Entre deux

trains, ayant quelques heures disponibles, elle avait

prié de tout son cœur que je sois à la maison et qu’elle

31

puisse ainsi compléter son instruction chrétienne. Si

je ne m’étais pas trouvé là à ce moment précis cette

chance unique aurait été perdue.

Je pourrais citer beaucoup d’autres exemples ana­

logues.

Peut-être que vous aussi vous êtes capables de

pareilles télé-perceptions. Les prophètes de l’anti­

quité parlaient à des hommes très éloignés. « *Sonnez*

*de la trompette, habitants de Sophar... habitants de*

*Lachis... Et vous aussi habitants de Marésa, j’amè­*

*nerai un conquérant!... Et toi, Bethléem Ephrata*

dit Michée dans un seul et même discours (7,11-15 ;

5,2), certain que les anges vont porter ses paroles

à ces villes éloignées les unes des autres.

De même, je suis certain que mes paroles pronon­

cées dans une cellule solitaire atteindront au moins

quelques-uns d’entre vous, ceux qui possèdent la

rare vertu du silence attentif.

Je partagerai avec vous quelques-unes des expé­

riences spirituelles par lesquelles nous passons dans

notre prison souterraine. Bien que chacun soit isolé

dans sa cellule nous communiquons les uns avec les

autres en frappant des messages en code sur les

murs. C’est ainsi que je suis au courant des événe­

ments suivants.

Il était dix heures du soir. Nous savons toujours

exactement quand il est dix heures. C’est avec une

exactitude chronométrique que commencent à cette

32

heure-là les grandes tortures. Le matin on peut rece­

voir de rudes corrections, mais les tortures sont réser­

vées pour cette heure de ténèbres. On peut entendre

les hurlements. L’acoustique de ces corridors voûtés

est ainsi faite que les plaintes rebondissent d’un mur

à l’autre avec une force toujours croissante. Dès le

premier cri le signal est donné par les murs d’une

cellule à l’autre, ce sont trois coups qui nous aver­

tissent de commencer les exercices spirituels ; et

d’abord un examen de conscience où l’on juge toutes

les attitudes, les pensées et les actions de la journée

écoulée. C’est un Père jésuite qui nous a appris à

faire ainsi.

Le chrétien dont je vous parle aujourd’hui n’avait

pas beaucoup d’estime pour cette sorte d’examen per­

sonnel. Il pensait que la conscience n’est pas tant

la voix de Dieu en nous que celle de notre environ­

nement social. Une action qui susciterait probable­

ment un grand remords chez tel chrétien est considé­

rée comme moralement justifiée par tel autre venu

d’un milieu différent. La conscience nous juge selon

scs lois propres. Mais les lois sont des généralisations

et ne tiennent pas compte des possibilités indivi­

duelles ni des circonstances. On peut être un protes­

tant inébranlable et ne croire qu’au seul salut par

la foi. Mais la conscience est toujours catholique et

vous torture en vous rappelant vos actions comme

si vos rapports avec Dieu dépendaient de celle-ci.

La conscience ne sait rien de la causalité. Elle

**33**

**3 - Sermons...**

n’accepte pas le déterminisme. Elle croit à l’erreur

de la libre volonté. Elle ne reconnaît pas ce fait

évident que mon action est le résultat du caractère

que m’a formé toute ma vie passée, et la seule réponse

qu’en tant que personnalité unique je puisse faire

à partir de stimulants extérieurs. La conscience

attribue à moi seul la culpabilité d’une action qui n’a

été que le résultat final de l’influence de milliers

d’autres personnes : ancêtres qui m’ont transmis une

certaine hérédité ; professeurs et parents qui m’ont

donné une éducation fautive ; auteurs, acteurs, amis

et ennemis qui ont moulé mon âme ; pressions de

l’environnement social et ainsi de suite.

La conscience ne sait rien des plans de Dieu dans

lesquels mon action mauvaise a pu jouer un rôle

nécessaire. « *Car c’est une ligue, en vérité, qu’Hérode*

*et Ponce Pilate avec les nations païennes et le peuple*

*d’Israël ont formée dans cette ville contre ton saint*

*serviteur Jésus, que tu as oint; ils n’ont fait ainsi*

*qu’accomplir tout ce que, dans ta puissance et ta*

*sagesse, tu avais décidé par avance* » (Act *4,* 27-28).

La conscience est prévenue. Quand on examine

tout ce qu’on a fait dans la journée elle ne rappellera

que les mauvaises choses. Elle oublie les bonnes.

Elle ne fait de distinction qu’entre le blanc et le

noir. Elle ignore le gris — cette nécessité qu’imposent

parfois les circonstances de la vie d’avoir à choisir

non pas entre le bien et le mal mais entre deux maux.

34

La conscience n’accepte pas les paroles de saint

Philippe de Néri selon lesquelles nous ne devons pas

espérer devenir des saints en quatre jours. Tout ce

qu’elle arrive à faire après beaucoup de doutes et de

tourments, c’est d’accepter la rémission des péchés.,

c’est-à-dire le pardon des fautes commises. La doc­

trine la plus transcendante de la Bible, celle de la

justification, selon laquelle nous avons la possibilité

d’apparaître devant Dieu absolument libre de toute

culpabilité est totalement inacceptable pour la cons­

cience. Celle-ci est incapable de saisir la vérité selon

laquelle non seulement le pécheur mais aussi le péché

peuvent devenir blancs comme neige (cf. Is 7,18).

Je ne voudrais pas abolir la conscience comme le

fît Hitler qui l’appelait une invention juive. Les résul­

tats en furent atroces. La conscience possède une

immense valeur sociale. Une conscience délicate fait

prendre l’attitude qui convient à l’égard du prochain.

Mais Dieu ne vous aime ni plus ni moins après une

bonne action qu’après une mauvaise.

L’examen de conscience laisse toujours triste. On

compare ce qu’on a fait avec ce que Jésus aurait fait

dans les mêmes circonstances, et l’on s’adresse

d’amers reproches. Mais se demander ce que Jésus

aurait fait dans ces circonstances est aussi raisonna­

ble que se demander jusqu’où un escargot aurait

pu aller en un jour s’il avait été un lièvre. C’est un

escargot et non un lièvre. Et, moi, je suis moi, et

35

non Jésus. Pour agir comme Jésus, il aurait fallu que

je sois Dieu incarné né d’une vierge sainte. Il aurait

fallu avoir reçu son éducation, avoir des anges à ma

disposition, posséder son pouvoir miraculeux, être

un prophète et un charpentier il y a deux mille ans

en Palestine.

Luther a mis les hommes en garde contre le grand

péché qu’est la tristesse. Il a dit que pour un chrétien

il vaut mieux être ivre que triste. Les communistes

nous ont suffisamment torturés. Pourquoi nous tor­

turer nous-mêmes ? Luther a dit encore que le re­

mords avant le Calvaire est de Dieu, mais que le

remords après le Calvaire est du diable. Repentez-

vous de vos péchés, certes, mais ne faites pas de

vos péchés le sujet d’une longue et mélancolique mé­

ditation. Pourquoi tricher devant Dieu en consacrant

mon temps et mon énergie aux remords ? Je suis

plus grand que mes péchés. La conscience essaierait

de m’identifier à eux.

Notre frère repoussait ces tortures de l’âme. Le

Talmud dit : < Le soleil est couché, le temps est

clair. » Quand chaque nuit le signal était donné

notre frère avait l’habitude de se préparer à danser

pour la gloire de Dieu.

Avant que le signal ne fût donné il restait étendu

sur son lit. Comme le tic-tac d’une montre, chaque

pulsation de son cœur contenait une pensée sur Jésus.

Son désir de l’Epoux était comme un feu brûlant. Il

36

soupirait « Jésus » à chaque respiration. Puis le

signal se faisait entendre. Il était temps de commen­

cer sa danse sacrée, et peut-être insensée.

Tout en dansant il entendit un ange qui disait :

« Salut, Georges, plein de grâce. Le Seigneur est avec

toi. Tu es béni. » Ce frère avait été élevé dans le

respect des traditions des anciens pères du désert.

Il savait ce qu’il convient de faire en pareille cir­

constance. Il demanda à l’ange : « A qui es-tu

envoyé ? » L’ange répondit : < A toi, Georges. >

Le chrétien répliqua : « Il y en a beaucoup d’autres

qui s’appellent Georges dans les cellules voisines.

Tu t’es trompe. Je ne suis pas digne d’entendre la

voix des anges. » Les cercles qu’il décrivait en dan­

sant devinrent encore plus insensés pour repousser

la tentation. Cette danse était un sacrifice sur l’autel

de Dieu.

Mais l’ange, qui était Gabriel, demeurait. Comme

ils sont persévérants, les anges ! Alors quelque chose

se conçut en ce chrétien, comme jadis en Marie (ou

peut-être ne fit-il que découvrir alors ce qui avait

été là depuis longtemps). Voici que s’anima en ce

chrétien le germe d’une vie nouvelle qui allait lui

donner désormais le pouvoir de triompher là où il

avait été vaincu naguère. Il sut qu’il allait être

capable de supporter pire que la mort, même les

railleries les plus insupportables.

Depuis cette expérience ce chrétien ne vit plus.

37

c’est le Christ qui vit en lui. Il ne vit plus que pour

entretenir cette vie nouvelle, pour susciter en lui

l’auteur de toute vertu. Et quelle responsabilité ’.

Comme Marie il a pour tâche de veiller au déve­

loppement du roi du ciel lui-même.

Ce chrétien a le sentiment que sa tâche particulière

est de faire de Jésus un homme du vingtième siècle,

ou plutôt du vingt et unième siècle ; d’en faire un

intellectuel moderne, ou plutôt d’en faire celui qui

montrera aux intellectuels modernes le chemin à

suivre. Sa tâche est d’en faire un homme qui pleu­

rera, dans notre génération, comme il a pleuré à

Jérusalem il y a deux mille ans ; d’en faire l’homme

de douleurs d’aujourd’hui.

Jésus ne cesse pas de pleurer.

Il y a une vieille légende qui raconte que dans

l’enfance de Jésus, Joseph l’aimait tellement qu’il

ne revenait jamais du marché à la maison sans lui

apporter un jouet ou une friandise. Le petit Jésus y

était tellement habitué qu’à chaque départ de Joseph

pour aller en ville, il restait près d’une fenêtre à

attendre son retour. Il courait alors le rejoindre et

lui demandait : < Père, que m’as-tu apporté ? > Il

arriva une fois qu’étant sans argent Joseph rentra

chez lui les mains vides. Jésus étant accouru et ayant

posé la question habituelle, Joseph découragé répon­

dit : < Rien > ; l’enfant se mit alors à pleurer amè­

rement. Ce que voyant, Joseph se mit aussi à pleurer.

38

La Sainte Vierge étant sortie de la maison les vit

tous deux en pleurs et demanda ce qu’il y avait.

Joseph l’ayant expliqué, elle dit, stupéfaite : « Je

peux comprendre pourquoi il pleure. Il n’est qu’un

enfant. Mais pourquoi toi es-tu en larmes ? > Joseph

répondit : « Les pleurs de Jésus ont un sens profond.

Cet enfant sera toujours près d’une fenêtre du Ciel

pour attendre le retour de ses biens-aimés. H courra

au-devant de chacun d’eux en demandant ce qu’il lui

aura rapporté. Et si la réponse, comme la mienne, est

« rien », il pleurera au ciel comme tu le vois pleurer

maintenant. »

Le chrétien dont je parle pense que sa tâche est

d’actualiser ces larmes. De même que je dis que Jésus

a pleuré sur Jérusalem, de même il pleurera main­

tenant sur Moscou qui tue les prophètes et lapide

ceux qui lui sont envoyés. Il pleurera sur Berlin, capi­

tale d’une grande nation qui ne peut être unifiée. Il

pleurera sur Oslo et Stockholm, villes aux églises

vides. Il pleurera sur Londres et Washington qui ont

sacrifié un tiers du monde aux mains des tortion­

naires communistes. Us viennent de battre une femme

dont j’entends en ce moment les cris déchirants. H

pleurera sur Paris plein de vices et d’athéisme.

Jésus vit maintenant dans le cœur de ce chrétien.

Ceux qui ne possèdent pas Jésus, ou qui n’ont seu­

lement qu’un fantôme (le Jésus d’il y a deux mille

ans) se moqueront de cet homme qui est une Marie

39

d’aujourd’hui. Ils disent sans fin le rosaire — « Je

vous salue, Marie, pleine de grâce », s’adressant

toujours à la Marie de l’antiquité, et restent aveugles

à la Marie d’aujourd’hui.

Mais c’est que ce chrétien a rencontré Gabriel. Il

a vécu dans la réalité de l’union mystique. Le Christ

a été conçu en lui.

*Amen.*

40

3

LA MÈRE DU SEIGNEUR

Chers frères et sœurs,

Nous vivons de très peu. L’enfant riche environné

de jouets n’y trouve qu’ennui. L’enfant des fau­

bourgs a une boîte qu’il pousse et traîne partout ; il

dit que c’est une auto, un wagon, un moteur. Il a un

bâton qu’il chevauche et appelle son cheval. Ainsi

vivons-nous de petites choses que notre imagination

enrichit.

Notre télégraphe mural fonctionne parfaitement.

Dans la quatrième cellule à ma droite il y a une jeune

fille de l’Eglise du silence ; elle a été durement tor­

turée mais n’a rien trahi. Elle n’a que dix-huit ans et

se nomme Marie.

Cette communication m’a suggéré diverses pensées

que je voudrais partager avec vous.

Marie : quel saint nom !

Les peuples primitifs ont toujours eu des déesses

en même temps que des dieux. Sous une apparence

41

déformée ils ont su faire preuve d’une intuition fonda­

mentalement exacte, ou alors c’est qu’ils ont con­

servé quelque chose de la révélation originelle. Tl y

a dans la Divinité un principe féminin. Les savants

qui ont le privilège d’étudier la Sainte Ecriture dans

la langue originale savent que « *ruah* », qui en hébreu

signifie esprit, est un mot du genre féminin. Dans le

chapitre de la Genèse, en traduisant littéralement

on doit dire : « *Et l’esprit de Dieu se mouvait de*

*façon féminine (merahefet) à la surface des eaux. »*

En araméen, langue dans laquelle parlait Jésus, le

substantif qui désigne l’esprit est également du genre

féminin : « *ruha ».*

L’ange qui apparut à Joseph en songe lui dit que

son épouse, Marie, « *donnera naissance à un fils que*

*tu appelleras Jésus »* (en hébreu Jeshuah, encore un

nom féminin). C’est comme si nous appelions un

garçon Hélène ou Catherine.

Un homme au nom de femme. C’est ce mystère

qui s’exprimait dans l’apparence extérieure des prêtres

orthodoxes. Il leur fallait avoir une barbe et porter

une robe de femme.

Chaque fois que je sens la présence de Dieu dans

ma cellule solitaire j’ai toujours l’impression qu’il y

a aussi une présence féminine. Saint Jean l’Evan­

géliste, dans des conditions semblables aux miennes,

seul, et exilé à Patmos, vit Dieu siégeant sur un

trône : *< Celui qui était assis avait l’aspect d’une*

42

*pierre de jaspe et de sardoine* » (Apoc 4,2-3). Mais,

il apparut aussi dans le ciel ce qui lui sembla, comme

à moi, une grande merveille : « *Une jemme, revêtue*

*du soleil, ayant la lune sous ses pieds et une couronne*

*de douze étoiles sur la tête* » (Apoc 72,1). Les

commentateurs font toutes sortes de suppositions

pour savoir qui peut être cette femme. L’explication

se trouve au début même de la Bible : « *Dieu créa*

*l’homme à son image, à l’image de Dieu il le créa,*

*homme et jemme il les créa* » (Gen 7,27). C’est là

l’image de Dieu, homme et femme. Il y a donc

un principe féminin dans la Divinité. La Kabbale

l’appelle « la matrone ». Dieu possède toutes les

perfections : il ne saurait se limiter à celles qui sont

masculines.

Lors de mon arrestation par les Nazis, je vis des

prisonniers que l’on faisait sortir dans la cour de la

prison pour qu’ils puissent prendre de l’exercice.

Tous avaient les bras maintenus dans le dos par des

menottes, et, enchaînés les uns aux autres, il leur

fallait marcher en rond. Voyant cela, un prêtre

catholique s’écria : « Un rosaire humain ! » Et,

n’ayant pas de chapelet, il récita ses « ave maria >

en prenant chacun des hommes avec lesquels il

était enchaîné comme un grain du rosaire.

Un incident comme celui-là peut remuer même le

cœur d’un protestant. Mon amour pour Marie et ma

révérence ont assurément grandi à la suite des expé­

riences que j’ai subies en prison.

43

Et maintenant que j'entends parler de cette Marie

torturée qui est près de moi, mes pensées vont à la

mère du Seigneur.

La généalogie de Jésus, telle que la rapporte

Matthieu, comporte quarante-deux générations d’A-

braham au Christ. Mais, si on les compte on trouvera

qu’il n’en est énuméré que quarante et une, y

compris le Christ. Saint Matthieu était un publicain,

de sorte que nous pouvons supposer qu’il savait

compter. Pourquoi sa liste comprenait-elle quarante

et une générations alors qu’il disait qu’il y en avait

quarante-deux ? Si c’était une simple erreur, com­

ment se fait-il qu’elle ait été perpétuée pendant vingt

siècles ? On peut voir que saint Matthieu voulait dis­

simuler un mystère à ce fait qu’il semble réellement

donner quarante-deux noms grâce à un procédé

astucieux. Il dispose de trois listes, comptant chacune

quatorze noms. Il répète le nom de Jéchonias. C’est

le dernier de la seconde série et le premier de la

troisième ; de sorte que le lecteur inattentif pourra ne

jamais remarquer que l’un des quarante-deux préten­

dus manque. Quel est ce quarante-deuxième anneau

qui manque ?

Autre curiosité biblique : presque toutes les femmes

de l’Evangile se nomment Marie ; il y a Marie, la

Sainte Vierge ; Marie-Madeleine ; Marie de Bétha­

nie ; Marie, Mère de Jacques et de Joseph ; Marie,

épouse de Cléopas ; enfin, celle qu’on appelle sim­

44

plement « l’autre Marie >. Cela fait six. S’il y avait

encore une autre Marie, on obtiendrait le nombre

sacré, sept. Manque-t-il une Marie?

Auprès de la croix se tenaient seulement des Marie

au nombre de trois. Le verset correspondant de la

Bible est étrange : « *Près de la croix de Jésus, se*

*tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie >*

(Jean 79,25). Mais le nom de la mère était Marie,

et deux sœurs n’ont pas le même nom.

Le nom de Marie (en hébreu Miriam, < l’étoile de

la mer >, l’étoile qui indique la voie à ceux qui

voguent sur l’océan de la spiritualité) ne serait-il pas

utilisé dans la Bible seulement comme un nom de

personne ? Il semble que ç’ait été aussi un titre

donné à un certain type de femme chrétienne dans

l’Eglise primitive, de même que les communistes

s’appellent entre eux « camarades >, et qu’il y a des

titres dans l’armée et dans la franc-maçonnerie.

Ainsi chacun pourrait-il devenir une Marie, de

même que chacun peut devenir un camarade ou un

major dans l’armée.

Troisième mystère : « *Celui qui fait la volonté de*

*mon Père céleste, celui-là est pour moi frère, sœur*

*et mère* » (Mat 72,50). Il est le premier-né parmi

de nombreux frères. Il est aisé de comprendre cet

état de frère. Mais comment quelqu’un peut-il deve­

nir sa mère ? Et, il dit que cela aussi est possible.

C’est un grand privilège que d’être enfant de

45

Dieu, mais combien plus grand privilège celui de

posséder Dieu en tant que son enfant ! Jésus nous dit

que cela nous est possible. Nestorius s’est battu

contre la désignation de Marie comme < Théoto-

kos » (celle qui donne naissance à Dieu), mais un

Concile général de l’Eglise lui donna tort. Le Christ

est Dieu. Et Marie a tenu Dieu, comme son bébé,

dans ses bras. Elle l’a lavé, a pris soin de lui, l’a

nourri et élevé. Son Dieu dépendait d’elle. Elle est

unique comme la première et la plus grande mère de

Dieu. Mais cette expérience n’est pas réservée à elle

seule. Jésus dit que quiconque fait sa volonté peut

être sa mère, et peut avoir avec lui les rapports qu’une

mère possède avec son enfant.

Que signifie tout cela ?

La forme la plus haute de l’amour est celle d’une

mère pour son enfant. A l’amour de l’enfant pour sa

mère se mélange un petit grain d’intérêt ; pour tous

ses besoins il se tourne vers elle. L’amour de l’enfant

pour son père y ressemble : c’est le père qui fournit

l’argent de poche. Dans tout amour humain il y a

une certaine forme d’intérêt. Seul l’amour mater­

nel est prêt au sacrifice total. La mère donne tout

pour son enfant sans s’attendre à rien recevoir en

échange.

Marie, mère de Dieu, donna tout pour Jésus et ne

reçut rien de lui, pas même de bonnes paroles. Après

sa résurrection, s’étant montré à un si grand nombre

46

il ne se montra pas à sa mère. Il y avait là un des­

sein. Il lui offrait ainsi la chance suprême de donner

à Dieu sans prétendre rien recevoir en échange.

Ceux qui sont parvenus à cet état spirituel portent

le titre de « Marie ». Je crois que ce devrait être le

sens de l’expression catholique de « marianite ». Dans

ce cas les protestants ne sauraient objecter.

Mais revenons à cet anneau qui manque dans la

généalogie de Jésus. Cette généalogie n’a pas un

caractère historique. Une comparaison même super­

ficielle avec la généalogie des rois juifs de 1\* Ancien

Testament et avec celle de Luc suffit à montrer

qu’elles ne concordent pas. Celle de Jésus, selon

saint Matthieu, n’est pas une énumération historique

mais une série de degrés vers l’initiation.

On commence par s’identifier à Abraham, père de

tous les croyants, on passe par l’expérience d’Isaac

prêt d’être immolé par son père, de même que les

chrétiens, dans notre pays, doivent priver leurs

enfants d’une enfance heureuse pour qu’ils puissent

rester fidèles au Christ. On devient ensuite Jacob, qui

vit les anges monter et descendre pour lui montrer

que dans la vie spirituelle on ne peut s’arrêter à aucun

endroit. Si l’on n’avance pas on recule. Dieu est en

haut de l’échelle. Une douce communion avec lui

n’est possible que là. L’initiation se poursuit. On revit

les vies de Juda et de tous les autres jusqu’au niveau

de Marie, où l’on est vis-à-vis de Dieu comme une

mère vis-à-vis de son enfant. La Marie d’il y a deux

47

mille ans a donné naissance à Jésus-Christ, personne

historique dont parle l’Evangile.

Mais, vous pouvez vous-même rencontrer l’ar­

change Gabriel. Le Christ peut être conçu dans votre

cœur, comme résultat des quarante expériences pas­

sées de communion avec des saints, des personnes

du commun et des pécheurs de tous les temps. Vous

pouvez être une Marie animée d’un amour qui se

sacrifie, qui ne désire que donner, sans rien deman­

der en échange. Le Christ en vous, l’espérance de

gloire, sera la quarante-deuxième personne de la

chaîne. Le but sera atteint.

H faut se concentrer sur une seule chose : servir

Dieu qui est votre enfant. Ne jamais faiblir là-dessus,

même quand les communistes vous tentent en pro­

mettant de vous libérer si vous trahissez ; même si

l’on vous torture.

Je vous salue, Marie, ma sœur bien-aimée de la

quatrième cellule ; je vous salue, Marie, pleine de

grâces. Dieu est avec vous. Vous êtes bénie entre

toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est

béni. Et, comment se fait-il que la mère de mon

Seigneur soit assise près de moi dans une cellule

royale de la prison ? Car voici qu’aussitôt la nouvelle

portée par le télégraphe mural de votre présence et

de votre fidélité, mon enfant a tressailli de joie dans

mon sein.

Que Dieu nous aide tous à arriver au maillon final

et manquant de la généalogie de saint Matthieu.

*Amen.*

48

4

LE DEVOIR NE CESSE JAMAIS

Chers frères et sœurs,

Saint Paul avait la possibilité d’écrire des lettres

quand il était en prison. Il disposait d’encre et de

parchemin. Saint Jean, lui aussi, pouvait écrire aux

Eglises durant son exil de Patmos. Nous n’avons ni

papier ni encre. Mais il y a une façon d’écrire que

les communistes ne peuvent nous interdire : écrire

avec l’Esprit sur le cœur des hommes, même s’ils sont

loin de nous.

Je peux bien vous apprendre la technique de cette

écriture afin que vous soyez, vous aussi, capables de

vous en servir.

Une technique en matière de spiritualité ? Habi­

tuellement les chrétiens sont très vagues quand il

s’agit de penser ou de parler de spiritualité. Mais il

y a des lois de l’Esprit de même qu’il y a des lois

qui régissent le monde matériel. Les prophètes de

l’antiquité savaient non seulement qu’ils avaient été en

**4 - Sermons...**

49

rapport avec un ange, mais ils connaissaient égale­

ment son nom, Michel ou Gabriel. Quand on est

initié aux lois de l’Esprit on peut recourir à une cer­

taine technique, de même que sur le plan matériel une

technique devient possible dès lors qu’on connaît les

lois naturelles.

Les principes fondamentaux qui permettent d’écrire

avec l’Esprit dans le cœur d’hommes très éloignés

sont les suivants :

1. Ne pensez pas à l’homme sur lequel vous dési­

rez vous concentrer pour lui transmettre un message

de Dieu, si ce n’est au moment même de cette con­

centration. Ne parlez pas de lui. Il faut qu’il soit hors

de votre esprit. Alors tout le potentiel d’intérêt et

d’amour que vous lui portez, et qui, autrement serait

dissipe, se trouvera disponible à l’heure de la concen­

tration. Je me raconte des histoires, je joue aux

échecs avec moi-même, je fredonne toutes sortes de

mélodies avant de me concentrer pour vous parler.

1. Le message ne sera transmis qu’après une mé­

ditation. Il me faut le penser à fond et le polir pour

qu’il contienne sous la forme la plus condensée ce

que je considère comme essentiel pour vous. Je dois

méditer pour savoir comment la conscience que vous

prendrez de ce message de Dieu pourrait embellir

votre âme ; quelle perte pourrait être pour vous

l’ignorance de ce qui est dans le cœur de vos frères

et de vos sœurs emprisonnés qui n’ont avec vous

50

qu’une âme, de leurs souffrances, de leurs doutes

et de leurs victoires qui sont aussi les vôtres.

1. De la méditation il faut passer à la contempla­

tion. Je dois vous voir avec les yeux de mon esprit

comme j’avais coutume de vous voir à l’église. Il faut

que je reconnaisse chaque visage. Vous devez être

pour moi aussi réels que si je regardais votre photo­

graphie. Plus encore, je dois voir vos pleurs ou vos

rires selon ce que je vous dis. La méditation exige

un amour brûlant ; la contemplation veut un exercice

de l’imagination. Tous nous pouvons évoquer une

personne aimée dans nos rêves éveillés. Exercez

cette faculté et vous serez capables d’écrire dans

l’Esprit.

1. Ecrivez effectivement les lettres de votre mes­

sage sur le cœur de ceux qui sont maintenant devant

vous en esprit. Pour commencer il vaudra mieux

tracer les lettres avec vos mains comme si vous

écriviez les paroles.

1. Ne permettez jamais que les portraits mentaux

de ceux auxquels vous écrivez disparaissent de votre

vue avant d’avoir reconnu sur leur visage qu’ils ont

compris votre message. Ce sera un hochement de

tête ou un sourire. Mais il faut qu’il se produise une

réaction.

Tous les prisonniers et les pasteurs, tous les chré­

tiens de l’Eglise secrète devraient apprendre cet art

51

oublié à mesure que se restreignent les possibilités de

communications normales.

Pour finir, la prière est semblable encore au fait

d’écrire avec l’Esprit sur le cœur de Dieu. Et la tech­

nique de la vraie prière ressemble à ce que je viens

de décrire, le visage que le chrétien a devant lui étant

celui de Jésus-Christ.

Mais ce n’est pas cela exactement dont je voulais

vous parler aujourd’hui. J’ai quelque chose d’autre

à vous dire.

J’ai observé que Jésus et les anges, écoutant les

sermons que je prononce dans ma cellule, se plaisent

particulièrement aux histoires qui les illustrent. De

même que mon fils Mihai avait coutume de me dire :

« Raconte-moi encore cette histoire », j’ai l’impres­

sion qu’eux aussi aimeraient me demander de répéter

une histoire.

Alors, je vais vous en dire une.

Un jeune roi était querelleur et ne laissait pas en

paix le sage et le vieux roi d’un pays voisin. Ce vieux

roi s’efforçait d’entretenir des relations amicales,

mais en vain. Le jeune roi commença une guerre.

Le vieux roi, se rappelant toutes les folies qu’il avait

lui-même faites en sa jeunesse, et sachant qu’il est

un âge dont on ne saurait attendre de la sagesse,

ordonna à ses officiers de capturer vivant son jeune

ennemi.

Il en fut fait ainsi. Couvert de chaînes, il fut

52

amené devant son vainqueur. Le vieil homme avait

pitié du jeune, mais il fit semblant d’être très en

colère contre lui et le condamna à mort. Le jeune roi

le supplia de lui laisser la vie. Alors le vieil homme

lui dit : « Je vous accorderai une chance. Demain

on vous remettra un pot d’eau rempli jusqu’au bord..

Il faudra que vous le portiez d’un bout à l’autre

de la rue principale de la ville sans en verser une

goutte. En cas d’échec, vous perdrez la vie. »

Le jour suivant la procession commença — le pri­

sonnier avec le pot d’eau ; autour de lui des soldats

pour le garder ; derrière lui le bourreau avec la

hache, rappel terrifiant de ce qui lui arriverait sur-le-

champ s’il échouait. Le vieux roi avait ordonné que

d’un côté de la rue la foule insulte le prisonnier, et

que de l’autre côté elle l’applaudisse.

Le prisonnier réussit. Il ne fit pas tomber une

goutte d’eau. Le vieux roi lui demanda : « Alors

que tant de gens se moquaient de vous, leur avez-

vous répondu ? » Le jeune homme répondit : « Je

n’en avais pas le temps. Il fallait que je fasse attention

à mon pot. » « Mais avez-vous remercié ceux qui

vous applaudissaient? > « Qu’avais-je affaire avec

eux ? Leurs acclamations ne pouvaient me venir en

aide. J’étais concentré sur mon pot d’eau. »

Le vieux roi, en le libérant, lui donna alors ce

conseil : « Vous avez été doué d’une âme. Il vous

faut la rapporter au Seigneur entière et nette. Il

53

n’y a que cela qui compte. En cas d’échec vous

périrez. Ne cherchez pas les louanges des hommes

à propos de mesquines victoires et ne vous souciez

pas de leurs moqueries. Veillez à votre âme. »

Le tic-tac de la pendule du corridor de la prison

me fait prendre conscience que le temps passe ici

comme il passe pour ceux qui sont en liberté. Bien­

tôt, il me faudra rendre compte de chaque minute

de ma vie. C’est aujourd’hui mon quarantième anni­

versaire. Je dois rendre compte de 1 261 440 000 se­

condes. Pendant que j’ai fait ce calcul d’autres se­

condes se sont écoulées. Mon devoir est de remplir

chaque seconde. Le fait que je sois emprisonné au

secret ne me délivre pas de cette obligation.

En général les prisonniers passent leurs temps

à des riens. Je sais cela depuis le temps où j’ai vécu

dans les prisons nazies. S’ils ne sont pas forcés de

faire des travaux ils se racontent mutuellement des

histoires et plaisantent. Parfois ils se disputent. Ils

gâchent leur temps tout comme le font des million­

naires.

Si les prisonniers utilisent peu les richesses de la

nature, les millionnaires les utilisent beaucoup ; mais

les uns et les autres oublient que leur devoir est de

donner quelque chose au monde.

En prison on a le sentiment d’être libéré de toute

obligation, en particulier en cas de mise au secret.

Qui a le droit de vous demander quelque chose alors

54

que vous vous trouvez dans une situation si terrible ?

Mais l’impératif de la vie ignore toutes les excuses.

Le devoir reste un commandement catégorique, que

vous soyez heureux ou malheureux. Outragé, affamé,

emprisonné, malade, accusé faussement, torturé, soli­

taire, on doit servir le Très-Haut.

Je connais mon devoir. Il ne consiste pas tant à

faire des choses, car les conditions de l’emprisonne­

ment empêchent d’accomplir des actes. Le devoir

consiste surtout à devenir quelque chose. < Je suis

ce que je suis » est la traduction habituelle de ce

que Dieu a dit à Moïse. Si l’on suit de plus près

l’hébreu *Ehjeh asher ehjeh* on a < Je deviendrai ce

que je deviendrai >. Constamment il devient quelque

chose. Mon devoir consiste aussi à devenir de plus

en plus moi-même. Quand Dieu m’a formé dans

le secret il m’a fait être moi-même, pour que je sois

à ma propre façon le héraut de sa gloire, et pour être

unique, comme Dieu lui-même est unique.

Etre soi-même c’est bien plus qu’être véridique,

aimant ou religieux, parce que le moi contient tout

cela et bien plus encore. Jésus ne se contentait pas

d’être seulement la vérité. Celle-ci était une chose

trop minime pour lui. Hitler a dit : « La vérité est

un mensonge souvent répété. » C’est absurde. Mais

si l’on prend la définition classique du mot : < La

vérité est une correspondance entre nos pensées et la

réalité >, qu’en est-il des réalités qui nous sont incom-

55

préhcnsiblcs et que même nous ignorons ? Jésus ne

souhaite pas être seulement la vérité. Il est aussi la

voie et la vie. Il ne souhaite pas être seulement

l’amour. Il sait aussi haïr. Il dit à l’Eglise d’Ephèse :

*« Tu hais les œuvres des Nicolaites que je hais moi-*

*même* > (Apoc 2,6).

Le mot hébreu qui veut dire vérité est *emeth* qui

s’écrit avec la première lettre de l’alphabet, avec celle

du milieu et la dernière. Mais la réalité n’a ni com­

mencement ni fin. Elle est plus grande que la vérité.

Le mot grec qui signifie vérité est *alethia* qui, étymo­

logiquement, veut dire « rien d’oublié ». Mais il y a

quelque chose de plus *qu’alethia,* c’est l’oubli.

La vérité appartient à la partie consciente de notre

être, petit îlot dans l’océan de l’inconscient. L’amour

n’est qu’un des nombreux sentiments humains. Jésus

est plus que vérité et amour. Les mythes lui appar­

tiennent aussi bien que la vérité. C’est pourquoi ils

ont pour moi une signification puissante.

Il me faut devenir un moi, un moi qui ne soit pas

emprisonné dans un modèle tout fait, comme mon

corps est emprisonné dans cette cellule.

Je dois devenir l’être le plus grand que je sois

capable de devenir sur cette terre ; « Je deviendrai

ce que je deviendrai », prenant Jésus pour but final,

lui qui a agi ainsi.

Je serai alors capable de remplir un devoir exté­

rieur, même ici.

56

Et si je suis torturé ? Le Christ a sauve un larron

alors qu’il était sur la croix. Mes frères qui sont à

ma droite et à ma gauche ont parfois amené au

Christ leurs bourreaux. Un officier communiste qui

frappait un chrétien prisonnier à coups de matraque

de caoutchouc s’arrêta pour lui demander : « Qu’est-

ce que cela ? Comment se fait-il que votre visage

resplendisse ? Vous avez quelque chose comme un

halo autour de la tête. Comment pouvez-vous me

regarder avec tant d’amour? Jamais je n’aimerais

un homme qui m’emprisonnerait et me frapperait.

Comment pouvez-vous obéir à cet absurde com­

mandement de votre Christ d’aimer votre ennemi ? »

Le chrétien répondit : « Je n’obéis pas à un comman­

dement. Je ne vous aime pas seulement parce que

Jésus l’ordonne. Mais parce qu’il m’a donné un cœur

nouveau et un caractère nouveau. Si je voulais vous

haïr je n’en serais plus capable. Un rossignol ne peut

pas croasser comme un corbeau, car il est un rossi­

gnol et non un corbeau. Et un chrétien, de même, ne

peut qu’aimer. » Cette matraque de caoutchouc a

été remisée pour toujours.

Nous sommes en enfer. Parfois, durant des nuits

d’horreur, je regarde une tasse d’eau qui est dans ma

cellule. Il n’y a que cela qui m’assure que ceci n’est

pas l’enfer étemel où les damnés n’ont point d’eau.

Mais, en enfer même, on n’est pas libéré du devoir.

Combien de fois ai-je prononcé les paroles du Credo :

57

< Il est descendu aux enfers. » H est descendu pour

enrichir des dons de Dieu les âmes torturées.

C’est ce que nous faisons. Nous amenons des âmes

au Christ en frappant sur le mur les paroles de

l’Evangile.

La chose importante est d’avoir toujours un seul

but, et d’y tendre par beau temps comme en cas de

tempête. Le langage hébreu n’avait pas de mot pour

dire « intention ». Jésus veut que l’œil soit unique

(cf. Mat *6,* 22). En employant cette expression Jésus

entendait que notre intention devait être unique :

arriver à la plus haute altitude possible et ne plus

nous tourmenter. L’homme fait toujours ce qu’il

est ; il réagit aux circonstances extérieures selon son

caractère.

Les Romains avaient un proverbe : < *Age quod*

*agis t>* (fais ce que tu fais), fais seulement une seule

chose. La plupart d’entre nous quand nous prions

nous pensons par exemple aux crêpes qui sont sur

le feu et qui pourraient brûler. En faisant des crêpes,

nous pensons qu’il serait bien bon de passer notre

temps en prière. Parlant à un homme, nous pensons

qu’il serait bien utile de passer notre temps avec un

autre. Jamais nous ne faisons bien quelque chose.

Or, une seule chose à la fois peut être bien faite.

Ceux qui participent à de trop nombreux sports ne

deviennent jamais des champions.

Notre vie terrestre est trop courte. Ne soyons pas

58

comme l’âne de l’histoire, qui devant deux bottes de

foin, mourut de faim faute d’avoir su laquelle choisir.

Mais concentrons-nous sur un seul but : devenir de

plus en plus célestes, ce qui, par contagion, remplira

d’hommes le ciel de Dieu.

*Amen.*

59

5

SAMSON EN PRISON

Chers frères et sœurs,

J’avais coutume de voir des martyrs dans mes

compagnons de prison incarcérés pour leur foi. Mais

en communiquant avec eux à travers les murs (et

le télégraphe fonctionne avec de nombreuses cellules

à ma droite et à ma gauche) j’ai découvert qu’aucun

d’eux n’avait conscience d’être un martyr. Leur

impression était que Dieu les punissait de leurs

péchés. Saint Paul lui-même qui souffrit tellement

pour la foi se nommait *le premier des pécheurs*

(1 Tim 7,15).

Et je crois qu’ils ont raison. Il faut distinguer

entre l’apparence et la substance, entre ce qu’on

appelle « des faits » ou < la vérité » et leur signi­

fication spirituelle.

Qui peut à la fois œuvrer en conspirateur dans

l’Eglise du silence et dire toujours ce qu’on appelle

généralement « la vérité » ? En se présentant, on

61

prend un nom fictif. Celui auquel on parle est peut-

être un informateur. Si l’on demande où j’étais hier,

une réponse exacte pourrait causer grand dommage

à beaucoup. Aujourd’hui encore l’enquêteur m’a dit :

« Vous êtes un chrétien et un pasteur. Votre religion

vous oblige à nous dire toute la vérité. » J’avais

là-dessus mes idées personnelles. Si j’avais cédé à

ses exigences d’autres frères auraient été arrêtés.

Personne ne saurait être un dirigeant de l’Eglise du

silence sans réévaluer la notion de vérité.

Revenons alors au problème des martyrs. Appa­

remment quiconque a été tué ou emprisonné à cause

de ses convictions chrétiennes est un martyr. Mais

en fait il peut en être autrement. Dieu aura pu se

servir des communistes pour vous punir de vos

péchés. Il peut aussi les inciter à vous emprisonner

au secret parce qu’il désire s’occuper mieux de votre

âme.

Comme les Juifs ont dû être offensés par Jésus

quand ils lui apportèrent la nouvelle concernant

certains Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang à

celui de leurs sacrifices (Luc 73,1). C’était là assu­

rément des martyrs de la foi mosaïque et de la cause

nationale. Les Juifs avaient un profond respect pour

de tels hommes morts *al kidush hashem,* pour la

gloire du Nom. Pourtant Jésus appela simplement

les Galiléens massacrés des < pécheurs >.

H considérait même les martyrs comme des

62

pécheurs devant Dieu. Luther distingue entre « pé­

cheurs de gauche » et « pécheurs de droite », entre

bandits et hommes qui obéissent aux commandements

religieux jusqu’au sacrifice d’eux-mêmes pour gagner

le paradis. Ces deux sortes d’hommes sont des

pécheurs.

Je ne suis rien d’autre qu’un pécheur. Je n’ai

jamais connu un homme pire que moi. Celui qui

peut me libérer préfère me garder en prison pour

mes transgressions. Samson était en prison pour

avoir péché, bien que les Philistins l’eussent incar­

céré à cause de son noble combat pour la cause

mosaïque. Je suis un pécheur, mais je sais que si

j’accepte ma punition avec une totale humilité ma

force grandira.

Comme tous les autres prisonniers j’ai eu les che­

veux coupés ras jusqu’à aujourd’hui. Maintenant on

m’annonce que je peux les laisser pousser, ce qui

présage avec certitude une comparution prochaine

devant le tribunal. Ils vous font prendre un peu plus

d’apparence humaine avant de vous présenter aux

juges. Les cheveux poussent très lentement dans cette

cellule souterraine où n’entre jamais un rayon de

soleil. Pourtant ils pousseront. Ceci m’a fait penser

à Samson. Sa force croissait en même temps que sa

chevelure.

Je vais devenir une incarnation de puissance et

pourrais tuer plus de Philistins en mourant que je n’en

63

ai tué dans tout le cours de ma vie chrétienne. Je les

tuerai même si je meurs en même temps qu’eux.

Cette puissance une fois recouvrée, je ne souhai­

terai plus être libéré. Cette époque a engendré des

puissances inconnues dans le passé. Mais moi, je

tirerai de Dieu les puissances encore inconnues du

futur, les pouvoirs spirituels cachés. Même s’ils

demeurent derrière des murailles de prison, ceux qui

possèdent de tels pouvoirs peuvent démolir et recons­

truire des temples. Ils peuvent demeurer au fond

d’une sombre cellule et pourtant faire briller le soleil

en de nombreux cœurs. Ils peuvent être tristes et

déprimés et aussi remplir de joie beaucoup d’âmes.

Comme je voudrais devenir ce que Samson devint

en prison ! Le véritable culte ne se célèbre pas sur

le mont Garizim où était le temple samaritain, ni à

Jérusalem. Le véritable culte est de croître en puis­

sance afin de détruire tout ce qui s’oppose à Celui

qui a été crucifié pour moi.

Chaque seconde de ma vie occupée à autre chose

qu’à détruire ce qui fait obstacle au triomphe de

l’amour constitue un péché.

Il n’y a pas d’actions qui soient pécheresses dans

tous les cas, et d’autres qui soient toujours bonnes.

A la boue qui tous nous souille se mêlent bien des

actions charitables.

L’aumône faite à l'ivrogne qui, après s’être enivré

grâce à votre argent, bat sa femme, est un péché.

64

D’un autre côté Judith a tué. De même Yahel

(cf. Ju 4,21). Mais elles ont libéré le monde de

tyrans. Autour de moi, dans d’autres cellules, il y

a de nombreux patriotes qui ont tué — pour la

cause de la liberté. Il est absurde de croire que

tricoter un chandail pour un paresseux quelconque

est une bonne action, mais que la tentative faite par

des généraux allemands de tuer Hitler pour essayer

de mettre un terme au massacre de millions d’inno­

centes victimes doit être jugée avec mépris comme

un meurtre.

Pour moi, le seul critère d’une action est de savoir

si elle tend au triomphe final de l’amour.

Il nous faut choisir entre le bien pris comme

moyen et le bien considéré en tant que fin. Si je reste

constamment bon envers tous, même quand il s’agit

de ceux qui, par la ruse ou par la terreur, menacent

la victoire de l’amour, le bien ne pourra jamais triom­

pher. Les méchants profiteront de ma douceur pour

consolider l’emprise du mal. Si j’ai choisi le bien

pour but il me faut commettre de nombreuses actions

qui sont condamnées comme mauvaises au catalogue

moral du monde.

La Bible parle de Dieu qui envoie des esprits

séducteurs (cf. Chron *18,* 19-20). Aussi n’ai-je aucun

scrupule à manquer de vérité pour égarer mes inter­

rogateurs. Mon seul scrupule est d’en avoir à ce

propos.

**5 - Sermons...**

65

Dieu a loué ceux qui ont tué Sisera, Agag, Holo-

ferne. La Bible se sert à propos de Yahel qui tua

Sisera des mêmes mots qui sont adressés par 1 ar­

change à la Sainte Vierge : « *Bénie entre les femmes*

*soit Yahel, entre les femmes nomades, bénie soit-*

*elle* » (Ju 5,24).

Et ceci parce qu’elle avait tué un ennemi de Dieu.

Dans l’une des cellules de ce corridor est enfermée

Nina, une jeune Roumaine qui a fait quelque chose

d’analogue. S’il était bien de tuer un oppresseur

étranger il y a plusieurs milliers d’années, cela doit

être encore bien aujourd’hui. Le Nouveau Testament

loue des héros de F Ancien Testament. Il fallait que

le peuple juif fût défendu. Or le peuple roumain a

le même droit.

Ce même esprit de Dieu qui a inspiré la première

épître aux Corinthiens, chapitre *13,* le poème de

l’amour, a inspiré le livre d’Esther où les ennemis

de Dieu sont impitoyablement détruits. L’Esprit

Saint a voulu que tous deux fassent partie du même

livre saint. Qui plus est, les premiers chrétiens

n’avaient comme Ecritures Saintes que les rouleaux

de 1 Ancien Testament, le Nouveau n’ayant été écrit

que des dizaines d’années plus tard et n’ayant été

achevé qu’à la fin du premier siècle.

Dieu a réuni des poèmes d’amour et des livres

qui enseignent la volonté de déraciner l’ennemi, tout

cela pour nous perfectionner en nous donnant un seul

66

objectif : faire que l’amour finisse par triompher. Des

combats sanglants contre les tyrans doivent agir

simultanément avec des actes de tendre charité pour

atteindre cet objectif.

Nous-mêmes nous devons mettre dans notre vie

le but le plus élevé, être à la fois son serviteur et

celui de tous. Alors les < bonnes > et les < mau­

vaises » actions arriveront au même résultat : le

triomphe de l’amour.

Cette question est très réelle pour moi. Autour de

moi des chrétiens ont participé au combat patriotique

contre l’oppresseur communiste, et il leur a fallu

verser le sang. Ils s’en confessent en frappant sur le

mur. Mais leur action a-t-elle été un péché? Est-ce

que je prendrais part à un tel combat ?

Dans *les Frères Karamazov* de Dostoïevsky, Ivan

dit en effet : « Ce n’est pas Dieu que je récuse,

comprends bien ça, c’est le monde qu’il a créé, ce

monde divin que je n’accepte pas et ne puis me

résoudre à accepter... Je suis aussi convaincu qu’un

enfant qu’... à la fin, à la fin du monde, au moment

de l’harmonie éternelle, il apparaîtra quelque chose

de si précieux que cela suffira... à expier tous les

crimes... mais je ne l’accepte ni ne veux l’accepter...

Je préférerais plutôt rester en proie à une souf­

france qui n’aurait pas été vengée... Et d’ailleurs on

rend l’harmonie trop chère, nous ne pouvons pas

nous permettre de payer un tel prix pour entrer.

67

C’est pourquoi je me hâte de renvoyer mon billet

d’entrée. Je suis un homme honnête et suis obligé

de le renvoyer aussitôt que possible. C’est ce que je

fais. Ce n’est pas Dieu que je n’accepte pas, Alyosha,

je me borne à lui renvoyer le billet de la façon la plus

respectueuse. »

Ivan poursuit et dit à Alyosha : « Dis-moi fran­

chement toi-même, je te le demande ; imagine que

tu sois en train de bâtir l’édifice de la destinée

humaine avec pour dessein final de rendre les

hommes heureux et de leur donner enfin la paix et la

tranquillité, mais que pour y arriver il soit néces­

saire et inévitable de torturer une seule petite créa­

ture, comme ce petit enfant qui se bat la poitrine

avec son petit poing, et de fonder cet édifice sur de

petites larmes non vengées, est-ce que tu consen­

tirais à être l’architecte dans ces conditions ? Dis-moi

et ne mens pas. >

< Non, je ne le voudrais pas, dit doucement

Alyosha. >

Mais ma réponse à moi est : « Je le voudrais >,

comme ce fut la réponse d’Abraham. Il était prêt à

sacrifier pour cela son propre enfant. Sa descen­

dance sait que les milliards d’atomes qui constituent

le corps de l’enfant sont le temple d’un esprit, peut-

être la prison d’un esprit, et que l’esprit sera heureux

d’en etre libéré. Sa descendance croit ce que dit

*Bhagavad Gita,* à savoir que le tueur peut n’être autre

68

que celui qui fait s’accomplir la prédestination divine

chez un homme. Il est juste, en cas de nécessité, de

tuer pour l’amour de la liberté, de la patrie, de Dieu.

S’il s’agissait d’une histoire sainte quand les Juifs

luttaient contre des tyrans, pourquoi la lutte des

Roumains pour se débarrasser de l’esclavage com­

muniste ne serait-elle pas également sainte?

Non, vous n’avez pas péché, vous les combattants

patriotes.

Saint Augustin a dit : « Aime, et fais ce que tu

voudras. »

Il est écrit : « *Chante au Seigneur un cantique*

*nouveau* » (Ps 96). C’est un chant guerrier. Il n’y a

pas de guerrier plus courageux que le Seigneur lui-

même. Jamais il ne sommeille ni ne dort. Le christia­

nisme ne nous enseigne pas tant à être bons qu’à être

des combattants du bien. Vous ne pouvez en être un

sans combattre, et dès lors sans attaquer non des

maux abstraits ou des institutions maléfiques, mais

des hommes mauvais.

Dieu est le commencement et la fin. Le milieu

du jour nous appartient. Nous ignorons ce que l’ave­

nir nous réserve. Et je ne désire pas son royaume

seulement dans le futur. C’est aujourd’hui qu’il faut

combattre pour son royaume de justice, de paix et

d’amour. *Amen.*

69

6

SERMON A MON AME

Mon ame.

Je n’ai plus la possibilité de parler à Celui qui m’a

créé. Je ne peux plus lui faire entendre ma voix. Je

ne peux plus parler à distance à mes frères et sœurs.

Aujourd’hui pour la première fois je me suis mis

à crier sans raison particulière. Souvent j’avais

entendu des cris analogues qui, pour un instant,

rompaient le grand silence de notre prison. Nous

savions tous que c’était l’un de nous qui était devenu

fou. Les cris cessaient très vite. J’ignorais comment

faisaient les gardes pour calmer ceux dont les nerfs

avaient craqué. Maintenant je le sais.

Ils m’ont mis une camisole très serrée, et m’ont

bâillonné.

Il n’y a que toi à qui je puisse parler, mon âme.

David parlait souvent à son âme ; il lui demandait

de louer le Seigneur ou l’interrogeait pour savoir la

cause de son trouble. Mais David, lui aussi, connais­

sait la folie. La Bible raconte comment il faisait

71

semblant d’être fou pendant qu’il vivait avec les

Philistins. Les psychiatres disent que personne ne

simule la folie sans avoir une tendance a celle-ci. Je

ferai ce que David a fait. Je vais maintenant te faire

un sermon silencieux, ô mon âme.

Je te demande d’abord de prendre connaissance de

toi-même et de déclarer, comme Dieu : « Je suis. »

Le corps n’a besoin que de peu de chose pour être

entièrement satisfait : il lui faut une nourriture

simple, de la chaleur, de l’exercice, du repos et un

partenaire du sexe opposé. Mon corps avait tout

cela, et pourtant je n’étais pas heureux ; je soupirais

après autre chose encore. Qui était ce « je » mécon­

tent alors que le corps avait tout ce qu’il lui fallait ?

C’était toi, mon âme.

C’était toi qui souhaitais savoir, par intérêt pure­

ment scientifique, ce qu’étaient les lointaines galaxies,

ce qui s’était passé dans les temps préhistoriques,

toutes choses sans influence aucune sur l’état de mon

corps. C’était toi qui faisais ta joie de l’art et de la

philosophie, mais aussi de raffinements exagérés dans

la satisfaction des besoins corporels, même au prix

de maux pour le corps.

Ne vois-tu pas, mon âme, comme Jésus avait rai­

son de dire que « *l’homme ne vit pas seulement de*

*pain* > (Mat *4,4)* ? Je reçois une tranche de pain

tous les mardis. Et quel pain î Mais je ne me borne

pas à végéter, je vis. Il m’arrive de rire de bon cœur

72

à des plaisanteries que je me fais à moi-même, seul

dans ma cellule. Je pense à des questions politiques, à

la façon dont des nations que je n’ai jamais vues

devraient être gouvernées ; j’évoque des œuvres

d’art ; je mène une vie d’adoration. Tout cela c’est

toi, mon âme. Dis : « Je suis. >

Il y a quelques jours un chrétien prisonnier inca­

pable de supporter davantage la torture et redoutant

de finalement trahir ses frères a sauté par la fenêtre

du troisième étage au cours d’un interrogatoire. Il

était en bonne santé et ce n’était nullement pour

satisfaire à un besoin de se détruire lui-même. Toi,

tu sais mon secret. Tu sais l’endroit où j’ai caché

une trentaine de comprimés somnifères qui, absorbés

simultanément, me donnent la certitude que je ne

deviendrai pas un Judas. Ces suicides sont des actes

d’amour et d’honneur qui protègent l’Eglise clan­

destine. L’amour, la dignité, l’honneur, c’est à toi,

mon âme, et non à mon corps qu’ils appartiennent.

Je suis bâillonné et ne puis parler. Mais, à cause

de cela il te faut parler encore plus fort et t’affirmer :

« Je suis. »

Tu m’as vu danser alors que je souffrais indicible­

ment. Tu m’as vu danser, de lourdes chaînes aux

chevilles. Qui donc se réjouissait de cette exubé­

rance ? Ce n’était pas mon corps qui n’avait nulle

raison de danser. Aucune musique ne l’y incitait.

C’était toi, mon âme.

73

Connais-toi toi-même, mon âme, connais ton

incomparable valeur. Le corps est destiné à la mort.

Autour de moi des prisonniers meurent d’inanition,

de froid et de torture. Mais qui a jamais vu mourir

une âme ? J’ai perdu tout ce que j’avais au monde,

mais si tu es sauvée j’aurai conservé la perle d’un prix

inestimable.

Les ennemis de Jésus lui ont pris tout ce qu’il avait.

Nu, il était suspendu à la croix. Ses ennemis, debout

autour de lui, se réjouissaient. Mais au dernier instant

il gâcha leur joie en disant : « *Père, entre tes mains*

*je rends mon esprit.* » Il possédait une chose qu’ils

n’avaient pu lui prendre, et par elle il vit et règne pour

toujours.

Il n’y a personne qui puisse te détruire, mon âme.

Tu dois seulement te repentir, au sens biblique de ce

mot. Le terme grec *metanoia* n’a rien à voir avec le

remords du péché, avec quoi nous confondons le

repentir dans nos langues modernes. Etymologique­

ment, *metanoia* signifie « aller au-delà de la raison ».

Les expressions correspondantes dans la Bible sont

« recevoir un cœur nouveau », « devenir une créature

nouvelle », « faire abnégation de soi-même », « être

né de nouveau », « devenir un enfant », « être d’une

pureté totale ».

Je vais te dire ce qui ne va pas, mon âme, et

pourquoi tu as besoin d’une transformation radicale.

Certains croient que lorsque nous nous repentons

74

il nous faut changer le contenu de notre âme. Us

s’emplissent l’âme de pensées et de sentiments céles­

tes pour les mettre à la place des pensées et des senti­

ments terrestres. Mais peut-on réparer une automo­

bile accidentée en changeant ceux qui voyageaient à

son bord ? L’expérience des hommes qui se trompent

en se croyant chrétiens montre qu’une auto démolie

ne fonctionne plus, quels qu’en soient les occupants.

Vous pouvez bien tourner vers Dieu toutes vos pen­

sées et vos sentiments et n’être pas encore dans son

amitié, parce que la structure intime de l’âme, son

mécanisme psychologique, son vice fondamental

n’ont pas été corrigés. Le repentir ne doit pas seule­

ment affecter nos pensées, nos sentiments et nos

volontés, mais l’être même de l’âme, son organisme

complexe d’où découlent pensées, émotions et actions.

Je te reproche, ô mon âme, un grave défaut :

l’absence du sens des proportions.

Jésus a cherché à exprimer cela par ces paroles :

*« Insensés et aveugles... qui donc l’emporte... ? Vous*

*avez négligé les préceptes les plus importants de la*

*loi...* » (Mat 23,17-23). Et saint Paul demande :

*« Sommes-nous plus forts que le Seigneur ?* > (1 Cor

70,32).

Il nous faut distinguer ce qui est moindre, moins

important, plus faible, de ce qui est plus grand, plus

sérieux, plus fort.

Toi, mon âme, tu t’es faite le pivot autour duquel

75

tout doit tourner. Les animaux ne peuvent parler, ni

moi qui suis bâillonné. Ils ont pourtant des choses

intéressantes à dire, comme le montre l’histoire de

l’ânesse de Balaam. Combien de choses notre chien

aurait pu me dire ! Il savait d’avance que j’allais

être arrêté. Depuis des semaines il était triste et ne

cessait d’aboyer. Mais les animaux ne savent pas

parler. Jamais tu ne t’es souciée du mutisme des ani­

maux. C’est seulement maintenant que tu te fais du

souci parce que je suis bâillonné. Mais le camp

communiste tout entier est bâillonné. Personne n’a la

permission de dire ce qu’il pense. Je suis dans une

camisole de force. Mais il y a des anges qui sont

dans des chaînes étemelles. Combien plus affreux

pour ces créatures ailées, habituées à voler de planète

en planète ! Je suis obsédé seulement par les souf­

frances d’un petit être insignifiant, moi. Pourquoi

ne peux-tu avoir un juste sens des proportions ?

Pourquoi ne te soucies-tu pas de toi-même en pro­

portion de ta part dans les souffrances universelles

et en proportion de ce que toi, un homme sans impor­

tance, tu représentes au sein de cet univers infini et

étemel ?

Tu juges les choses, les événements et les hommes

selon leur utilité ou les inconvénients qu’ils ont pour

toi, et non autrement.

Un repentir véritable est un retour au sens des

proportions. Dieu est au centre. Je suis un être de

76

grande valeur, mais un seulement parmi d’innombra­

bles milliards d’êtres dont chacun doit subir le sort

que lui a assigné le Créateur.

L’âme qui s’est repentie ne se perd pas dans les

détails. Le monde tout entier, et pas seulement celui

des hommes, passe par une immense catastrophe qui

n’en finit plus, et je me fais du souci à propos de ce

qui m’arrive à *moi.* Pendant la guerre, une querelle

éclata en ma présence dans une famille parce que le

mari avait reproché à sa femme de ne pas avoir

nettoyé un placard. Au même instant des milliers de

jeunes vies étaient fauchées à Stalingrad, à Londres,

en France et dans notre propre pays.

Si ce défaut, ce manque du sens des proportions,

n’est pas corrigé dans une âme, le fait qu’un homme

soit passé de l’état d’athée à celui de religieux ne

lui apporte aucune aide. Elle continuera à s’occuper

de vétilles religieuses. L’objet considéré par des yeux

de myope est un objet différent, mais les yeux seront

restés ceux d’un myope.

Considère-toi, mon âme, comme un menu détail

d’un énorme mécanisme, comme une cellule d’un

immense organisme. Les globules blancs du sang

sont sacrifiés pour que le corps tout entier puisse

vivre en bonne santé. H te faut souffrir par suite d’un

dessein caché de Dieu, dont tu sais aussi peu que les

globules blancs savent peu pourquoi ils doivent

mourir.

77

Qu’il te suffise d’avoir conscience que tu souffres

pour le royaume de Dieu (cf. 2 Th 7,5). Toutes les

souffrances concourent à une cause finale.

C’est ainsi que Jésus a considéré ses souffrances.

Il les a acceptées volontairement et, même sur la

croix, il n’a pas pensé à lui-même, mais au bandit,

son voisin, à sa mère et à toi. Noie ta petite souf­

france dans le vaste océan des douleurs. Crois que

cela a un sens et cela te réconfortera.

Ecoute-moi, ô mon âme, et loue le Seigneur pour

tout ce qu’il fait.

*Amen.*

78

Qu’il te suffise d’avoir conscience que tu souffres

pour le royaume de Dieu (cf. 2 Th *1,5).* Toutes les

souffrances concourent à une cause finale.

C’est ainsi que Jésus a considéré ses souffrances.

Il les a acceptées volontairement et, même sur la

croix, il n’a pas pensé à lui-même, mais au bandit,

son voisin, à sa mère et à toi. Noie ta petite souf­

france dans le vaste océan des douleurs. Crois que

cela a un sens et cela te réconfortera.

Ecoute-moi, ô mon âme, et loue le Seigneur pour

tout ce qu’il fait.

*Amen.*

78

7

LE VERBE FAIT CHAIR

Chers frères et sœurs,

En hébreu « *davar »* est synonyme à la fois de

« parole » et de « chose » ; la chose réelle. Dans la

langue du Peuple Elu, les mots ne sont pas seulement

des symboles et des échos de la réalité, mais ils sont

eux-mêmes réalité.

Quand saint Jean a pensé en hébreu le prologue de

son Evangile, il voulait que cela signifie : « Au com­

mencement était la réalité. Et la réalité était auprès

de Dieu. Et la réalité était Dieu. »

Je ne dors presque jamais la nuit. Il y a une béné­

diction dans les vigiles nocturnes. « *Bénissez Yahvé,*

*vous tous ses serviteurs, vous qui vous tenez dans les*

*demeures de Yahvé durant les heures de la nuit >*

(Ps *134,1).* Pendant la nuit les hommes se réunissent

pour faire le mal. Cambriolages, meurtres et viols,

tout cela arrive la nuit. Staline ne dormait pas la

nuit. C’est alors qu’il recevait des gens et combinait

ses immenses massacres. Les saints doivent se servir

79

de l’arme que sont les vigiles nocturnes pour vaincre

la puissance des ténèbres. Ceux qui doivent travailler

le jour ne peuvent le faire. Mais j’ai le privilège d’être

un prisonnier isolé. Je peux dormir le jour et rester

éveillé la nuit.

Je passe mes nuits en exercices spirituels, en

prières, je voyage en pensée autour du monde évo­

quant devant Dieu chaque pays, je prépare et pro­

nonce des sermons.

Chaque nuit, je compose un poème. Je le fais dans

mon esprit puisque je n’ai pas de papier pour l’écrire.

Pauvres poèmes d’un homme dépourvu de dons !

Que sont-ils comparés à ceux de grands poètes ? Mais

quand même, avec la peine que je prends de la

métrique et des rimes, j’arrive à sentir les difficultés

que peuvent avoir les poètes à mettre sous forme de

poésie l’amour, la sagesse et la vie. Les mots empri­

sonnés dans des vers éprouvent la même sensation

que celle que j’ai ressentie à être mis dans une

camisole de force.

Le Verbe s’est fait chair il y a deux mille ans. Le

Verbe voudrait être chair aujourd’hui aussi, et non

pas seulement un fragment de poésie. Le Verbe

divin désire être incarné une fois de plus dans un

homme qui puisse accomplir des actes d’amour,

parler durement pour la justice et réprimer le mal

comme l’a fait Jésus — un homme qui quitte tout,

qui aime tous les hommes et s’offre en sacrifice pour

80

tous, même pour ceux qui le trahissent ou le flagel­

lent ; même pour ceux qu’il a dû lui-même frapper au

nom de la justice.

Le Verbe de Dieu et l’esprit d’amour ne cessent

de désirer une incarnation. Le Christ s’est incarné

non seulement dans le charpentier Jésus, mais il a

vécu en saint Paul. Nous ne faisons que jeter des

mots dans la mer agitée de ce monde et c’est la mul­

titude des mots qui prend la place de la réalité.

Dieu m’a conduit dans une zone de silence. Autour

de moi le silence est absolu. On ne peut entendre les

gardes quand ils s’approchent. Dieu désire que je

désapprenne les mots. Il me devient de plus en plus

difficile de faire des phrases longues et claires. Peut-

être met-on quelque drogue dans ma nourriture pour

me détruire l’esprit.

Je vis dans un silence profond comme celui qui

règne chez les poissons dans les profondeurs de la

mer. Le signe secret des premiers chrétiens était un

poisson.

Je commence à aimer ce silence. Parfois je fais

des vers pour passer le temps, mais ce que je vou­

drais vraiment ce serait faire des hommes dont cha­

cun serait un beau morceau de poésie. Dans l’original

grec de l’épître aux Ephésiens, il est écrit que les

chrétiens sont le poème *(poiema)* de Dieu (cf. Eph *2,*

10). Ainsi, Dieu, lui aussi, est un poète. Ses poèmes

sont sereins, souples, riches de sens. Il a fait prendre

**6 - Sermons...**

81

chair à ses poèmes. Chacun à un sujet différent. L un

est l’incarnation de l’héroïsme, un autre de la sain­

teté, un autre de la sagesse, et un autre encore du

sens commun pratique. Les chrétiens ne sont pas

seulement différents les uns des autres, ils sont

habités de contradictions intérieures. Mais chacun

d’eux plaît au Seigneur.

Selon Eph 5,11-12, le rôle du pasteur n’est pas

de faire des sermons, mais des saints.

J’aimerais aussi avoir une telle tâche. D’abord je

voudrais faire de moi un temple d’amour, de sorte

que les sages et les bergers puissent voir en moi un

Christ en miniature et adorer en moi le Sauveur.

Au lieu d’un monde où les librairies vendent des

volumes de sermons et de poésie, j’aimerais un monde

où tout homme et toute femme seraient un poème

de hautes pensées, plein de mélodie et de couleur.

Si je suis un obstacle à la venue d’un tel monde,

que Dieu me tue ici dans ma prison ! Mais c’est ainsi

que devrait être le monde.

Je remplirai mon rôle pour l’arrivée d’un tel

royaume en suivant l’exemple de Laban. En hébreu

son nom signifie « blanc >. Il avait deux filles, Rachel

et Léa. Le jeune Jacob aimait la belle Rachel. Mais

Laban ne voulait pas la lui donner s’il ne prenait

aussi Léa qui était laide. Laban était un homme juste

et ne tolérait pas un amour de préférence. L’amour

chrétien doit s’adresser à la fois au beau et au laid.

82

Gœthe disait des couleurs que c’est la souffrance

de la lumière, parce que les couleurs procèdent de

la divergence des rayons lumineux au travers d’un

prisme. La lumière tout entière, non divisée, est

blanche, « *laban* >. Le blanc embrasse tous les êtres

et tout ce qu’on voit, et même plus encore. Celui qui

cultive la blancheur dans son âme s’avance religieu­

sement, comme dans la liturgie, à travers le monde

des Léa ni belles ni aimées, dont les yeux qui cou­

laient constamment ne sont pas agréables à regarder.

C’est un monde rempli de filles au cœur brisé parce

que personne ne les aime. N’étant pas aimées, elles

deviennent de plus en plus laides, et même un saint

comme Jacob n’en veut pas. Il désire seulement

passer sa vie avec la belle Rachel. Pour elle il

travaille avec zèle pendant quatorze années qui ne

lui paraissent durer que quelques jours. Il n’en aurait

pas travaillé la durée d’un seul pour Léa.

A l’intérieur de 1\* *ecclesia,* l’Eglise, il est une

*ecclesiola,* une petite église, qui accepte le bon et le

méchant, qui embrasse à la fois le beau et le laid.

Si Dieu a réuni dans la même église un criminel tel

que Borgia et un saint comme François d\*Assise, et

s’il a mis dans une même institution des prêtres qui

nous ont trahi et des martyrs qui souffrent avec moi,

alors moi aussi je dois les aimer tous.

Jésus a montré son amour d’abord pour la laide

Léa quand il s’est assis à la table des publicains et

83

des pécheurs afin de les amener à se repentir. Il y a

de belles Rachel près de moi, dans la prison, qui

ne sentent pas sa présence. Ce n’est que beaucoup

plus tard qu’elles recevront leur paît.

Aimez tous les hommes, mes chers frères, mais

donnez la plus grande part de votre amour aux âmes

les plus laides. Elles ont plus besoin de votre amour

que toutes les autres. Vous, mes camarades de prison,

il vous faut montrer le plus grand amour aux bour­

reaux communistes et à ceux qui ont trahi. Les belles

âmes peuvent endurer sans recevoir de preuves de

votre amour. Mettez toute votre énergie là où il y

en a le plus besoin !

Que vos cœurs s’emplissent particulièrement

d’amour pour les pasteurs et les prêtres qui collabo­

rent avec les persécuteurs communistes et qui dénon­

cent leurs frères. Je suis effrayé en pensant que les

choses pourraient évoluer dans notre pays vers le

même état que celui qui existe en Union soviétique

où, en de nombreux cas, ces traîtres ont été lynchés

ou poignardés par des chrétiens de l’Eglise du silence.

L’Eglise des catacombes doit être protégée contre les

traîtres, et s’il n’y a pas d’autres moyens, ils se rési­

gnent à ceux-là. L’Eglise des premiers siècles en fit

autant, bien que ceux qui enseignent l’histoire n’en

disent guère là-dessus.

Mais c’est là une solution extrême. Au temps des

Nazis, nous avons gagné au Christ des hommes qui

84

nous trahissaient et nous faisaient emprisonner. Il

nous faut faire tous nos efforts pour y arriver encore.

Que le Verbe devienne chair en nous, chair d’un

homme qui accepte le baiser de Judas et l’appelle

ami, même quand il vient à la tête d’une bande armée

pour nous arrêter.

*Amen.*

**85**

**8**

LEÇON DE CATÉCHISME

Enfants bien-aimés,

Aujourd’hui les communistes m’ont violemment

battu. J’ai fini par m’évanouir. Alors ils m’ont ranimé

en m’inondant d’eau et ils ont recommencé à me

battre.

Puis le pire arriva. La porte s’ouvrit brutalement

et dans la pièce où l’on m’interrogeait furent préci­

pité nos frères et sœurs — le frère Davidescu, celui

qui a une longue barbe, et le frère Marinov, et la

vieille tante lonescu avec Suzanne, et tous les autres

que j’aime tant. Je me demandais comment ils étaient

entrés dans la prison. Mais alors voilà qu’ils se

mirent tous à me frapper, moi qui ne leur ai jamais

fait de mal. Puis la porte s’ouvrit encore. Cette fois

c’était Binzea, ma femme, et Mihai, mon fils. Eux

aussi me crachèrent dessus, se moquèrent de moi,

disant qu’ils avaient honte de m’avoir pour époux et

père. Et Mihai lança son poing pour me frapper.

C’en était trop. Je perdis de nouveau connaissance.

87

Quand je m’éveillai, j’étais seul avec mes interroga­

teurs. Toute la scène n’avait été qu’une hallucination.

Je sus alors que j’étais devenu fou, comme tant

d’autres avant moi dont je peux entendre les hurle­

ments résonner dans le corridor voûté.

Et maintenant vous voilà, mes chers enfants, qui

êtes venus remplir ma cellule solitaire. Vous êtes

réellement ici. Je ne sais si c’est ce que les hommes

sains d’esprit appellent le véritable « ici », ou si

c’est mon « ici », celui d’un fou. Mais vous êtes

ici. Et vous n’êtes pas seuls, mes enfants, à remplir

ma classe de catéchisme. Cette fois, je distingue aussi

vos anges gardiens qui espèrent m’entendre vous dire

les choses qui conviennent, avides qu’ils sont eux

aussi d’écouter une belle histoire sur Jésus.

Et regardez, il est là lui aussi, le saint Enfant. Jadis

il était apparu sous la forme d’un enfant à saint

Jérôme, le moine qui, le premier, traduisit la Bible

en latin.

Jérôme travaillait à sa traduction à Bethléem, lieu

de la naissance de Notre Seigneur. Comme il priait

Jésus lui apparut sous l’aspect d’un enfant. Le cœur

du saint déborda alors d’une telle douceur qu’il dit :

< Jésus Bien Aimé, je voudrais de tout mon cœur te

faire un cadeau. Dis-moi ce qui te plairait le plus. >

L’Enfant sourit et répondit : « Le ciel et la terre,

et tout ce qu’ils renferment, tout cela est à moi. Que

pourrais-tu me donner ?» Le saint répliqua : < Mais

88

je t’aime et désire te faire un présent. Veux-tu accep­

ter le peu d’argent que je possède, moi qui suis un

moine ? > L’Enfant, toujours souriant, reprit à nou­

veau : < Donne ton argent aux pauvres. Je n’en ai

pas l’emploi. > Saint Jérôme insista : < Je ne peux pas

te laisser partir les mains vides. Que te donnerai-je ? >

Alors, très grave, l’Enfant dit : < Si tu veux m’offrir

quelque chose qui me remplira le cœur de joie,

donne-moi tous tes péchés et tous tes désirs. Je mour­

rai à cause d’eux sur la croix. H n’est don qui puisse

emplir mon cœur d’autant de joie. >

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Ici,

au milieu de nous, voici l’Enfant Jésus. Faisons-lui le

don de nos mensonges, de notre égoïsme, de nos

colères et de nos amertumes. Ainsi aura-t-il passé le

temps avec nous dans la joie.

Saint Antoine de Padoue, encore enfant, rencon­

tra aussi Jésus. On avait frappé à la grille de sa

maison et Antoine avait couru voir qui était là.

Ayant ouvert la grille, il vit un mendiant en haillons

qui tremblait de froid. Plein de pitié, Antoine lui dit :

« Je vais prier mon père de te donner des vêtements

chauds. » Le mendiant répondit : < H fait très froid

dans votre monde mais je ne mendie pas de vête­

ments. > Alors l’enfant lui demanda s’il avait faim.

< Oui, dit le mendiant, mais je ne mendie pas de

pain. »

Etonné, Antoine lui demanda pourquoi il avait

89

frappé à la grille. « C’est, dit le mendiant, que je suis

venu te demander de me donner ton cmur. > L’enfant

recula : < Mais, si je te donne mon coeur, je vais

mourir. > Alors le mendiant ouvrit un sac qu’il por­

tait à l’épaule, il en sortit plusieurs cœurs, et dit :

« Voici le cœur de saint Paul, celui de Marie-Magde­

leine, et celui de saint Ignace. Tous ceux qui m’ont

donné leur cœur, loin de mourir, vivent éternelle­

ment. > Antoine comprit alors que celui qui se tenait

devant lui était Jésus lui-même, et il se mit à le

suivre.

Nous aussi, donnons-lui nos cœurs.

Et maintenant, je vais vous raconter à vous et à

vos anges gardiens une histoire sur lui.

Joseph, l’époux de Marie, était pauvre. Il ne

pouvait faire donner à Jésus l’éducation qui aurait

convenu. Quand l’enfant eut douze ans, il lui dit :

< Maintenant, il faut cesser de jouer et de rêver. Tu

deviendras charpentier comme moi. »

Le lendemain, il alla dans la forêt avec l’enfant

pour couper des arbres. Mais, cette fois, il n’arrivait

pas à les toucher de sa hache. Chaque fois il était

arrêté par l’enfant qui lui disait : « Père, tu sais que

les Ecritures interdisent de tuer. Cet arbre est jeune

et son existence n’a pas été remplie encore. Laisse-le

continuer à jouir du soleil. Vois comme, en cherchant

la lumière, il s’est dressé en hauteur. Il y aura bien

assez d’hommes pour le tuer quand il aura vécu une

90

année de plus... Et ne coupe pas celui-là ; vois les

nombreuses fourmis qui sont à son pied. Comme

elles s’affairent à rassembler des brins d’herbe et de

paille ! J’ai peur que si tu coupes l’arbre, beaucoup

ne soient tuées... Et épargne celui-ci : il y a un nid

d’oiseaux dans ses branches. Leur gazouillis s’entend

au ciel. Les petits vont mourir et dans le pays au-delà

des étoiles tu seras accusé de meurtre... Et laisse aussi

celui-là parce que le bruit de la scie, quand ses dents

pénètrent dans le bois, montera au ciel vers le Père

qui nous a commandé d’avoir pitié des hommes et

des arbres, des animaux et des oiseaux, des fleurs et

des plantes. Des yeux saints pleurent devant toute

souffrance. »

Jésus plaida avec tant de ferveur, et tant de larmes

coulèrent sur ses joues que Joseph s’assit à l’ombre

pour le consoler. C’était le sabbat. Une feuille mur­

mura à une autre : < C’est le Sauveur. > Des fourmis

jouèrent à leurs pieds. Des oiseaux chantèrent :

< Notre attente est comblée. > D n’y avait pas un

nuage au ciel.

L’enfant posa sa tête sur les genoux de Joseph. Ce

dernier jouait avec les boucles de l’enfant. Le fils

était le maître et le père le disciple. Les anges les

regardaient.

L’enfant demanda : « Dis-moi, Père, pourquoi

as-tu une hache ? Tu sais que les outils de fer ont été

inventés par les descendants du méchant Caïn.

91

Quand les Romains t’ont demandé de faire une croix

pour y crucifier un homme tu as également abrégé la

vie d’un arbre. J’ai vu des hommes en train de porter

leur croix au lieu du supplice. Je les ai vus tomber

sous le poids. Tu m’a dit que ce serait aussi ma

propre fin. Un arbre perdra-t-il donc sa vie pour moi

avant que je perde la mienne pour le genre humain ?

Je pleure quand je vois des hommes couper des

verges parce qu’on s’en sert pour fouetter des en­

fants. On coupe ce qui est vivant pour le faire servir

à des brutalités. >

Comme l’huile coule sur la barbe d’un prêtre au

moment de Fonction, les pleurs coulèrent sur la barbe

de Joseph pour montrer que ces paroles avaient tou­

ché son cœur.

Mais il tenta une échappatoire : < Si un charpen­

tier prend les arbres en pitié, il lui faudra mourir

de faim. > Il avait parlé trop vite. L’idée de la mort

comme résultant d’une action juste tomba sur un sol

fertile.

L’enfant dit : « Si, en ne tuant pas d’arbres pour

charpenter, nous mourons de faim, nous irons dans

un pays où il n’y a plus de mort et où nous aimerons

sans fin. Là ma mère ne pleurera plus. Tu sais qu’elle

est ici un objet de moqueries. Elle s’assiéra à ma

droite et toi à ma gauche, et moi, entre vous deux, je

vous aimerai. Je ne deviendrai pas charpentier, mais

celui qui meurt pour que les arbres puissent avoir la

92

t

**i**

r

r

**i**

i

(

i

r

i

!

vie en abondance et qu’il puisse y avoir encore un

soleil dans le ciel. Je ne détruirai pas d’arbres. >

Ce jour-là, les arbres restèrent vivants. L’enfant

était leur sauveur. Pour la sombre forêt il annonçait

une journée sans nuage.

Mais Joseph, le pauvre charpentier, avait de

lourdes charges. H lui fallait entretenir toute une

famille. Et il n’était plus un enfant pour se permettre

de mener une vie de rêves.

Le lendemain, il amena Jésus dans son atelier de

charpentier. Il lui apprit à mesurer une planche avec

une mesure, à y tracer une ligne droite, à se servir

d’un rabot et de différents outils. En cette vie il faut

travailler, autrement on meurt.

Mais, Marie, sa mère, observa que de jour en jour

l’enfant devenait plus pâle et plus sérieux. Silencieux,

il cachait à tous la cause de sa pâleur. C’était parce

qu’à chaque coup de marteau sur le bois, il les sentait

ressentir dans son corps. Chaque fois que la scie

mordait il pleurait. Un jour, il tomba prostré à terre,

les larmes coulant sur la sciure sacrifiée pour fabri­

quer des lits ou des sièges sur lesquels des hommes

reposeraient ; de la même façon il lui adviendrait

d’être sacrifié afin que les autres puissent avoir le

repos éternel. H pleurait parce qu’il avait pris sa

décision. H expierait pour les péchés commis par les

hommes vis-à-vis des arbres. Sur un arbre victime

d’injustice, il serait le sacrifice.

93

Et maintenant, chaque petite branche peut attendre

patiemment en silence. Jésus est mort sur un arbre

pour donner l’assurance que vous, les branches cas­

sées, vous serez entées de nouveau sur l’olivier. Jésus

a combattu pour vous sur le bois de l’arbre pour vous

préparer un avenir merveilleux.

C’est ainsi que Jésus fît son apprentissage. Il

apprit à être charpentier, un charpentier qui faisait

son métier en pleurant, le charpentier qui fit les por­

tes du ciel.

Toi, mon créateur, je ne m’adresse pas à toi par

le nom que te donnent généralement les hommes. Je

me rappelle que saint Paphnuce, après avoir amené

au Christ la célèbre courtisane Thaïs, lui avait dit :

« Tes lèvres ne sont pas dignes de prononcer le saint

nom du Créateur. Ta prière doit être seulement ’ Toi

qui m’as créée, aie pitié de moi ’. » Elle pria de cette

façon trois années durant, seule dans sa cellule de

nonne. Au bout de trois ans, un frère eut la vision

d’une âme magnifique sur un lit couvert de roses

auprès duquel s’affairait des anges. Il était sûr que

ce devait être la place réservée au ciel pour saint

Antoine le Grand, le fondateur du monachisme. Mais

Antoine lui dit que ce qu’il avait vu était la place de

Thaïs, l’humble pécheresse qui s’était abstenue de

prononcer le nom.

O Toi qui m’as créé ! Les enfants dont la présence

me remplissait de joie ont disparu. De même leurs

94

anges gardiens et l’enfant saint. Ainsi c’était aussi

une hallucination comme j’en avais eu une ce matin

quand on me battait. Je suis vraiment devenu fou.

J’ai visité beaucoup d’asiles psychiatriques. Il y a

là quelques malades qui sont heureux. Us se croient

empereurs ou saints. D’autres souffrent de continuels

cauchemars et se figurent qu’ils sont persécutés, et

en danger d’être torturés.

Serait-ce trop de te demander une seule chose ?

Donne-moi une folie heureuse. Laisse-moi voir les

enfants s’assembler autour de moi, et laisse-moi voir

leurs merveilleux anges. Laisse-moi toujours voir

l’enfant Jésus. Peut-être certains diraient-ils que ce

n’est pas une hallucination mais une vision venant de

toi. Ceux-là seraient peut-être fous comme moi. Mais

ils apprécieront ce que je leur dirai et en seront

réconfortés.

Une folie heureuse, voilà tout ce que je te

demande.

*Amen.*

95

**9**

BÂILLONNÉ DE NOUVEAU

Ma **CHÈRE AME A MOI,**

Je viens encore parler avec toi. Des hurlements se

sont de nouveau fait entendre, que ni moi ni les

autres prisonniers nous ne pouvons maîtriser. Je suis

dans une camisole de force et, pour la deuxième fois,

bâillonné. Avec qui donc pourrais-je parler si ce n’est

avec toi ?

Je me demande ce qu’aurait ressenti à ma place

saint François d’Assise.

Je me rappelle sa conversation avec frère Léon

qui lui demandait où se trouvait la joie parfaite. Est-

ce dans une connaissance étendue des choses ? Fran­

çois le niait. Léon lui demanda alors si c’était dans

le don de prophétie et la connaissance des mystères

de Dieu. François secoua la tête pour montrer que

le frère se trompait. Léon demanda ensuite si gagner

à Dieu de nombreuses âmes ne serait pas la joie

parfaite. La réponse fut encore négative. Alors Léon

**? - Sermons...**

97

demanda si du moins une grande sainteté, permettant

même de faire des miracles pour le bien des hommes,

ne serait pas la joie parfaite.

François lui répondit : < Rien de tout cela ne peut

donner la joie parfaite. Nous n’y atteindrons que

lorsque, rentrant à Sainte-Marie-des-Anges, trempés

de pluie, affamés et tremblants de froid, le gardien de

la porte nous chassera en nous accablant des épithè­

tes cruelles de mendiants et de coquins. Nous con­

naîtrons la joie parfaite si nous restons affamés, hors

les murs du monastère, endurant la pluie et la boue,

et cela avec bonheur, patience et reconnaissance.

La croix est l’arbre unique où pousse la fleur de la

joie parfaite. >

J’ai la croix. Alors, j’ai décidé d’être joyeux, et j’ai

dansé. J’ai tourné en rond jusqu’au vide total de mon

esprit. Mon corps tout entier était couvert de sueur

et je suis tombé sur mon lit, les larmes ruisselant sur

mes joues, pendant que les gardes, qui m’avaient

observé à travers le judas, riaient.

Maintenant, je vis ma vie à l’envers, à partir du

bonheur étemel qui attend tous ceux qui aiment le

Seigneur en passant par le moment où toi, mon âme,

tu seras libérée de la prison du corps, jusqu’à mon

état présent. Puis, je me rappelle qu’il y a quelques

minutes je pouvais encore remuer librement les bras.

Je me rappelle les belles années où j’étais avec mon

église et ma famille, puis toute ma vie en remontant

98

à mon enfance. Je me souviens presque d’avoir été

un bébé porté dans des bras. Avant cela j’étais un

embryon veillé par un ange gardien. Avant encore

j’étais dans les reins de mes ancêtres. J’en connais un

si grand nombre, puisque j’ai eu le privilège de

naître juif. Je sais qu\*Abraham a été mon ancêtre,

et Terah et les autres. J’étais en Adam lors de sa

chute et lorsque, avant cela, il jouissait de l’amitié

de Dieu. Et avant? J’étais un esprit avec Dieu.

Avant encore... il n’y avait pas de moi et lui, mais

seulement l’Unique dans la sérénité totale de son

éternité.

Pourquoi, mon âme, t’inquiètes-tu du dernier inci­

dent, qui me laisse bâillonné et dans une camisole de

force ?

Les âmes non initiées jugent d’après les dernières

impressions ressenties. Un mot malheureux prononcé

aujourd’hui par une personne nous fait oublier les

bonnes actions nombreuses qu’on a pu noter à son

actif au cours de nombreuses années. Un bon geste

donne confiance en celui que son passé rend indigne

d’un tel crédit. Des hommes non initiés sont incapa­

bles de prendre en considération tout ce qu’ils savent

de quelqu’un avant de le juger. Pour eux, seul compte

le dernier événement.

Les Pharisiens jugeaient de cette façon. Pour eux,

Jésus était un pécheur parce qu’il ne respectait pas

le sabbat. Ils ne pensaient pas plus loin. Toutes les

99

bonnes œuvres et les enseignements de Jésus étaient

oubliés. Puis-je me former une opinion juste à propos

d’un homme dont je ne vois qu’une chose, à savoir

qu’il a enfreint la loi dans un cas particulier, et dont

je perds entièrement de vue la personnalité totale?

Il y a des hommes qui se repentent extérieurement

et qui vivent maintenant dans l’Eglise au lieu de vivre

comme auparavant dans le monde. Mais le méca­

nisme de leur âme est demeuré le même. En sorte

que ce sont désormais leurs frères qu’ils jugent

d après ce qui vient d’arriver au lieu de juger de la

sorte, comme auparavant, les hommes qui sont du

monde. Mais leur pensée est restée faussée. Us jugent

même Dieu selon ce même critère : ils le louent quand

il leur donne quelque chose de bon, et se mettent à

douter quand arrive l’affliction.

Mais, toi, mon âme, tu ne dois point juger d’après

le fait que je suis depuis une heure dans une camisole

e orce. Considère l’ensemble de la vie et son orbite

tout entière. Il y a quelque chose de plus que l’infini :

cest e transfini. Si, partant d’un point, je tire une

igné sans fin, sa valeur est infinie. Mais, si, du même

pomt, je tire deux lignes sans fin dans des directions

ppos\* es, j obtiens le transfini. Tu es plus qu’éternelle

ame, tu es de Dieu, à Dieu, et tu entreras de

*< Die^r^* enrichie de l’expérience humaine.

*voici a !°Utes les c^oses qu'il avait faites, et*

*volCl, c était très bon* > (Gen 7,31). Ce n’est que

100

lorsque tu verras toutes choses que tu reconnaîtras

leur bonté. Le plus beau des tableaux n’est qu’un

mélange informe de couleurs et de lignes sans signi­

fication tant qu’il n’est pas achevé. La plus belle des

sculptures n’est qu’une pierre taillée tant qu’elle n’a

pas reçu sa forme définitive.

Attends, mon âme, jusqu’à ce que tu sois redeve­

nue libre en Dieu. Tu verras alors aussi quelle est la

signification de cette camisole de force.

Et puis, à force d’être bâillonné, peut-être vais-je

me mettre à aimer cela? Etre dans cette situation

m’arrache au domaine des mots où sont emprisonnés

les hommes. Ceux qui font métier de prêcher sont

particulièrement exposés à la tentation de devenir des

bavards.

Les mots, formés d’abord pour désigner les réalités

environnantes, ont été avec le temps vidés de leur

sens primitif. Des âmes attardées continuent à leur

accorder la même valeur et le même respect que lors­

qu’ils avaient un riche contenu. Elles ne compren­

nent pas qu’ils ne sont plus que de belles poupées

bourrées de paille.

Le terme « évêque > désignait à l’origine le chef

des pasteurs, celui dont la foi était la plus avancée,

l’homme qui donnait sa vie pour ses brebis au temps

de la persécution. C’est maintenant un homme d’une

certaine culture académique, choisi par des hommes

qui souvent ne sont pas des enfants de Dieu. Même

101

avant mon arrestation, tous nos évêques orthodoxes,

à l’exception de quatre, avaient souscrit aux exigences

des communistes tueurs de chrétiens. L’évêque

réformé avait agi de même. Et, maintenant, ils louent

les communistes et dénoncent leurs propres brebis.

Ainsi les mots prêtre, pasteur, rabbin, Eglise, chré­

tien, juif, croyant, foi, religion, art ont entièrement

change de sens.

Le fait que je sois actuellement bâillonné me

donne liberté de voir à quelle réalité correspond

aujourd’hui un mot.

Les communistes nous torturent au nom très beau

du bonheur futur de l’humanité.

*< Que chacun soit lent à parler* » (Jac 7,19) veut

dire que l’on doit toujours considérer s’il existe bien

une réalité correspondante à chaque mot. Le chef

de mes interrogateurs s’appelle Dulgheru (ce qui

signifie charpentier). Mais ce n’est qu’un nom. H n’a

jamais tenu un rabot dans les mains.

Lun des grands prêtres qui jugèrent Jésus s’appe­

lait Anne, ce qui veut dire < pitié ».

Bénis, mon âme, les communistes qui, en me bâil­

lonnant, me libèrent de la vanité des mots, et me

donnent un aperçu de la réalité. Le bâillon a aussi

une signification. Dieu soit loué !

*Amen.*

102

**10**

BLESSURES VISIBLES

Chers frères et sœurs,

Pendant quelques jours je n’ai pas pu vous prêcher

comme d’habitude. La douleur physique était trop

grande ; et pourtant il y avait encore quelque joie

dans cette douleur. Jusqu’à maintenant ils m’avaient

battu et fouetté. Aujourd’hui pour la première fois

ils m’ont torturé, et de telle façon que des marques

visibles en resteront sur mon corps jusqu’à ma mort,

ou peut-être même après.

J’avais accoutumé de me demander comment il

se faisait que le corps ressuscité de Notre-Seigneur

porte les marques de ses blessures. Un corps res­

suscité peut-il avoir cet aspect? Serons-nous res­

suscités avec des rhumatismes, des déformations, des

membres tordus ?

Est-ce que le corps ressuscité portera les marques

des expériences par lesquelles il est passé? Jésus a

parlé de certains qui entreront dans la vie n’ayant

qu’un œil ou qu’une main (Marc 9,43-47).

103

Il fallait qu’il ressuscite avec les marques sur

son corps pour que, tant que les péchés des hom­

mes seront présentés au Père, il puisse montrer

ses blessures, reçues afin que le pécheur soit sauvé.

Par ce sacrifice, moi aussi, je suis sauvé.

Mais peut-être mes cicatrices aussi seront-elles

utiles. Et mes prières pour mes bourreaux seront

peut-être plus efficaces si je puis montrer au Père

les blessures que j’ai reçues d’eux. Si moi je puis

persister à les aimer, si moi je puis pardonner,

pourquoi Dieu les retrancherait-il de son amour et

ne leur pardonnerait-il pas ?

Et peut-être y aura-t-il un faible espoir qu’un jour

je sorte de prison et que j’aille en Occident. Alors

j’aurai la possibilité de montrer aux Thomas incré­

dules, qui n’admettent pas que le communisme soit

un crime à grande échelle sous couvert d’un idéal,

ce que Jésus a lui-même montré à son apôtre plein de

doute qu’il a ainsi convaincu : les marques de ses

blessures.

Il y a une bénédiction dans les tortures que j’ai

subies. Il convient de remercier Dieu pour toutes cho­

ses. Pendant qu’on me torturait je ne pouvais pas

penser. Un mot seulement m’a une fois traversé

l’esprit : « *Vous savez bien que tel est notre lot >*

(1 Th 5,3), c’est-à-dire, les afflictions.

Les tortures ont apporté des transformations dans

mon âme. Elles ont diminué mon désir d’aller au

104

**(102-**

**OlRl**

**!fe**

**rœi**

**X2J**

**1er,**

**fl**

**wr**

«

**£**

**îii**

**il,**

**le**

**es**

**li**

**k**

**5**

**>**

**✓**

ciel. Quel bonheur y aurait-il pour moi à être assis

dans la félicité du ciel, sachant que pendant ce

temps d’autres sont torturés sur terre ? Je serais

parmi ces quelques-uns dont parlait Jésus qui sont

prêts à quitter le sein d’Abraham pour tenir compa­

gnie aux âmes tourmentées et les consoler (cf. Luc

*16,*26). Mon désir est plutôt que s’accomplisse sur

la terre comme au ciel la volonté de Dieu. Pourquoi

ne pas faire un ciel de notre terre, comme Jésus

nous a appris à le demander dans la prière ?

Je soupire après une terre remplie de vertu, de

justice et d’amour ; un monde où même les ani­

maux vivraient en paradis, les agneaux couchés près

des lions qui ne les dévoreraient pas.

Quand j’étais prisonnier, du temps des Nazis,

nous observions que les oiseaux paraissaient avoir

de la sympathie pour les humains, et qu’ils avaient

un pressentiment de ce qui allait nous arriver. Il y

avait des pigeons dans la cour de la prison. Ils avaient

l’habitude de venir jusqu’à nos fenêtres garnies de

barreaux et nous leur donnions des miettes de pain.

Ce n’était pas le fruit de l’imagination d’un seul

homme, car tous les prisonniers reconnaissaient avoir

remarqué qu’à la veille des jours de violentes correc­

tions, les pigeons battaient frénétiquement des ailes

en poussant des cris d’alarme. Les fermiers avec les­

quels je suis emprisonné me disent dans leur longue

conversation en code que les chiens savaient d’avance

105

que les arrestations allaient avoir lieu, et qu’on n’arri­

vait pas à les empêcher de hurler toute la nuit comme

jamais auparavant ils n’avaient fait.

Dans ma cellule le seul animal est une araignée.

J’ignore comment elle a fait pour y entrer, mais un

jour elle était là. Elle a fait sa toile. Nous sommes

devenus bons amis. Je l’ai nourrie. Je lui ai parlé.

J’ai observé qu’elle était particulièrement agitée la

veille du jour où l’on me fit sortir pour être torturé.

Coïncidence ? Je ne sais. Mais j’ai l’impression

qu’elle sympathise avec moi. Nous devrions bien

sympathiser davantage avec le monde des animaux

et souhaiter pour eux et pour nous, non d’aller au

royaume de Dieu (le chemin serait peut-être long

pour une araignée), mais de voir ce royaume venir

ici-bas, ce qui serait bien plus simple. Jésus nous

a appris à prier dans ce sens. Alors les criminels,

les lions et les renards pourraient y pénétrer beau­

coup plus facilement.

Alors le monde d’où nous venons serait comme

l’endroit où nous aurions été des chenilles. Dans les

souffrances d’aujourd’hui nous sommes des cocons,

un jour nous serons des papillons. Nous pourrons

voler d’étoile en étoile sans négliger notre propre

planète. Les anges montaient et descendaient entre

le ciel et la terre sur l’échelle de Jacob. De même

il y a une échelle qui unit la terre à Dieu. Parfois

nous monterons. Puis encore nous descendrons. Il

106

n’y aura plus de différence car il en sera sur terre

comme au ciel. Ceux qui seront du Christ lui seront

alors semblables. Etre avec eux sera alors être avec

le Fils de Dieu lui-même.

Je suis beaucoup plus préoccupé de faire de la terre

un paradis que d’aller au paradis céleste. Cela signi­

fie un combat dans tous les domaines de la vie pour

abattre le dragon rouge et toutes les autres manifesta­

tions de la bête de l’Apocalypse (cf. Apoc *12,3).*

Chers frères et sœurs, je veux que vous combattiez

pour le triomphe de la vertu et de l’amour, c’est-à-dire

pour le triomphe du Christ sur terre ; mais souvenez-

vous qu’il est toujours plus facile de combattre pour

un principe que de vivre selon lui. Ne choisissez pas

le chemin de la facilité, mais celui de la croix. Ne

restez pas sans vertu ni douceur pendant que vous

luttez pour la justice et la vertu. Revêtez-vous du

Christ et de toutes ses vertus et combattez ainsi.

Je ne suis pas seul à être retenu dans une prison.

Vous êtes tous dans la prison de vos êtres pécheurs,

dans celle de vos idées fausses et courtes. Que Jésus

vous en délivre ! Alors vous pourrez combattre et

toucher au but.

Je suis tellement heureux d’avoir pu vous parler

encore ce soir, après une courte interruption.

Comme je vous l’ai dit, j’ai éprouvé de petites

joies fugitives ces jours-ci, en pensant à la valeur

des marques de torture. Mais ne croyez pas que

107

je sois un héros et que je n’ai fait que siffler et rire

au milieu des horribles douleurs. Cela a plutôt été

un moment de grande dépression. Je ne pouvais pas

prier. Je n’avais plus conscience de la présence de

Dieu, sauf à de rares et très brefs intervalles.

Les cicatrices sont une bénédiction. De même le

temps de dépression. Cela m’a montré l’horreur que

serait une éternité sans Dieu. Ces journées où je ne

sentais plus sa présence duraient chacune comme

mille ans. Je comprenais à quel point il serait affreux

de rester en enfer avec des criminels non repentis

qui, pour l’éternité, jureraient, maudiraient, ne pen­

seraient que le mal, comme le font mes bourreaux

communistes. Dieu m’a conduit dans une prison com­

muniste, il m’a fait passer par des tortures et par

la sombre nuit de l’âme pour que j’apprenne ce

qu’est l’enfer et que je fasse tout au monde pour

l’éviter.

Mes frères, faites tous vos efforts en vue du

ciel, un ciel qui comprendra aussi la terre.

Il y a une légende selon laquelle un moine quitta

un jour son monastère pour aller couper des arbres

dans la forêt. Il y avait là un oiseau du paradis qui

chantait. Il écouta un moment les merveilleux trilles,

puis rapidement termina son ouvrage et rentra au

couvent. Mais le portier n’était plus le même. Et il

ne lui permit pas d’entrer. Il donna son nom. H

était complètement inconnu. Il demanda à voir l’abbé.

108

Vint un homme qu’il n’avait jamais vu. C’est en

vain qu’il protesta n’avoir quitté le monastère que

durant une heure seulement. Personne ne le recon­

naissait. Pour finir quelqu’un se souvint que dans

le monastère il y avait une vieille histoire selon la­

quelle un moine, il y avait de cela des siècles, était

sorti couper du bois et avait disparu sans laisser

de trace. Le chant céleste d’un oiseau du paradis

qui n’avait paru durer que quelques instants avait

duré des siècles à l’échelle humaine.

Les jours où vous n’avez pu m’entendre ont été

des temps de dépression, mais d’une dépression pleine

de sens profond. Il y a eu de rares moments de joie

quand je comprenais la valeur des blessures reçues.

Mais, finalement je suis sorti de cette dépression

parce que moi aussi j’ai entendu un chant du para­

dis. J’ai écouté au cours de ma vie de la musique

de Beethoven et de Bach, mais comme elle est pauvre

en comparaison du chant que j’ai maintenant en­

tendu !

Frères et sœurs, combattez pour emplir la terre

de ce chant céleste ! Abandonnez tous les vieux

chants pour celui-ci : < *Shiru le-Adonai shir hadash »*

*— « Chantez au Seigneur un chant nouveau.* > C’est

le commandement donné aux anges. Prêtez l’oreille.

Us vous l’apprendront

*Amen.*

109

11

BINZEA

Chers frères et sœurs,

Aujourd’hui le sujet de mon sermon sera Sabine,

ma femme, que vous et moi aimons. Nous l’appe­

lons Binzea.

Si Ruth et Esther peuvent être les sujets de livres

entiers de la Bible, pourquoi l’épouse d’un prédica­

teur ne serait-elle pas le sujet de mon sermon ?

Binzea est chère à Dieu et chère à moi-même, comme

Ruth l’était à Booz et Esther à Assuérus.

Aujourd’hui, je me suis vu dans un miroir pour

la première fois depuis deux ans. On avait dû réparer

nos latrines, alors les gardes nous ont conduits dans

les leurs, et il y avait une glace.

En me voyant je fus saisi d’un rire homérique.

On avait l’habitude de me considérer comme un

bel homme. Et maintenant je suis maigre, affreux,

avec des cercles noirs sous les yeux. Ainsi voilà

ce qui reste d’une beauté physique ! Et un jour je

111

serai plus laid encore. Je serai un squelette avec un

crâne.

En revenant dans ma cellule je me souvenais d’un

autre jour où j’étais devant un miroir, pensant aux

paroles : « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image*

*de Dieu il l’a créé* », et je m’étais demandé en quoi

consiste notre ressemblance à Dieu. Je n’avais pu

trouver de réponse satisfaisante. A la question :

< Quel est celui de mes traits qui correspond à un

trait de Dieu ?» ma femme, ayant l’intuition de ce

qui me passait par la tête, vint silencieusement se

placer à côté de moi. Alors je compris soudain :

*« Dieu créa Vhomrne à son image... homme et femme*

*il les créa* » (Gen J,27).

Notre ressemblance avec Dieu consiste dans

l’union des deux sexes. C’est par là que nous deve­

nons « procréateurs » ou vice-créateurs. Nous deve­

nons capables de créer des êtres étemels, de même

que Dieu a créé Adam et Eve.

Ceux qui ne sont pas mariés ont aussi un parte­

naire du sexe opposé dans le royaume spirituel, les

femmes leur *animus,* les hommes leur *anima,* comme

dit Jung — leur amour idéal qu’ils n’ont jamais

rencontré et avec qui ils ne sauraient jamais s’unir

ici. Mais la vie est infinie. Ils s’uniront enfin.

Binzea est celle dont l’union avec moi m’a fait

devenir plus ressemblant à Dieu. Bien que je me

112

sois converti avant elle, c’est à elle que je dois

d’être aujourd’hui un chrétien.

Je me rappelle du temps de la prison avec elle

sous le régime nazi. Nous nous rencontrions tous les

jours dans les corridors et pouvions nous promener

ensemble. Je me souviens comment une autre fois,

alors que je venais d’être arrêté, elle exigea d’aller

en prison avec moi.

Puis les communistes prirent le pouvoir. Un haut

prélat orthodoxe, jouet des communistes, mais ami­

cal à mon égard, m’avait averti que la décision de

m’arrêter avait été prise. J’avais une possibilité de

< prendre le maquis >. Devais-je la saisir ou non?

Ma femme consultée me répondit : < Si tu t’en­

fuis, comment pourras-tu jamais prêcher sur le

texte : *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

*Mais le mercenaire qui n’est pas pasteur, et auquel*

*les brebis n’appartiennent pas, s’il voit venir le loup*

*abandonne le troupeau et s’enfuit* (Jean 70,11-12)?»

La tentation de fuir demeurait. Puis un jour je

reçus la visite d’un pasteur à la conversion duquel

Dieu m’avait employé. Il avait été alcoolique. Je

l’avais trouvé dans la rue, ivre et refusant de rentrer

chez lui. Alors je l’avais accompagné de bar en bar

en lui parlant. Quand il s’éveilla de son ivresse le

lendemain c’était un homme nouveau. Et maintenant

il me rappelait tout cela. Au cours de la conversa­

tion il ne cessait de répéter : « Ce qui m’avait le

IB

**8 • Sermons...**

plus frappé dans ce que vous m’aviez dit c’était le

verset : *Sauve-toi, il y va de ta vie, ne regarde pas*

*en arrière* > (Gen J 9,17).

Quand il partit, je dis à ma femme : < Est-ce que

cette répétition continuelle n’est pas un signe de

Dieu que j’aie à sauver ma vie en fuyant? » Elle

répondit : « Oui, tu dois sauver ta vie. Mais qui

sauve sa vie en ce monde la perdra. Celui qui perd

sa vie la sauvera. >

Alors je décidai de rester et je ne le regrette

pas.

Ce que je regrette, c’est d’avoir été kidnappé par

la police communiste dans la rue. Si cela s’était passé

à la maison, il m’aurait été possible de demander

pardon à ma femme de lui avoir souvent manqué

d’égards.

Et maintenant, il m’arrive parfois de me sur­

prendre à dire : « Binzea, aide-moi ! >, au lieu de :

« Jésus, viens à mon secours. » Je dis : « Binzea,

aide-moi ! > Elle est si semblable à Jésus. Ceux qui

suivaient saint Paul suivaient Jésus. Pour des mala­

des, c’était une même chose d’appeler à leur secours

Jésus lui-même ou ses apôtres. Ils étaient guéris de

la même façon. Un jour les chrétiens seront comme

le Christ. Parler avec eux ce sera parler avec le

Sauveur. Peut-être n’est-ce pas une erreur que de

dire : « Binzea, aide-moi. » Ce serait considéré

comme tout à fait normal si elle était auprès de moi.

114

Mais maintenant, dans mon étroite cellule, je suis

libéré des limites de l’espace. Rien n’est près ni loin.

Pourquoi ne l’invoquerais-je pas ? Les hommes de

bien, quel que soit leur âge, sont proches les uns

des autres et peuvent s’entraider. Il est probable

que c’est à partir de l’expérience des chrétiens dans

leurs grandes souffrances des premiers siècles que

s’est instaurée la pratique d’invoquer les saints, avec

tout ce que cela conserve de valable et avec tout ce

qui en est devenu critiquable par la suite.

Binzea ne savait pas ce que c’est que d’éviter le

danger. Elle m’incita à parler ouvertement contre

les communistes au Congrès des cultes convoqué par

eux dans les locaux de notre Parlement.

Je lui citai une fois un proverbe cambodgien :

< Quand deux éléphants se battent la fourmi doit

s’effacer. » Elle rit et dit : < Je ne suis pas cambod­

gienne mais roumaine. Nous avons un proverbe à

nous : Une petite bûche peut faire verser une grosse

voiture. \*

Où peut-elle bien être aujourd’hui ? Probablement

dans une cellule de prison quelque part par là.

J’ai entendu une femme hurler. J’aurais pu jurer

que c’était sa voix. C’est en esprit que je l’ai vue pour

la dernière fois. Elle saignait, comme si elle avait été

lourdement torturée.

Pendant que je pleurais en soupirant après elle,

cette pensée me vint : il est écrit que < *le sang de*

115

*Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché >*

(1 Jean 7,7). Où pourrais-je le trouver pour qu’il me

purifie de mes péchés? Le corps glorieux de Jésus

n’a pas de sang. Le Seigneur a employé, au lieu de

la locution hébraïque habituelle « *chair et sang >*

*(basar vedanï),* les mots « *chair et os* » (Luc 24,39).

Le sang qu’il a répandu à la flagellation, avec la

couronne d’épines, et lors de la crucifixion n’existe

plus, de même que le sang de tous ceux qui sont

morts est passé au cours des siècles par des milliers

de transmutations naturelles et n’existe plus nulle

part.

Alors où est le sang du Christ qui peut me sauver ?

Je crains que le sang de Jésus à propos duquel prê­

chent certains prêtres et pasteurs ne soit davantage

semblable au sang artificiel dont on se sert dans les

studios de cinéma au cours des scènes de violence,

et qui n’est qu’un produit chimique répandu sur le

visage de l’acteur.

Le nom du Christ peut s’employer en deux sens.

Il peut évoquer le personnage historique d’il y a

deux mille ans, et le corps mystique dont Jésus glo­

rifié est la tête et nous tous son corps (1 Cor 72,12).

Ce Christ saigne perpétuellement. Il n’y a pas un

seul jour dans l’histoire où un membre au moins de

ce corps mystique n’ait pas saigné. Leur sang est

celui du Christ. Tout chez les chrétiens appartient

au Christ. < *Et ils achèvent dans leur chair ce qui*

116

*manque aux souffrances du Christ* » (Col A24).

Ils perpétuent le sacrifice, et c’est son sang qui ne

cesse ainsi de purifier.

Nous appliquons aux événements une notion de

temps qui est erronée. Voyageant en train, on a

l’impression que les villages et les villes défilent

devant soi. On dit qu’une gare est passée et qu’une

autre va suivre. En réalité elles existent toutes en

même temps. Ce que nous voyons est une illusion

des sens. Ainsi notre esprit limité dans le temps voit

certains événements comme appartenant au passé et

d’autres au futur. En réalité il existe un éternel

< présent », où le sang versé par Jésus au Calvaire

est aussi réel qu’il l’était il y a deux mille ans. Et

le sang des martyrs antérieurs à Jésus et de ceux de

tous les siècles appartient à l’éternel « présent ».

Dans le vaste tableau de cet étemel présent il y a

aussi un endroit où je reverrai Binzea, et vous aussi

vous reverrez ceux que vous aimez, dans une joie

éternelle. Bonne nuit, Binzea. Que Dieu te donne

la paix.

Frères et soeurs, aimons nos femmes et nos époux

comme le Christ nous a aimés et s’est livré pour

nous !

*« Si le sel vient à s'affadir avec quoi lui rendra-t-*

*on sa saveur?* » (Mat 5,13). Le sel est du chlorure

de sodium. La molécule de sel peut perdre un de

ses atomes. Elle cesse alors d’être du sel et perd

117

sa saveur. Elle peut redevenir du sel si elle reste

prête à recevoir un autre atome et à s’unir avec lui.

Aucun homme n’est perdu tant qu’il a quelqu’un

pour lui donner l’instruction qui le < salera >.

Aujourd’hui que tant des meilleurs enseignants sont

en prison, et qu’il y en a tellement auxquels on

ne peut se fier, compromis qu’ils sont avec le com­

munisme, la personne qui pourra le mieux vous

« saler > sera peut-être votre femme ou votre mari.

Profitez de cette possibilité tant que vous êtes réunis.

*Amen.*

118

\* 12

|

» LES VICTIMES DE MA VIE

**b**

«

**II**

»

R

B

Ainsi, vous voilà encore, les victimes de ma vie.

Bonsoir ! Je ne sais rien qui purifie l’âme autant

a qu’une franche discussion face à face avec vous.

Je crois que la vérité ne se trouve pas seulement

dans la Bible. Je crois que l’on peut faire confiance

à un livre de mathématiques, en ce qui concerne

son domaine, autant qu’à la Bible. Je crois aussi

en Shakespeare. De même que la Bible enseigne

le maximum de ce qu’un homme peut connaître de

Dieu, de même Shakespeare vous apprend le maxi­

mum de ce qu’un homme peut connaître du carac­

tère humain. *Roméo et Juliette* peut même être

considéré comme une allégorie de l’amour entre le

Sauveur et son épouse, tout comme nous voyons

une allégorie dans le *Cantique des Cantiques,* et

tout comme les Hindous en voient une dans le

*Bhagavad Gita.*

H y a seulement deux questions que je me pose

à propos de Shakespeare. D’abord, pourquoi ne peint-

il pas de types chrétiens ? Ensuite, est-ce que l’appa-

119

rîtion du fantôme du père d’Hamlet, et la présence

de Banquo l’assassiné à la table de Macbeth, repré­

sentent une fiction ou la réalité ? J’ai toujours été

plutôt porté à considérer que c’était une description

du réel.

Dans la prison nazie où j’étais, il y avait un assas­

sin qui niait son crime. Le procureur l’avait fait

enfermer dans une cellule dont les murs avaient

été couverts de douzaines de photographies de la

victime. Le tueur se mit à frapper sur la porte de sa

cellule, confessant tout mais exigeant que les photo­

graphies fussent enlevées. Ce qui pour nous n’était

qu’une photographie évoquait à ses yeux la réalité

d’une présence dans sa cellule.

Et maintenant je passe par la même expérience.

Nuit après nuit vous venez. Mais je ne tape pas sur

la porte. Je ne cherche pas à échapper à vos repro­

ches. N’essayez pas de me terrifier en tournant

autour de moi dans une danse folle et en me mon­

trant de vos doigts de squelette.

Je sais danser moi aussi. Et vous savez que ma

danse est plus efficace que la vôtre, de même que les

miracles de Moïse étaient plus grands que ceux des

magiciens d’Egypte qui s’opposaient à lui.

Vous dansez? Je vais danser aussi, en chantant

ce que chantait Jésus quand il dansait. Ha ! ha !

ha ! Vous ne savez même pas qu’il dansait ? Ecoutez

les paroles de l’incantation pendant que je danse,

paroles que j’ai apprises de lui :

120

*< Gloire à toi, Père. Amen.*

*... Gloire à toi, Grâce. Amen.*

*Gloire à Toi, Esprit, Gloire à toi, Saint :*

*Gloire à toi. Amen...*

*Je voudrais manger et être mangé. Amen.*

*Je voudrais entendre et être entendu. Amen.*

*Grâce, danse ; je voudrais jouer du chalumeau ;*

*dansez tous. Amen...*

*Le nombre huit chante la louange avec nous.*

*Amen.*

*Le nombre douze danse haut. Amen.*

*Qui ne danse pas ignore ce qui vient à passer.*

*Amen.*

*Je voudrais voler, et rester. Amen...*

*De place je n’ai pas, mais j’ai des places. Amen.*

*De temple je n’ai, mais j’ai des temples. Amen.*

*Je suis une lampe pour toi qui me tiens. Amen.*

*Je suis un miroir pour toi qui me perçois. Amen.*

*Je suis une porte pour toi qui frappe. Amen.*

*Je suis un chemin pour toi qui chemines. Amen.*

*Maintenant, réponds à ma danse* (si vous le pou­

vez. Pourquoi ne le pouvez-vous pas ? Ha ! ha !

ha ! je ris devant vous !)

*... Si tu avais su comment souffrir, tu aurais pu*

*être capable de ne pas souffrir.*

*Apprends à souffrir, et tu ne souffriras pas. >*

*{Actes apocryphes de Jean* 94-96).

**121**

Pourquoi reculez-vous dans un coin ? Venez, je

n’ai nul désir de vous effrayer. Je vous aime tous.

Venez, raisonnons ensemble.

Oui, j’ai tué beaucoup d’entre vous. Quelques-

uns avant même qu’ils ne fussent nés. Vous auriez

gêné ma vie égoïste. Je ne vous ai pas permis de

naître. Aujourd’hui, je comprends ce gynécologue

qui me demandait de le baptiser parce qu’il était

hanté la nuit par les nombreux enfants qu’il avait

tués.

Vous avez appris les paroles de la Bible : < *Le*

*salaire du péché c’est la mort* > (Rom 6,23), et vous

m’en menacez. Il se peut que vous connaissiez bien

la Bible. Le diable, lui aussi, la connaît. Mais je ne

l’appellerai pas théologien. Ni vous-mêmes non plus.

Les choses ne sont pas si simples que cela. « *Qui­*

*conque tuera sera passible du jugement* > (Mat 5,21).

Avez-vous entendu ? Celui qui tue n’est pas perdu,

il est seulement passible du jugement. Il sera jugé,

ce qui ne veut pas dire qu’il sera condamné. Il se

pourrait qu’il soit acquitté. Je puis expliquer au juge

ma mauvaise hérédité, ou bien il est en mesure de

me la révéler. Je puis lui faire connaître quelle mau­

vaise éducation j’ai reçue, le milieu désastreux, ma

folie. Il saura combien de démons ont été déchaînés

pour me combattre. Tout ceci pesé, je puis encore

être acquitté.

Et vous, avec qui j’ai commis l’adultère, n’êtes-

122

vous pas aussi coupable que moi ? Et vous, bonnes

gens qui n’avez jamais péché sur ce plan parce que

vous étiez impuissants, ou laids, ou que vous n’en

avez jamais eu l’occasion ? *« Quiconque regarde*

*une jemme avec convoitise a déjà commis l’adultère*

*avec elle en son cœur* > (Mat 5,28). Et vous femmes,

tirez avantage de la bonté particulière de Jésus à

l’égard du sexe féminin. Elle l’empêchait de parler

contre les femmes qui regardent un homme avec

un désir de luxure. Ne jouez pas au juste avec moi !

Et ne me citez pas de verset de la Bible.

Nous sommes tous les mêmes. Et l’œil qui doit

nous être arraché et jeté n’est que l’œil droit, celui

qui juge les actes d’après des critères de vertu et

de moralité, sans savoir que la vie a ses lois pro­

pres, et que la loi de l’Esprit de la vie, c’est-à-dire la

simple reconnaissance de la vie et de ses complica­

tions, vous libère de cette autre loi de péché et de

mort.

J’ai rappelé une fois à Jésus que Luther avait dit

du Christ qu’il était le plus grand menteur, le plus

grand parjure, voleur, adultère et meurtrier que le

monde ait connu. Non qu’il eût commis ces péchés,

mais parce qu’il se les était appropriés. Je demandais

à Jésus : < Acceptez-vous cette accusation? > Et

j’entendis une réplique définitive : < Oui, tout sauf

l’adunère. > Je fus certain alors que ce n’était pas

sa voix. Je ne puis croire qu’il se soucie moins de

123

ceux qui négligent leurs parents, ou trompent leurs

employés, ou font des commérages, ou volent, que

ceux qui ont une histoire d’amour. Il n’est pas diffi­

cile à Jésus de s’approprier aussi nos adultères.

Et maintenant, vous tous, par milliers, qui avez

écouté mes sermons et lu mes livres, vous qui appar­

tenez à de nombreuses religions et traditions, vous

m’accusez du péché le plus grave, celui d’hérésie.

Tous les autres péchés sont bagatelle comparés à

celui-là qui est la déformation de la Parole de

Dieu. En ai-je été coupable ? Quelle est la vérité ?

Une fois je me suis dressé pour une vérité. Ici je

n’ai plus de certitude. J’ai été battu de beaucoup

de tempêtes. Le Siège de Rome m’attire par son

prestige, et je me demande comment j’ai pu devenir

autre que catholique. L’Adventisme est-il la vraie

vérité ? Il y a des centaines de textes qui nous

prêchent le respect du sabbat, et aucun commande­

ment ne parle du dimanche. Je vois la beauté de la

tradition orthodoxe, calme et profonde comme

l’Océan Pacifique. Où est la vérité, où l’hérésie?

Qu’aurais-je dû prêcher ? Je suis moi, et personne

d’autre. Peut-être que le Protestantisme où chacun

établit lui-même ses relations personnelles avec Dieu

est la vérité. Alors, je ne suis point hérétique. Tout

homme est un Abraham en relation personnelle avec

Dieu : c’est la fin et la conclusion du Protestan­

tisme. Qu’y a-t-il là de mauvais ?

124

Ce que je savais, je le prêchais. Et vos accusa­

tions me laissent indifférent. « *C’est selon la voie*

*qu’ils appellent une secte que je sers le Dieu de nos*

*pères* » (Act 24,14), dit saint Paul quand il fut

accusé comme vous m’accusez.

Pourquoi tant de colère contre moi? Qu’avez-

vous perdu du fait que j’ai péché gravement contre

vous ? Zachée avait volé à un homme environ une

centaine de dinars avec lesquels, de toute façon, il

n’aurait pu faire grand-chose. Mais, s’étant repenti,

il remboursa le volé au quadruple. Celui-ci a donc

reçu quatre cents dinars, assez pour ouvrir une

petite boutique. Dans l’hébreu d’Isaïe *53,* le Christ

est appelé « *Ashani* » qui ne signifie pas seulement

< offrande pour les péchés », mais aussi < restitu­

tion ». A tous ceux auxquels j’ai dérobé leur vie

transitoire, il donnera la vie étemelle. A tous ceux

que j’ai souillés, il donnera la candeur de la pureté.

A tous ceux que j’ai fait pleurer, il donnera une

perle pour une larme. A tous ceux auxquels j’ai

enseigné l’erreur, il donnera la vérité définitive.

Aucun raisonnement ne pourra-t-il vous calmer ?

Est-ce que rien ne peut vous empêcher de me hanter?

Je vois que le raisonnement ne saurait avoir raison

du sentiment de culpabilité. La culpabilité mène

l’homme à la folie. Les arguments sont sans force

pour un fou.

Jadis on brûlait les chrétiens sur des bûchers. Du

125

moins ils avaient chaud. Dans nos cellules, on tremble

de froid. Pourtant je suis baigné de sueur à vous re­

garder et à vous entendre crier après moi comme

vous le faites.

Et voici maintenant Moïse qui vient ici, lui aussi.

Je t’ai connu comme le premier gardien du seuil du

saint des saints. Toi aussi tu me dis que j’ai enfreint

la loi, et que je suis donc souillé et ne puis entrer.

C’est ainsi que tu as parlé à Luther, je suppose.

Parfois sa haine explosait à l’égard des juifs et des

catholiques ; par moments il était aussi déchaîné

qu’un insensé. Il était de ceux qu’il appelait les

< martyrs de la Providence >. Il aimait Jésus de tout

son cœur, mais il avait un caractère coléreux qu’il

ne put jamais dominer. Luther enseignait : < Si

vous rencontrez Moïse, tuez-le. > En un autre sens

le Bouddhiste Zen dit la même chose : « Si tu ren­

contres Bouddha, tue-le. » Je n’ai pas peur de

toi, Moïse. Tu n’as pas le droit de me barrer la

route. Je combattrai et je passerai.

M’opposes-tu les tables des commandements ?

Mais ne les as-tu pas brisées toi-même ? Paul en

a fait autant. N’a-t-il pas écrit que c’en est assez

des tables de pierre ? (cf. 2 Cor 3,3).

Je me souviens vaguement qu’un concile d’églises

a stigmatisé comme hérésie l’antinomisme, qui en­

seigne qu’aucune loi morale n’est plus valide. Mais

126

en ce moment, je ne suis pas particulièrement sou­

cieux des conciles et de leurs décisions.

J’ai besoin de pardon, de purification, de paix,

quoique j’aie pu faire dans le passé. Le passé a dis­

paru. Je vis dans le présent et l’avenir, et les fantô­

mes du passé n’ont pas la permission de me hanter.

Et vous n’avez pas non plus le droit de me torturer

en opposant mes péchés aux commandements. Quel

droit avez-vous de jouer les moralistes avec moi ?

Vous voilà qui tournez de nouveau autour de moi

en criant.

Moi aussi, je peux crier, et je vais le faire, bien

que je sache que la camisole de force m’attend de

nouveau. Oui, je crie : < Aucun péché n’est le mien,

tous ils appartiennent à Jésus. C’est lui qui les a

tous commis. Demandez-le lui, il vous le confirmera.

Si vous ne pouvez me pardonner mes péchés à moi-

même, si vous êtes assez méchants pour me torturer

toutes les nuits dans ma faiblesse impuissante, alors

pardonnez mes péchés à celui qui les a pris sur

lui. Pardonnez mes péchés à Jésus. Si vous ne lui

pardonnez pas il ne vous pardonnera pas. Et n’ou­

bliez pas qu’il a le pouvoir de vous envoyer dans

l’enfer étemel. »

Et maintenant mon dernier cri : < Oui, j’ai tué,

j’ai commis l’adultère, j’ai menti, j’ai été hérétique,

mais le sang de Jésus-Christ m’a lavé de tous mes

127

péchés et peut vous laver vous aussi. Alors vous

deviendrez bons et vous ne causerez plus ces dou­

leurs à ceux dont vous avez été les victimes. Allez-

vous-en ! Je suis baptisé et lavé dans le sang de

Jésus. »

Le garde a déjà introduit la clef dans la serrure.

On va encore me bâillonner. Mais la pendule sonne

une heure du matin. Est-ce une coïncidence ? Est-ce

l’heure à laquelle il vous faut disparaître ? Ce ne

peut être cela, seulement cela. Le sang de Jésus-

Christ vous a vaincus. Je ne vous vois plus.

Pendant qu’ils me mettent la camisole de force,

avant de m’avoir bâillonné, un dernier cri : < Vous

me torturez tant parce que vous devez être terrible­

ment torturés vous-mêmes. Les saints prient pour

ceux qui les tourmentent, au lieu de leur jeter de

la boue. Sainte Jeanne d’Arc, quand elle vit l’évêque

qui l’avait condamnée à mort s’approcher, lui cria :

” Prenez garde que les flammes ne mettent votre vie

en péril”. Vous n’êtes pas sauvés. Croyez au sang

de Jésus-Christ. Il vous libérera. »

*Amen.*

128

13

ANI-HOU

Chers frères et sœurs,

La véritable connaissance d’une chose suppose

une union aussi profonde que celle que l’on éprouve

dans l’union sexuelle. Celui qui connaît, le connu

et l’acte de la connaissance ne font plus qu’un. On

oublie sa propre existence et celle du partenaire.

On ne pense plus car l’esprit est dissous dans la

chaleur de l’étreinte.

C’est peut-être en ce sens que maître Eckhart, le

grand mystique allemand, a dit que le chrétien, en

abandonnant toute chose, doit aussi abandonner

Dieu. Tant que l’on reste conscient d’avoir un Dieu,

on n’est pas devenu un avec lui.

Celui qui pense à la vérité et qui raisonne sur elle

montre par là qu’il ne la possède pas. Quiconque a

rencontré le Roi-Vérité et a connu son ardent baiser

ne cherche plus la vérité, ne dit pas la vérité, mais en

est l’incarnation même. Le Christ n’est plus l’objet

de vos pensées. Vous êtes sa manifestation. Au lieu

***9 -* Sermons...**

129

d’être semblables au Christ vous vous identifiez à

lui. Il est la lumière du monde. Vous êtes la lumière

du monde. Vous êtes la même lumière.

Sainte Gertrude priait ainsi : « Je suis vous. Vous

êtes moi. Je ne suis pas vous, vous n’êtes pas moi.

Moi et vous nous sommes un être nouveau : un Moi-

Vous. >

Avant d’être mis dans la prison souterraine où je

suis actuellement je me tenais un jour devant la

fenêtre de ma cellule et je criais : e Seigneur, où

êtes-vous ? > J’avais à peine terminé ces mots, que

je vis pénétrer dans la cour de la prison ma femme

avec Bianca et Alice, qui étaient venues demander au

gouvernement si j’étais dans cette prison. J’avais

appelé le Seigneur, et trois sœurs étaient venues.

Depuis lors, j’ai pris l’habitude de les identifier ainsi

que tous les vrais enfants de Dieu avec le Seigneur

lui-même, et je sais que ce n’est pas une simple ima­

gination.

Jésus lui-même s’identifie à nous. *< Quiconque*

*a nourri, donné à boire, habillé ou visité en prison*

*Vun des moindres de mes frères, c'est à moi qu'il l'a*

*fait* » (Mat 25,31-40).

Quand Jésus rencontra Saul de Tarse, il lui de­

manda : « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? >*

(Act 9,4). Or la vérité est que Saul n’avait jamais

persécuté Jésus, mais seulement ses disciples. Jésus

ne connaît pas de différence entre lui et ses disciples.

130

Quand il en parle il n’emploie pas la troisième

personne, mais il dit < moi >. H sait que je suis lui.

Et tout chrétien devrait savoir qu’il est identique au

Christ, comme faisant partie de son corps mystique,.

Tant de gens m’ont secouru au cours de mon exis­

tence. Je vois le bras du Tout-Puissant dans tous

les bras qui m’ont été passés affectueusement sur les

épaules chaque fois que je me sentais déprimé. Dieu

et l’âme croyante et bonne ne font qu’un. Regardez

une âme croyante et c’est le Seigneur lui-même que

vous voyez.

Nos bibles traduisent Isaïe *48* par ces mots :

*< Je suis lui. Je suis le premier, je suis aussi le der­*

*nier.* > L’hébreu dit : < *Ani-hou ani harishon af-ani*

*haaharon* >, ce qui signifie littéralement : < Un *moi-*

*lui* (union entre moi et lui) est le premier, et un

*moi* (qui est seulement moi) est le dernier. >

Je me suis trouvé une fois à la recherche d’un

pasteur presbytérien dans une certaine ville. J’allai

à l’église, mais le gardien me dit qu’il vivait à une

certaine distance de là. Quelques enfants jouaient

dans la cour de l’église. Entendant notre conversa­

tion, l’un d’eux s’offrit à me conduire chez le pasteur.

Tout en marchant, je lui demandai s’il croyait au

Christ. Le garçon, qui avait environ quatorze ans,

me répondit de façon décidée que non. Je lui deman­

dai pourquoi. < Je crois, me dit-il à sa manière

d’enfant, que si Dieu a créé ce bon et doux Jésus

131

d’il y a deux mille ans en Palestine, en qui nous

sommes censés avoir foi, il a dû créer des petits

Jésus à chaque génération dans chaque pays de

façon à ce qu’en regardant le petit Jésus nous puis­

sions croire au grand. Mais je n’ai jamais rencontré

de petit Jésus. Je suis un enfant pauvre. Mon père

est un ivrogne qui me bat. Ma mère est blanchisseuse

et n’a pas le temps de s’occuper de moi. Je n’ai

jamais eu un bon vêtement. Personne ne m’a jamais

acheté de chocolat ou de bonbons. Je n’ai pas eu

de jouets. Si Dieu est tout-puissant, pourquoi n’a-t-il

fait qu’une seule fois un Jésus ? Un Dieu tout-puis­

sant pourrait faire beaucoup de Jésus. Il serait alors

facile de croire. » Je lui demandai encore : < Mais

votre pasteur n’est-il pas un Jésus? » La réponse,

aussi décidée que la première, fut un simple < non >.

Nous arrivâmes ainsi à la maison du pasteur, et

le garçon s’en alla. Seul avec le pasteur, je parlai

avec lui du Christ. Ce sujet ne l’intéressait pas.

Je lui racontai alors ce que le garçon m’avait dit.

« Quel idiot ! » s’exclama le pasteur avec qui j’agréai

volontiers. Seulement c’était quelqu’un d’autre que

je considérai comme l’idiot.

Etre chrétien c’est être un < *Ani-hou* », un < moi-

lui », une âme humaine en union intime avec le

Christ. Jésus dit à Philippe : « *Il y a si longtemps*

*que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Phi­*

*lippe ? Celui qui m’a vu a vu le Père* > (Jean *14,9}-*

132

De même un chrétien peut dire à qui l’a connu long­

temps : < Celui qui m’a vu, a vu le Christ. >

L’humanité, dans son développement religieux, est

passée par une période dite animiste. L’homme pri­

mitif croyait que tout objet de la nature était possédé

d’un esprit. Nous avons quitté ce stade du développe­

ment, de même que les petites filles s’arrêtent à un

certain âge de jouer à la poupée. Un chrétien voit

les choses avec réalisme et laisse les poupées aux

enfants.

Les poupées sont faites en plastique et n’ont pas

d’intelligence. Il ne sert de rien de leur parler et de

les vêtir. Les épouses du Roi du ciel ne peuplent pas

leur esprit d’objets de leur imagination. Nous regar­

dons la froide réalité droit dans les yeux. Nous

autres prisonniers nous avons, dans nos douleurs,

pleuré et crié pendant des années sans obtenir de

réponse. Combien de vignes du Seigneur ont-elles

été détruites ! Le Seigneur nous a caché sa face.

Comme les sauvages voyaient un esprit dans cha­

que arbre et dans chaque pierre, c’est notre imagina­

tion malade qui évoque à notre esprit la présence

de Jésus. Certains le voient dans le pain et le vin de

la sainte communion et croient que la transsubstan­

tiation s’est produite, ou du moins la consubstantia­

tion selon les luthériens. Nous ne désirons pas ad­

mettre librement que le Roi du ciel n’est pas là.

Nous crions en vain, comme il a crié en vain : < *Mon*

*Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? >*

133

Il est derrière le mur de séparation que nous

avons nous-mêmes bâti entre lui et nous par nos

péchés. Derrière ce mur il y a les anges. Seule une

lumière froide tombe des étoiles et de sombres pen­

sées blanchissent nos cheveux.

Il fait si froid dans la cellule. Je suis presque

glacé. Le seul compagnon vivant que j’aie eu peu de

temps, une araignée, a gelé. Je vis dans un univers

de froid.

Le seul endroit où il y ait encore de la vie, c’est

là, le compagnon ? N’est-il pas vrai que celui que

je cherche en vain dans le monde extérieur brise en

moi la glace du silence, que le Christ et Dieu sont

au plus profond de moi. Mais, n’est-il pas justement

en moi, que ma voix, mes soupirs ou mes cris qui

provoquent les représailles des gardes, sont leurs

murmures et leurs cris ?

Le Christ a promis qu’il viendrait faire sa demeure

en ceux qui gardent ses commandements. Je ne

les ai pas tenus complètement, mais il est venu

cependant. Il est beaucoup plus généreux que sa

parole. Ou peut-être que pour lui, le remords de ne

pas obéir pleinement à ses commandements est la

même chose que de l’avoir fait.

Peut-être y a-t-il autre chose. Je crois qu’il doit

s’ennuyer dans son ciel vide. Je suis son vrai ciel.

Le ciel sans moi et d’autres comme moi n’est pas le

ciel pour lui. Alors il est venu. Mais oui, il est venu.

134

Je suis un *Ani-hou.* Ceci me donne un énorme pou­

voir de faire le bien. En moi est le Dieu vivant.

Comme saint Pierre, je voudrais m’écrier : < *Sei­*

*gneur, il nous est bon d’être ici* > (Mat 77,4). Il fait

bien meilleur ici avec vous, en prison, que lorsque

j’étais en chaire. Je prêchais alors tant de sermons

et écrivais tant de livres sur vous que vous en étiez

devenu une habitude pour moi. Je parlais et écrivais

si facilement des choses chrétiennes que je n’avais

pas besoin de faire attention à vous.

Alors vous m’avez transporté sur la cime de la

montagne, c’est-à-dire dans cette cellule souterraine.

Ici, vous, et ceux qui prennent maintenant plaisir

à me bâillonner même si je ne crie pas, vous m’avez

appris le silence. C’est ainsi que cette chose stupé­

fiante est arrivée, l’union mystique, la réalisation de

*Ani-hou.*

Tâchez d’y atteindre, mes frères bien-aimés.

*Amen.*

**135**

**14**

MALADE D’AMOUR

**JÉSUS,**

Dans une chambre à coucher luxueuse, ornée de

fleurs, dans un palais royal, décor plutôt théâtral pour

l’amour, l’épouse du Cantique des Cantiques attendait

la venue de Salomon.

Nous sommes malades d’amour pour vous dans les

cellules de notre prison.

Elle était entourée de jeunes filles qui la servaient.

Nous sommes entourés seulement de haine et de

méchanceté. Tous les jours ils se moquent de nous,

ils nous frappent et nous torturent. H y a des années

que je n’ai vu quelqu’un qui m’aime, ou entendu un

seul mot charitable.

Jésus, saute par-dessus les montagnes qui nous

séparent et viens à tes bien-aimés ! Nous périssons.

L’esprit au-dedans de nous a été étouffé il y a long­

temps. Nous ne possédons pas le saint Livre. Nos

yeux pleurent jour et nuit.

**137**

Est-il juste que Celui qui a crié : < *Mon Dieu,*

*mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ?* >, qui a

connu lui-même l’angoisse de la solitude, puisse nous

abandonner ?

Jésus, c’est un cœur brisé qui crie vers toi. Je suis

las. Donne-moi le repos. Toi qui peux changer un

enfer en paradis, qui par un seul « Je le veux > a

purifié un lépreux, accorde-moi la sérénité. Salomon

a donné à son épouse des vierges pour la servir.

Donne-moi des anges pour m’environner. Mais, je

t’en prie, des anges que je puisse voir, pas des anges

dont il faut toujours que j’imagine la présence.

Jusqu’à ces dernières semaines j’avais du moins

la consolation d’amener des âmes au Christ en tapant

l’Evangile en morse sur le mur. Les gardes l’ont

découvert. Et maintenant fis ont vidé les cellules

à ma droite et à ma gauche. Je suis devenu entière­

ment inutile. Je reste assis et j’attends que passe cette

vie absurde qui consiste à manger une soupe sale

deux fois par jour et à endurer d’assommantes correc­

tions. Même celles-là n’apportent plus avec elles le

frisson de la nouveauté. Les bourreaux n’ont pas

d’imagination. Les douleurs qu’ils nous offrent sont

toujours les mêmes. Elles sont absurdes d’ailleurs,

car j’ai tout oublié et ne pourrais leur dire aucun

des secrets de l’Eglise même si je le voulais.

Ce que les gens cherchent surtout dans la religion,

c’est de se garder pour l’éternité. Je voudrais me

**138**

débarrasser de mon moi et devenir « vous ». Si je

suis couché, malade d’amour, attendant votre venue,

ce n’est pas dans l’espoir que vous donnerez à mon

moi, que je hais, la vie étemelle, mais que vous me

la prendrez. Il y aura alors à ma place un être tout

autre, semblable à vous, plein de grâce et de vérité.

Autrefois, je passais des heures à imaginer ce que

je ferais si j’étais un roi, un mendiant, un million­

naire, une jeune fille, ce que je ferais si j’étais le pape

ou le chef de mon pays.

Aujourd’hui, je rêve de plus en plus à ce que je

ferai quand je serai comme vous. Aurai-je à souffrir

encore, et plus encore que maintenant? Vous aviez

un ciel et vous l’avez quitté parce que sur un grain

de poussière dans votre univers infini, il y avait une

minuscule créature, l’homme, et que cette créature

souffrait. Que se passerait-il s’il y avait de nouveau

souffrance ou rébellion quelque part dans ce qu’on

appelle à tort univers (ce serait plutôt « plurivers »,

tant il est vaste et varié) ? Je sentirais comme vous,

et je viendrais souffrir pour les rebelles. Je porte­

rais les infirmités des autres et prendrais sur moi

leurs maux. Les prophéties d’Isaïe se référeraient

aussi à moi (Mat 5,16-17).

Je suis devenu votre disciple. Puis un ouvrier de

votre moisson. Il y a trois degrés dans le christia­

nisme, de même que dans chaque profession et dans

la franc-maçonnerie. De disciple et d’ouvrier on

**139**

monte à un degré supérieur. 11 me faut devenir

comme saint Paul un < *sage architecte* > (1 Cor

3,10).

Malheur aux disciples qui ne deviennent jamais

des ouvriers, aux ouvriers qui ne deviennent jamais

des maîtres. Ils sont pareils à d’éternels étudiants qui

ne deviennent jamais ni docteurs ni ingénieurs. A quoi

sert un violoniste qui ne cherche pas à devenir un

virtuose ?

Ainsi vous m’avez conduit en prison pour faire

de moi un « sage architecte >. Mais pendant que les

disciples dansent après une journée de travail, et que

les ouvriers dorment, l’architecte veille tard dans la

nuit pour planifier le travail à faire et pour prendre

soin de tout ce qui est nécessaire. Les architectes ne

connaissent pas la paix. N’aurai-je, moi non plus,

jamais de paix ?

Non, je ne puis devenir semblable à vous si je

continue à penser à ces choses. Est-ce en pensant que

vous êtes devenu l’homme de douleurs ? Ou cela vous

est-il venu de la manière la plus simple, en accep­

tant ce que le Père avait voulu pour vous?

L’Eglise catholique dit que vous avez une haute

opinion des théologiens scolastiques ; que lorsque

saint Thomas d’Aquin eut fini sa *Somme théologique,*

il entendit une voix du ciel disant : < Tu as bien écrit

sur moi, Thomas. >

Pour moi, ils sont inacceptables. Us ont fait une

**140**

vérité trop tranchée. Naturellement ils ne pouvaient

pas connaître la théorie d’Heisenberg sur l’indéter­

minisme des particules élémentaires. L’étalon de

mesure change l’objet mesuré. Ce n’est pas vrai

qu’en microphysique. Un Dieu que j’aime est diffé­

rent de celui qui n’est pas aimé. Avec le pur, H est

pur, mais II joue de ruse avec l’homme pervers

(cf. Ps *18,21}.* Il n’y a pas de vérité absolue. La

vérité est une direction, pas une connaissance. La

vérité sur Dieu est différente pour chaque homme.

Mais en tout cas les théologiens scolastiques fai­

saient une différence entre ce qu’ils appelaient en

latin *mens agens* (esprit actif) et *mens patiens* (esprit

passif). L’esprit actif passera à travers des vallées,

des montagnes et des grottes pour trouver la vérité.

L’esprit passif, lui, reste couché, malade d’amour, et,

comme un ruban magnétique, se borne à enregistrer

ce qu’il entend.

Alors que d’autres chrétiens se lancent dans la

bataille, les maîtres à l’esprit passif restent tranquille­

ment à l’endroit le plus saint du temple. Ils savent

qu’un Dieu qui a besoin d’être défendu par moi, un

Dieu dont l’arche sainte peut être renversée par des

bœufs, de sorte qu’il me faut la garder en sa bonne

place, n’est pas digne du nom de Dieu.

Tu n’as pas besoin de défenseurs. Ni d’hommes

armés de bâtons qui combattent pour ta cause. Ce

que tu recherches ce sont des adorateurs au sens

**141**

le plus haut, c’cst-à-dire des gens qui t’aiment, serei­

nement et tranquillement, quoiqu’il arrive autour

d’eux et en eux.

Tu cherches des âmes où l’on trouve repos, tran­

quillité, immutabilité, car il n’y a que cela qui puisse

refléter les splendeurs du ciel.

Tu as été tellement aimé de Dieu parce que tu

reflétais sa sérénité et sa gloire. Tu n’as pas craint

de devenir un homme de douleurs. Tu n’y as même

pas pensé. « *Ehjeh asher ehjeh* >, dit Dieu à Moïse

(Ex 3,14). Cela peut être traduit par « Je suis celui

qui suis >, mais peut encore vouloir dire « Je devien­

drai ce que je deviendrai >. Quand vous êtes un fils

de Dieu vous devenez tranquillement tout ce que

vous devenez par la volonté du Père et par l’accom­

plissement de ses lois. La source devient rivière,

l’œuf devient oiseau, le bouton se transforme en

fleur, l’être vivant en cadavre, la mer calme devient

houleuse, et la tempête se calme. Il n’y a rien à

penser. Je me développe pour devenir vous, comme

la chenille se développe en papillon. « *Ehjeh asher*

*ehjeh.* » Je deviendrai ce que les lois de la nature

divine à laquelle je participe me feront devenir. La

chenille devient ce que la loi de sa nature la fait

devenir.

J’ai toujours été si actif. Ne trouvant pas d’autre

moyen d’atteindre ton but, tu t’es arrangé pour que

j’aie à porter vingt kilos de chaînes sur les jambes

**142**

:^s

pas

*te tu*

*râlât*

*hé*

*ise*

*lui*

!•

'$

e

h

e.

u

il

à

*i*

*1*

*l*

J

t

de sorte que je suis obligé de rester tranquillement

à tes pieds comme Marie de Béthanie.

L’esprit actif revient toujours de ses parties de

chasse les mains vides, comme Esaü, tandis que

Jacob, l’esprit passif, reste à la maison et s’arrange

pour acheter le droit d’aînesse d’Esaü moyennant

une cuillerée de soupe.

Le calme est l’antidote de tous les chagrins de la

vie. C’est aussi l’antidote des chagrins de la vie de

prison et un bouclier contre la crainte de souffrances

futures.

Le combat est pour ceux qui sont encore aux

prises avec les vanités de ce monde. Dans ma cellule

souterraine je reste comme Moïse sur la cime de la

montagne. Je ne puis garder les mains tendues en

l’air. Je suis trop faible pour cela. Je suis seul. Je n’ai

ni Aaron ni Hur pour me soutenir les bras. Mais

j’élève mon cœur en l’air et je sais qu’ainsi Israël

devient invincible.

Je vais être couché, malade d’un amour brûlant

sans faire aucun effort pour penser à ce que je ferai

lorsque je deviendrai toi. Il n’y a rien dans ma cel-

lule qui puisse stimuler l’esprit actif. L’esprit passif

se borne à repenser dans le calme une pensée qui

a été pensée il y a longtemps par Dieu. Nous

rejouons ce qui a été enregistré dans nos esprits

jadis par le Saint-Esprit.

Merci, cher Jésus, de m’avoir mis dans cette

**143**

cellule solitaire pour faire de moi un maître esprit.

Merci pour la maladie paralysante de l’amour. Je

ne souhaite rien d’autre que de voir mourir mon

moi et que mon ultime soupir prenne la forme d’une

dernière fleur dans la guirlande dont tu es orné. Et

si le destin de cette fleur était de se flétrir sur un

autre Golgotha, je n’ai pas à m’en inquiéter aujour­

d’hui.

Aujourd’hui, je me borne à aimer.

*Amen.*

**144**

**15**

LE SABBAT LE PLUS COMPLET

Ma **CHÈRE AME,**

Je dois vraiment être fou.

Quand j’étais en liberté j’ai visité de nombreux

asiles d’aliénés. Avec certains fous on pouvait avoir

des conversations très agréables. Quelques-uns étaient

d’une intelligence exceptionnelle. Mais parfois ils

se laissaient subitement aller à un comportement

irrationnel, et cela pour un temps assez bref.

J’en suis réduit à faire sur moi un diagnostic qui

n’est pas celui d’un psychiatre que je ne suis pas.

Aucun médecin n’est venu me voir pour me dire ce

qui m’arrive. Quelquefois je suis épouvanté de ma

lucidité. J’ai l’impression non seulement que je peux

voir et comprendre les choses nettement, mais aussi

que je peux voir à travers elles. En réalité c’est moi

qui dirige les interrogatoires. J’oblige l’interrogateur

à poser les questions que je veux. Je réussis toujours

à le distraire des sujets où je ne suis pas à mon aise.

**10 - Sermons...**

**145**

Je l’entraîne dans des discussions qui durent de

nombreuses heures sur les rapports du marxisme et

du christianisme, jusqu’à ce qu’il oublie pourquoi

il m’a fait appeler. Je sens que je pourrais prêcher

ou écrire des livres comme jamais auparavant. Puis,

d’un seul coup, mon esprit s’emplit de confusion, de

ténèbres, de pensées démentes. Je me mets à hurler

sans motif évident. Je frappe sur la porte de ma

cellule en criant : < Rendcz-moi mon Mihai. Rendez-

moi mon fils. >

Les choses paraissent aller de mal en pis. C’est un

jour de sabbat. Cette fois je ne suis pas seulement

dans une camisole de force et bâillonné, mais j’ai

aux pieds de lourdes chaînes qui m’empêchent de

marcher. Un jour de sabbat. Le sabbat le plus

complet que j’aie connu de ma vie. Je ne peux

troubler mon repos, pas même un mouvement de

mes mains, de mes pieds ou de mes lèvres.

Tout d’abord j’ai eu envie de demander à Dieu,

comme sainte Thérèse le lui demanda : < Pourquoi

me traitez-vous ainsi ? Je ne m’étonne pas que vous

ayez si peu d’amis. » Je voulais dire à Dieu : < Vous

pouvez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour

détruire ma foi en vous et mon amour pour vous,

mais vous n’y arriverez pas. > Puis j’ai décidé de le

laisser tranquille. Qu’il jouisse lui aussi d’un sabbat

complet, sans être troublé par aucun reproche de

ma part.

**146**

**««4**

**^niee;**

**orêcfc**

**t-Puii,**

**M**

**hurler**

**ie nia**

**endez-**

**estua**

**emetl**

**is j’ai**

**nt de**

**plus**

**peux**

**it(k**

**lieu.**

**quoi**

**rous**

**r0ll5**

**►our**

**)Ü$**

**• le**

bat

de

Une fois encore je ne parlerai qu’à toi, mon âme,

mon seul trésor. J’espère que ceci n’est pas un

blasphème, car je crois que tu es une avec le Christ

— avec le Christ qui s’est humilié encore pour être

en moi péché, pour être cet homme plein de fai­

blesse qui est moi. Tu es lui, et donc tu es un joyau.

En tout cas je n’ai ni évêque ni théologien pour

censurer ce que je pense. Alors je t’appelle comme

il me plaît, mon seul trésor.

Entre en sabbat, mon âme. Surmonte tes angois­

ses et tes doutes. Tes péchés sont pardonnés. Non

seulement ceux du passé mais les péchés futurs égale­

ment. Si tu ne me crois pas, crois Spurgeon (1).

Lui aussi l’a dit ainsi. Mais je me demande pourquoi

tu devrais croire Spurgeon plutôt que moi. Entre en

sabbat, mon âme. Tu es sauvée de la peur du juge­

ment. Tu n’as même pas à te juger toi-même. Tu

penses sur toi avec une entière objectivité, comme

si tu étais quelqu’un d’autre.

C’est compris, pardonné, ne t’inquiète pas, mais il

n’est sûrement pas bien que ton culte d’adoration

n’ait honoré Dieu que des lèvres, le cœur restant

loin de lui. Je ne te le reproche pas. Il ne pouvait

en être autrement. Jésus a dit : « *L'heure arrive, et*

*elle est là...* > (Jean 4,23). Nous ne sommes pas

d’une seule pièce. Alors que pour une part de notre

**(1) Pasteur protestant anglais renommé, du xix\* siècle.**

**147**

âme l’heure d’adorer en esprit et en vérité est déjà

arrivée, pour une autre part elle est encore à venir.

Luther a enseigné que nous sommes *« simul justus*

*et peccator, comprehensor et viator* » (en même

temps justes et pécheurs, des hommes arrivés au

but et qui cheminent vers ce but). Je ne te demande

pas, mon âme, de te juger et de te condamner toi-

même, mais plutôt de t’efforcer d’aimer et d’adorer de

tout ton cœur, de toute ton âme.

Mais puisque j’ai dans mon cœur à la fois des

penchants bons et mauvais, comment aimer Dieu

de tout mon cœur? La réponse de la Kabbale,

l’antique enseignement mystique du peuple juif, est

celle-ci : « Servez Dieu aussi avec vos mauvais pen­

chants, alors vous le servirez de tout votre cœur. >

Si vous comprenez, vous comprenez. Sinon aucune

explication ne servira.

Mais ta religion doit devenir une réalité entière.

Même si tu te querelles avec Dieu, comme David

et Job l’ont fait dans des circonstances similaires, ce

doit être une querelle profondément religieuse faite

du fond du cœur.

Le fils prodigue, quand il revient chez lui, ne

s’arrête pas à la maison d’une tante ou d’un voisin.

Il alla droit au Père. S’arrêter même auprès de

Jésus est erroné. Jésus enseigne que, par lui, tu

dois arriver au Père, le suprême Dieu des Dieux,

le point culminant de l’échelle de Jacob.

**148**

< Religion > vient du latin et signifie lier de nou­

veau. Te sens-tu liée à Dieu de la même façon que

je suis lié dans cette camisole de force et avec ces

chaînes, au point de ne pouvoir bouger sans qu’il

te délie ?

Que les mots ne prennent pas la place de la réa­

lité. En hébreu < *davar >* est un homonyme signi­

fiant < mot > et < chose >. Le génie de la langue

hébraïque exige que les mots soient des choses.

N’oublie pas, mon âme, que ton privilège est d’être

une âme juive. Ici, au milieu des communistes « inter­

nationalistes » qui ont eu pour fondateur de leur

parti juif antisémite, Marx, cela veut dire une vio­

lente correction de plus. Mais devant Dieu, cela veut

beaucoup dire, et te confère une responsabilité par­

ticulière.

Ne reste pas dans le domaine des mots et des

noms. Le nom d’un des Grands prêtres qui ont tué

Jésus était Anne, en hébreu « pitié >. Et quel homme

impitoyable c’était !

Entends-moi bien, mon âme. Je ne te reproche

rien ni ne te juge. Les auto-jugements sont toujours

erronés. La vie est très compliquée et nous errons

toujours en pareils jugements si nous n’appliquons

à la vie qu’un seul critère. En matière de justice

les actions humaines devraient être jugées **selon de**

nombreux critères.

**149**

Un mot peut bien n’être pas le reflet de la vérité,

mais il peut être utile. On dit qu’à la conférence

de Téhéran, Churchill a dit : < La vérité est si

précieuse qu’il faut l’entourer d’une forte garde du

corps de mensonges. » Phrase terrible à lire. Mais

je me demande qui pourrait gagner une guerre par

les armes ou la diplomatie sans avoir recours à la

tromperie. Saint Paul y recourut, quand, après avoir

appelé le grand prêtre « *muraille blanchie* », il

s’excusa en disant qu’il ne savait pas que c’était

ie grand prêtre. Il joua de ruse quand, pour diviser

les Pharisiens des Sadducéens il s’écria : < *Je suis*

*un Pharisien... c’est à cause de l’espérance* (d’Israël)

*et de la résurrection des morts que je suis traduit en*

*jugement* » (Act. *23,3-6)* ce qui n’était pas du tout

la question. H trompa, ou si l’on veut un mot plus

doux, il usa de diplomatie en circoncisant Timothée,

bien qu’il eût écrit que celui qui pratique les rites

juifs perd la grâce. Nous avons d’autres mots dont

l’objet n’est pas de faire connaître la vérité mais

d’élever les hommes jusqu’au royaume du mystère ;

d’autres encore servent à embellir l’existence, ou à

la rendre plus supportable. C’est le cas des œuvres

d’art, et des histoires comiques. Certains mots peu­

vent bien n’être pas vrais, mais ils peuvent être un

moyen valable d’autodéfense ou de défense d’un inno­

cent. Ce sont ces mots qui me permettent d’égarer

mes interrogateurs. H n’y a pas que vérité et men­

songe, il y a aussi les degrés intermédiaires.

**150**

L’humilité est parfois bonne, mais fâcheuse d’au­

tres fois. Quelle catastrophe si Koch, qui découvrit

le bacille de la tuberculose, avait été assez humble

pour céder devant l’académie scientifique qui contes­

tait sa découverte ! Il sut s’affirmer. De même saint

Athanase : on ne peut trouver dans son débat avec

l’hétérique Arius le moindre signe d’humilité. Vous

en chercherez en vain chez Wycliff et Luther, comme

aussi chez le pape Léon X.

On ne peut juger les actions humaines selon un

critère isolé tel que véracité, amour, humilité ou piété.

Puis il y a dans notre psychisme une loi objective.

Je ne peux pas faire toujours ce que je veux. Il y a

des réactions et des impulsions naturelles que je ne

puis maîtriser, de même que je ne peux pas maîtriser

les battements de mon cœur, le fonctionnement de

mes reins et les mouvements des étoiles dans le ciel.

Ils ne sont pas soumis à ma volonté. Il existe des

forces ancestrales qui luttent en moi. Je suis le

descendant d’hommes qui pendant deux mille ans

ont refusé le christianisme. H n’est pas facile de

l’implanter dans une âme qui combat contre un tel

héritage.

Je ne te juge ni te condamne, mon âme, mais je

te propose cette noble tâche : sois chrétienne de tout

ton cœur.

Comment ? Je ne le sais réellement pas. Tu peux

**151**

aisément reconnaître les mauvais maîtres à ce qu’ils

ont réponse à toutes les questions.

Mais peut-être mon état actuel pourrait-il être

une indication pour toi : entre en plein sabbat. Ne

bouge plus, pas plus que je ne bouge. Lao-Tseu a

recommandé l’inaction comme étant la forme la plus

haute de l’action.

Aie seulement confiance, sachant que Jésus tient

en main la bride de l’âne. Je vais te raconter une

histoire.

Un dimanche des Rameaux, un prédicateur alla

prêcher devant une paroisse de cow-boys qui avaient

accoutumé de dompter les chevaux sauvages. Quand

il eut fini de raconter comment Jésus était entré à

Jérusalem sur un ânon qui n’avait encore jamais été

monté, comment il avait été reçu par des cris de joie

et par des hommes brandissant des palmes, les cow-

boys l’entourèrent en s’exclamant : « Jésus était des

nôtres, c’était lui aussi un cow-boy ! > Le prédicateur

ne comprenant pas, les cows-boys expliquèrent : < Si

vous aviez enfourché un âne qui n’a jamais été monté,

et si des milliers de gens s’étaient mis à crier et à

agiter des branches à la vue de l’âne, vous, pasteur,

vous vous seriez retrouvé sous l’âne ! Si Jésus a pu

garder son âne tranquille c’est qu’il avait une main

vigoureuse et l’habileté d’un cow-boy. >

Laisse donc la bride dans les mains de Jésus. De

meurtriers et de voleurs il a fait des saints. Il peut

**152**

**ft**

**I**

**Ltë**

**seu j**

**ipîü**

**tien**

**B**

**aüa**

**ib**

**:and**

**U**

**été**

**joie**

**de-5**

**sur**

**Si**

**té,**

**à**

**jf,**

**J®**

**ifl**

»

**Jt**

faire aussi de toi un saint, pourvu que tu le laisses

tranquille. C’est le sabbat. Ne hais point. Sois tou­

jours comme moi, bâillonnée, ne parlant que pour

l’honneur du Seigneur et de son œuvre.

C’est le sabbat le plus complet imaginable. Ne

crains pas l’erreur. Tu es un pion dans les mains

d’un champion d’échecs. Il ne perdra pas la partie.

Laisse tes remords, les terribles « si » : < Si seule­

ment j’avais agi autrement. > Tu n’aurais pas pu

agir autrement. Il n’y a pas de volonté libre. Tu es

ce que l’hérédité, l’éducation, le milieu social et les

influences des bons et des mauvais anges t’ont fait.

En dernière analyse cela veut dire qu’à chaque mo­

ment de ton développement tu es exactement ce que

Dieu a voulu que tu sois à ce moment-là.

Laisse tes doutes. La vie est imprévisible. Nous

ne connaissons pas même un seul des milliards

d’atomes qui forment notre corps. Nous ne connais­

sons pas nos gènes. Nous ne connaissons pas les

complexités de nos âmes, ni ce qui se passe dans

notre subconscient. On ne peut rester en sabbat qu’en

croyant que notre vie a été calculée par Celui qui

connaît chaque goutte de pluie et chacun des cheveux

de notre tête. Chaque pas de notre vie de pèlerin est

compté.

Confiance en lui, même s’il me tue. C’est le seul

conseil que je puisse te donner.

*Amen.*

**153**

16

IL N’Y A PAS DE DIEU

Méditation

Nos oppresseurs disent qu’il n’y a pas de Dieu.

Les communistes nous demandent de renier Dieu

comme condition de notre libération. Je me demande

si je ne devrais pas le faire.

Notre expérience des prisons communistes nous

a aidés à comprendre d’une nouvelle façon beaucoup

de passages de la Bible. Je ne suis pas d’accord pour

considérer tous les athées comme des fous sous

prétexte que David a écrit : « *L'insensé dit en lui-*

*même : il n'y a pas de Dieu !* > (Ps 74,1). D’abord,

même selon la Bible, c’est seulement l’homme qui le

dit en lui-même qui est un insensé. H mérite ce nom

parce qu’il ne dit pas ouvertement ce qu’il pense.

Nous ne pouvons pas élargir l’emploi du terme pour

qualifier ceux qui, sincèrement et ouvertement, nous

disent que l’expérience de leur vie a fait des athées

convaincus.

La foi de certains chrétiens, près de moi, a été

155

détruite par le poids de leurs souffrances. Job a dit :

*< Si mon chagrin pouvait être pesé, son poids et mes*

*calamités portées sur les plateaux d'une balance!*

*Mais parce qu'ils sont plus lourds que le sable des*

*mers, mes paroles deviennent verbiage* > (Job 6,2-3).

Actuellement, il y a de nouveau des prisonniers

dans les cellules voisines de la mienne. Un prison­

nier chrétien vient de me lire (en morse) un court

poème intitulé « Dieu, je te pardonne ». Il l’a com­

posé après avoir subi une terrible torture. D’autres

trouvent qu’il est plus facile pour leur esprit de nier

simplement l’existence de Dieu au lieu de l’accuser

ou de lui pardonner. Je ne puis dire de ces hommes

que ce sont des fous.

Et puis les faits scientifiques que nous connais­

sons aujourd’hui étaient inconnus au temps de David.

Certains savants modernes, analysant les faits, sont

venus à la foi. D’autres, dans les mêmes laboratoires,

disposant des mêmes faits, sont devenus athées. En

toute justice on doit dire que la réalité matérielle

reste ouverte à une interprétation dans les deux sens,

de même qu’il y a deux théories sur la nature de la

lumière. Est-il équitable qu’une catégorie de savants

disent que les autres sont un ramassis de fous ?

Je crois. Mon oppresseur communiste ne croit pas.

C’est tout. Il est un oppresseur et moi pas. Mais

j’ai, moi, des péchés qu’il n’a pas, et ils peuvent

être bien plus détestables que les siens. Saint Paul

**156**

se considérait comme le premier des pécheurs. Je le

crois quand il le dit, de même que je le crois pour

le reste. C’est lui qui a été le premier des pécheurs

et non Anne ou Caïphe, ou Judas, ou les bourreaux

et exécuteurs romains. Saint Paul connaissait des

faits de sa vie que nous ignorons. Il connaissait

aussi toutes les horribles actions de ceux qui furent

responsables de la mort du Fils de Dieu. Il n’y avait

en lui aucune fausse humilité. Si après avoir comparé

ce qu’il savait de lui-même et des autres, il déclare

qu’il est le premier des pécheurs, je n’ai pas de

raison d’avoir un avis différent.

11 est probable que les frères qui sont libres me

considèrent comme un martyr. Us pensent aux ser­

mons qu’ils m’ont entendu prêcher. Ils ont lu cer­

tains de mes livres, et eu avec moi de bonnes conver­

sations. Ils ne me connaissent pas, mais moi je me

connais. Je ne suis pas meilleur que mes bourreaux.

Seulement mes péchés sont d’une catégorie différente.

Les opinions de l’oppresseur sont aussi valables

que celles de l’opprimé. Il ne croit pas et moi je

crois. Il a les mêmes droits que moi. Je ne saurais

dire qu’il est fou.

Renier Dieu ? Il est un sens dans lequel un chrétien

peut le faire.

Maître Eckhart, le grand mystique, enseignait

qu’un disciple de Jésus, après avoir cessé d’avoir

le moindre amour pour soi-même, doit aussi à la fin

**157**

abandonner Dieu. Ceci me paraît évident. Au mo­

ment suprême de l’union sexuelle ceux qui sont

unis n’ont pas conscience d’une existence séparée du

partenaire. Au moment suprême de l’union mystique,

moi, celui qui pense, Dieu, l’objet de mes pensées

et l’action de penser ne font plus qu’un. C’est l’accom­

plissement d’< *Ecoute Israël, le Seigneur ton Dieu*

*est un* ». Seul celui qui ne s’est pas encore uni à

Dieu a un Dieu. En un sens, il y a un athéisme

religieux qui transcende la phase dans laquelle un

homme a un Dieu.

Qu’ai-je affirmé quand je dis « Dieu est > ?

Saint Jean Chrysostome dit que l’expression

« Dieu > n’est pas le nom de son être ou de son

existence, et qu’il est impossible de trouver le nom

de cet être. Saint Augustin dit qu’il n’est même

pas permis d’appeler Dieu « l’inexprimable >, parce

que même ainsi on exprime quelque chose sur lui.

Maimonide et beaucoup d’autres philosophes avec

lui pensaient que la meilleure façon de connaître

Dieu est la *via negativa,* la voie de négation, qui

consiste à dénier tout ce qui peut être dit de lui par

des mots humains.

Quand Moffat s’en alla comme missionnaire en

Afrique il voulut faire comprendre à des indigènes

qui ne connaissaient que le char à bœufs ce qu’était

un train. Alors, il mit deux bouts de bois sur le sol

pour symboliser les rails, puis rassembla plusieurs

**158**

chars les uns derrière les autres. Au premier, il attela

une paire de bœufs et pendit une bouilloire au cou

d’un des animaux. Ceci, expliqua-t-il, est un train.

Si un seul de ceux qui l’écoutaient avait été assez

hardi pour nier l’existence d’une telle chose, il aurait

eu raison et non le missionnaire.

Il en est ainsi avec Dieu. Ceux qui nient ce que

nous affirmons de lui peuvent bien être plus près

de la vérité que nous.

Les paroles humaines sont nées de la nécessité

pour les hommes de communiquer entre eux pour

la chasse, la culture ou le mariage. Puis, nous avons

projeté les mots dans le domaine spirituel qui est

tout à fait différent. Les mots ne sont pas adéquats,

celui de < Dieu > non plus.

Un moine convint un jour avec un frère que le

premier des deux qui mourrait reviendrait décrire

à l’autre à quoi ressemble l’autre monde. Le premier

trépassé accomplit sa promesse. Lorsque le survivant

lui demanda en latin < *qualiter* > (comment est-ce ?)

la réponse fut < *totaliter aliter* > (entièrement autre­

ment).

Les chrétiens se servent de mots pour désigner les

meilleurs attributs de Dieu. Sur certains autres attri­

buts — par exemple son caractère terrible (< *la*

*terreur du Seigneur >,* comme l’appelle la Bible),

son esprit de vengeance, ils préfèrent se taire, parce

qu’ils pensent que ce qui est laid dans un caractère

**159**

d’homme ne doit pas non plus convenir à Dieu ;

pensée que je trouve stupide. Rien des choses hon­

teuses chez l’enfant sont permises à l’homme. Dieu

ne peut être mis en mots.

« Le dénommé Tao (Dieu) n’est pas le vrai

Tao ». dit Lao Tseu.

Si les communistes ne voient en Dieu qu’un mot,

et que moi je ne croie pas non plus dans le mot,

pourquoi ne pas le nier et être libéré ?

De façon formelle, je serais en droit de le faire,

et je le ferais si je ne craignais pas de faire ainsi le

plus grand mal à mes oppresseurs.

Si je dis « il n’y a pas de Dieu », vers quoi ten­

dront-ils ? Quel sens aura leur vie ? Quel en sera le

but ? La Bible dit que lorsque le Christ apparaîtra,

nous serons semblables à lui, et que les élus seront

assis sur le même trône que le Christ et que Dieu.

Je me développe en direction de la divinité, comme

l’embryon évolue vers l’homme. S’il n’y avait au

monde qu’un seul homme et une seule jeune fille on

ne pourrait dire que l’humanité n’existe pas. Il y en

aura une bientôt. Si je me développe comme il faut,

il y aura bientôt un Christ, un être divin, assis sur

un trône céleste.

Si je nie Dieu, je fais que mon bourreau aura perdu

une telle occasion de se développer. Je ne lui laisse

aucun but dans la vie, et suis cause qu’il perd son

âme avec les immenses virtualités qu’elle recèle.

**160**

Les Hindous appellent Dieu < Non-Non », en ce

sens qu’il n’est rien de ce que nous croyons qu’il est.

Même s’il n’y a pas de Dieu, je ne penserai qu’à lui,

à ce que serait un monde avec lui. Je n’abandon­

nerai jamais Dieu, mon but.

Je dois à mes bourreaux communistes de leur

avoir confessé en mots à eux accessibles celui qui

est pour moi un mystère, dont personne ne peut

dire « quand > et « comment >, qui est inaccessible,

incompréhensible même à des religieux de génie, et

qui ne peut se révéler qu’au sens étymologique du

terme « re-voiler », c’est-à-dire mettre encore un

autre voile sur sa face en le réduisant à l’humble

domaine des mots.

Non, je ne le renierai pas. Mon esprit ne sait pas

où il est. Quand j’ai été pendu par les bras, les pieds

touchant à peine le sol, et au cours de tortures du

même genre, je n’avais aucune preuve de son exis­

tence. J’étais porté à l’accuser comme sainte Thérèse,

la grande mystique chrétienne, l’a fait : « O Seigneur,

il n’est pas étonnant que vous ayez si peu d’amis

puisque vous les traitez si durement. » Mais je crois

dans celui qui est incompréhensible et terrible. Je

crois qu’il est amour bien qu’à ce moment je ne me

sente rien de son amour. Il me faut croire à la façon

dont il l’a exprimé en se sacrifiant il y a deux mille

ans. Je ne le quitterai pas, je ne le renierai pas.

même s’il m’abandonne.

**11 - Sermons...**

**161**

17

ABSURDITÉ DE L’AMOUR

Chers frères et sœurs,

J’ai rencontré un jour une femme qui était mis­

sionnaire en Afrique. Elle était connue pour son

zèle extrême au service du peuple. Pour commencer

nous parlâmes de choses superficielles. Puis nous

en vînmes à aborder des questions plus profondes.

Je pus lui demander ce qui l’empêchait de rester

assise tranquillement à passer les heures et les jours

avec ce Christ tant aimé, et aussi ce qui la forçait à

le laisser pour se lancer dans des activités extérieures.

J’avais touché au point sensible. Elle admit que

son excès de zèle était dû à l’incertitude où elle était

de la légitimité de son action. < Jésus, me dit-elle,

s’est exprimé ainsi : "Si *vous étiez aveugles vous*

*n'auriez pas de péché!”* (Jean 9,41). Je suis allé

auprès d’un peuple aveugle, des musulmans, qui,

ignorant le Christ n’avaient pas péché par incroyance.

Dieu n’aurait pu leur reprocher leur foi erronée

puisqu’ils n’avaient jamais entendu parler d’une autre

**163**

religion meilleure que la leur. Maintenant je leur

parle du Christ. Presque sans exception, ils refusent

mon message, mais ils l’ont entendu. Alors leur

péché demeure. Par mon activité missionnaire je

leur fais du mal plutôt que du bien. H est presque

impossible de convertir des musulmans. Alors pour­

quoi les charger d’une connaissance qu’ils ne peuvent

accepter? »

Elle aimait ces musulmans. Mais elle avait cité

son amour et son souci de leur salut au tribunal

de la raison. Dès que l’on permet à la raison, que

Luther appelait « la bête >, de juger des sentiments,

ceux-ci sont toujours perdants. Du point de vue de la

raison, Roméo était un fou. Comment prouver à la

raison qu’il est juste de mourir pour Juliette tandis

qu’à Vérone il y a des milliers d’autres jeunes filles

tout aussi charmantes ?

La raison vous parlera de la folie de la croix. Jésus

était jeune, beau, vigoureux. Il aurait pu gagner

largement sa vie comme charpentier ou comme doc­

teur de la loi. II aurait pu se marier, jouir de la vie,

et rester cependant religieux et philanthrope. Pour­

quoi mourir pour sauver un peuple qui ne veut pas

être sauvé ? Pourquoi instituer une religion qui ne

sera ni acceptée ni même reconnue de l’immense

majorité de l’humanité, et qui ne sera pratiquée que

par quelques saints isolés ?

Qui aurait pu concevoir un projet aussi peu rai-

**164**

**b**

**«5**

**b**

**\***

**«■**

**U**

**à’**

ri

*P*

**!Ù,**

**•h**

li

**û**

**ki**

**ÜJ**

*Ü*

**o-**

**e>**

**r-**

**is**

**t**

*t*

*i*

sonnable ? Seul saint Paul osa répondre à cette

question. Un frisson parcourt le dos quand on entend

la réponse. Ce plan de salut est venu de < *la jolie*

*de Dieu* > (1 Cor 7,25). La Bible est le seul livre

religieux qui contienne une telle expression, qui doit

sûrement être considérée comme un blasphème par

toutes les religions du monde, y compris le christia­

nisme — « *la jolie de Dieu > !*

L’amour doit se soumettre à la condamnation de

la raison. Je répondis à la missionnaire : < Suivez

seulement les incitations de l’amour. Ne cherchez

pas à justifier vos actes par des arguments. >

Nous autres, en prison, nous faisons état d’un

semblable manque de raison. Quand on entend les

cris poussés par quelqu’un que l’on bat, tous se

mettent à taper sur leurs portes en criant : < Au

secours ! au secours ! arrêtez ! > Il n’y a personne

pour nous entendre, à l’exception de ceux qui frap­

pent et qui maintenant, au lieu de n’en battre qu’un,

se mettent à nous -battre tous les uns après les autres.

On entend ouvrir les serrures des portes. C’est main­

tenant le quatrième prisonnier à ma droite, puis le

troisième. Il en reste deux. Puis ce sont les cris de

mon voisin immédiat. Encore deux ou trois minutes

— quelles sont longues, ces minutes ! — et c’est

moi qui vais être battu. Quel sens peut avoir ici une

protestation collective ? Quel sens l’expression d’une

solidarité avec les battus ? C’est absurde, ce qui veut

**165**

dire que c’est du pur amour. L’amour ne pense pas

à ce qu’il réalisera, à ce qu’il gagnera. L’amour ne

pense pas du tout. Il ne se soucie pas de la raison.

Pourquoi le ferait-il ?

Si nous devons aimer nos ennemis, pourquoi ne

pas aimer aussi la raison, ce critique amer. On peut

y arriver mais on ne persuadera jamais la raison

d’aimer l’amour. La raison considérait Jésus et Paul

comme des insensés. Ma raison me condamne moi

aussi comme insensé.

Cette fois, j’ai atteint un paroxysme d’absurdité.

Quand les gardes sont entrés pour me distribuer ma

part de correction j’ai sauté sur l’un d’eux et lui ai

donné un coup de pied. Je suis si fragile. Ils sont si

nombreux. C’était de la folie. La raison me dit : < Le

Christ t’a appris à tendre l’autre joue. > Je réponds :

< Tais-toi ! Je dois tendre l’autre joue quand je suis

souffleté, pas quand mes frères sont torturés et ma

nation tout entière opprimée. »

Et maintenant on m’a puni en me mettant pour je

ne sais combien de temps dans une cellule dont j’ai

entendu parler depuis quelque temps. Il y a là des

douzaines de rats, affamés qui sautent partout et

m’empêchent de dormir.

Je viens d’y passer mes premières heures. Je ne

suis pas fatigué. J’observe les rats et je me souviens

de la loi d’Heisenberg sur l’indéterminisme des par­

ticules élémentaires. (Quelle bêtise de penser à des

**166**

questions de physique dans la circonstance). Quand

on fait bouillir de l’eau on sait que la masse des

molécules prise globalement se met à se mouvoir

avec plus de rapidité. Mais ce que fera chacune des

molécules reste imprévisible. Les unes continuent

à s’agiter à la vitesse initiale, et d’autres vont même

ralentir leur mouvement. J’observe que c’est ce qui

se produit pour les rats. Je les avais d’abord vus en

tant qu’espèce. Mais ils sont aussi des individus

dont chacun a un caractère propre. Les uns courent

en rond à la recherche d’une nourriture inexistante.

Certains rongent les chiffons qui m’enveloppent les

pieds. Je ne les chasse même pas. D’autres se mor­

dent la queue. D’autres encore semblent résignés

comme les philosophes. Us sont tranquillement cou­

chés et attendent la mort. Ils ont renoncé à chercher.

Chers rats ! Il est écrit : *< Les lions rugissent*

*après leur proie et demandent leur nourriture à*

*Dieu* » (Ps *1*04,21). Et Dieu leur donne leur viande.

Parfois il leur donne comme viande le corps de ses

saints. Et pourquoi pas ? Si un saint mange la

viande d’un agneau innocent au cours d’une céré­

monie religieuse, pourquoi son tour ne viendrait-il

pas, et pourquoi son corps ne serait-il pas mangé

par un lion? Et vous, les rats, ne devriez-vous pas

demander votre nourriture à Dieu ? Je récitais na­

guère tous les dimanches à l’église que Dieu est

celui qui a fait toutes choses, visibles et invisibles.

II est donc aussi celui qui vous a faits, bien que je

**167**

ne voie pas la moindre raison pour justifier l’exis­

tence des rats. Mais les communistes ne voient pas

non plus de raison pour que Wurmbrand existe. Les

pensées de Dieu ne sont pas mes pensées.

On dit que saint François d’Assise faisait louer

Dieu par les oiseaux à son commandement. Saint

Antoine de Padoue est censé avoir appelé un pois­

son à s’approcher du rivage pour qu’il entende ses

sermons. Qu’en est-il des rats ?

Ha ! ha ! ha ! C’est fait, Richard. Tes geôliers ont

bien raison de te mettre la camisole de force de temps

en temps. Tu es définitivement fou. Tout ce que tu

viens de dire n’est que pure folie. D’accord, mais je

me demande si ce n’est pas < la folie de Dieu >.

Raison, je ne te demande pas si mon amour et

mes soins devraient aller jusqu’aux rats. Moi aussi je

dirais qu’il faut les exterminer. Ils mangent les

récoltes dont les hommes ont besoin. Eux diraient :

< Les fermiers mangent les récoltes dont nous, rats,

avons besoin ! > D’ailleurs ils sont aussi porteurs

de maladies. Je me demande comment ils se défen­

draient sur ce point.

Mon esprit sombre de plus en plus dans la

confusion. Il est probable que je vais bientôt me

mettre à hurler.

Mon esprit saute des molécules aux rats. Main­

tenant il a oublié les rats et évoque les chrétiens

**168**

a

occidentaux. Je me souviens des paroles tragiques

de l’épître aux Philippiens : « *Aucune Eglise ne*

k *m'a ouvert de compte de Doit et Avoir* > (Phil *4,*

15). Pourquoi sommes-nous abandonnés par les

r» chrétiens d’Occident ?

Leur raison, sans doute, leur dit qu’ils ne pour-

• raient rien faire pour nous. Mais pourquoi obéis-

» sent-ils à la raison et non à l’amour? Pourquoi ne

viennent-ils pas nous libérer en risquant d’être

défaits et de souffrir le même sort que nous ? Leurs

stratèges peuvent leur dire que l’équilibre des forces

ne joue pas en leur faveur. Mais depuis quand

l'amour a-t-il consulté des stratèges ? Pourquoi un

millier de chrétiens occidentaux ne viennent-ils pas

en touristes pour attaquer notre prison, se ruer dans

fd les corridors et nous dire : « Nous ne vous avons

jjî pas oubliés. Nous vous aimons. > Ce serait peut-être

Ici une folle entreprise. Mais pour nous cela a aussi

g(; été une folie que de taper sur la porte de la cellule

$ quand on battait notre frère.

Et puis, les chrétiens d’Occident ont leurs anges

gardiens. Chacun d’eux possède six ailes, ce qui

signifie qu’ils sont prêts à prendre des messages.

]3 Pourquoi n’envoient-ils pas leurs anges gardiens pour

caresser nos têtes fatiguées et nous parler d’amour ?

Je sens la proximité de ces anges, mais quand je leur

demande d’où ils viennent c’est toujours d’une autre

cellule de prison ou d’un frère qui est en Roumanie

**169**

même. Les anges d’Occident peuvent-ils être arrê­

tés au rideau de fer? Quelle taille ont donc leurs

ailes ? Sont-ce celles d’un poulet qui ne sait voler ou

bien celles d’un aigle ?

Où est l’absurdité de l’amour? Si les chrétiens

occidentaux participent de la nature divine, pour­

quoi ne participent-ils pas aussi à la folie de Dieu ?

Questions folles, chers frères et sœurs. Si je vous

ai parlé cette nuit c’était pour vous enseigner une

chose : osez marcher dans ces chemins insensés et

complètement absurdes de l’amour ! Saint Augustin

a dit : « Aimez Dieu et faites ce que vous voudrez. >

Aimez, et vos actions folles seront plus sages que la

sagesse des hommes.

*Amen.*

**170**

**18**

LEÇON DE LA CELLULE AUX RATS

Chers frères et sœurs,

La communication entre nous est restée inter­

rompue un certain temps.

Dieu, dans les anciens temps, envoya un ange

pour fermer la gueule des lions afin qu’ils laissent

Daniel intact. Je suis sûr qu’il en a fait autant pour

moi. L’ange a été envoyé, mais les anges sont des

êtres imprévisibles. S’ils voient sur leur chemin une

fleur dont les pétales sont alourdis par une grosse

pluie, ils s’arrêteront pour redresser la fleur. Us

s’arrêteront aussi pour sécher les pleurs de quel­

qu’un ou pour aider un âne surchargé à porter son

faix. S’ils rencontrent un enfant, ils s’arrêtent pour

le caresser. Mon ange n’est pas arrivé à temps. Les

gueules des rats n’avaient pas été fermées. A cause

d’eux je ne pouvais me concentrer.

Heureusement je ne suis pas resté longtemps avec

eux, seulement quarante-huit heures. Puis on m’a

**171**

tait réintégrer ma cellule. Y retourner, ce fut comme

m’approcher du ciel.

J’ai eu un jour la vision que j’étais conduit au

ciel. J’avais pensé jusqu’alors que le ciel était au-

dessus de moi. Mais un bel ange qui me montrait

affectueusement le chemin m’expliqua que, parce

que le ciel est trop haut à atteindre pour beaucoup,

parce que tant de gens ne peuvent souffrir le froid des

pics célestes, le ciel est descendu en la personne de

Jésus-Christ jusqu’à être plus bas que tout ce qui

peut être bas. Quelle que soit la bassesse où un

homme a pu tomber, le ciel est encore plus bas. Un

homme peut être au ciel non seulement aux instants

d’extase sublime mais aussi quand il commet un

péché grave. Le publicain qui dit dans le temple :

*< Dieu, aie pitié du pécheur que je suis* >, s’en

retourna justifié (Luc 75,14). Nulle part on ne nous

dit qu’il a cessé d’être un publicain. Il n’en a

jamais exprimé le désir. Mais, parce qu’il a prié

avec droiture, le ciel est descendu plus bas que lui,

au niveau des publicains qui étaient des extorqueurs

pires que lui. Il pouvait bien être au ciel tout en

restant encore, pour un temps au moins, un publicain.

Alors j’ai trouvé très naturel que la cellule aux

rats soit au-dessus, et que ma propre cellule, ce

beau lieu de sérénité, soit en-dessous.

Ma cellule tranquille où je descends est un ciel

plus haut. Mais la cellule aux rats elle-même n’est

**172**

pas hors du ciel. < *En Dieu nous vivons et nous nous*

*mouvons* > (Act 77,28). Si nous nous mouvons en

Dieu, des chrétiens qui sont conduits dans des cel­

lules de torture, puis qu’on en tire, ne quittent jamais

Dieu et son ciel.

Comment même une cellule aux rats peut-elle

être le ciel ? C’est là-dessus que je voudrais vous

parler aujourd’hui.

Jésus a dit sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu,*

*pourquoi m’as-tu abandonné ?* > (Marc 75,34).

Observez attentivement le temps du verbe. Il n’a

pas dit : < Pourquoi m’abandonnes-tu ?» Il a

employé le temps passé. Il pensait à un épisode déjà

du passé, et non à ce qui arrivait à ce moment-là.

Mais n’était-ce pas à ce moment que Dieu l’avait

abandonné, parce qu’il était la personnification du

péché ? La croix, le Golgotha, n’était-ce pas le

lieu de l’abandon ?

Moi aussi, j’ai vu dans les journées passées avec

les rats non un présent, mais un passé. Ma foi —

ou si l’on préfère mon imagination ou ma folie —

me montraient beaucoup de lieux célestes d’une

beauté inexprimable. Je choisis un site, et m’y assis

délibérément. C’était un *« nid de verdure* » (Cant 7,

16), et j’avais près de moi mon bien-aimé, beau

et ravissant. Ce lieu céleste, plein de délices était

mon état présent dans la cellule aux rats, et le

restera durant toute l’éternité. Et les rats ? Ils ne

**173**

pas hors du ciel. « *En Dieu nous vivons et nous nous*

*mouvons* > (Act 77,28). Si nous nous mouvons en

Dieu, des chrétiens qui sont conduits dans des cel­

lules de torture, puis qu’on en tire, ne quittent jamais

Dieu et son ciel.

Comment même une cellule aux rats peut-elle

être le ciel ? C’est là-dessus que je voudrais vous

parler aujourd’hui.

Jésus a dit sur la croix : < *Mon Dieu, mon Dieu,*

*pourquoi m'as-tu abandonné ?* > (Marc 75,34).

Observez attentivement le temps du verbe. Il n’a

pas dit : < Pourquoi m’abandonnes-tu? » H a

employé le temps passé. Il pensait à un épisode déjà

du passé, et non à ce qui arrivait à ce moment-là.

Mais n’était-ce pas à ce moment que Dieu l’avait

abandonné, parce qu’il était la personnification du

péché? La croix, le Golgotha, n’était-ce pas le

lieu de l’abandon ?

Moi aussi, j’ai vu dans les journées passées avec

les rats non un présent, mais un passé. Ma foi —

ou si l’on préfère mon imagination ou ma folie —

me montraient beaucoup de lieux célestes d’une

beauté inexprimable. Je choisis un site, et m’y assis

délibérément. C’était un *< nid de verdure* > (Cant 7,

16), et j’avais près de moi mon bien-aimé, beau

et ravissant. Ce lieu céleste, plein de délices était

mon état présent dans la cellule aux rats, et le

restera durant toute l’éternité. Et les rats ? Ils ne

**173**

pouvaient être que mon passé. Leurs morsures, je

les regardais comme des souffrances passées qui

blessaient mon être véritable, mon esprit, aussi peu

que les coups de martinet de ma mère trente-cinq

ans plus tôt. Tout cela était bien terminé.

C’est pourquoi Jésus, alors qu’il endurait sur la

croix la plus atroce souffrance, celle d’avoir été

abandonné par son Dieu, en parla en employant

le temps passé. Il dit qu’il avait été abandonné et

non qu’il l’était à ce moment-là.

Chacun peut se construire un futur à lui, même

si ce n’est qu’un château en Espagne. Mais un

château imaginaire en Espagne est un château très

réel. On peut parfois être beaucoup plus heureux

que ne le sont les propriétaires de vrais châteaux.

De la même façon, je puis me bâtir un passé

imaginaire (sauf que je ne le considère pas comme

imaginaire, mais comme une réalité spirituelle), et

je peux situer la souffrance présente, la croix ou la

cellule aux rats, dans le passé. Jésus ne sent plus

les douleurs de la flagellation ou de la croix. Le

Golgotha est un épisode passé de sa vie étemelle.

Et il l’a vécu comme quelque chose du passé même

quand il était sur le Golgotha.

Peut-être irai-je trop loin au sujet du temps passé

de *Sabacthani,* si ce n’était ma propre expérience

et celle de beaucoup de victimes chrétiennes. D

existe une < anesthésie religieuse >. C’est elle qui a

**174**

permis à Paul et à Silas de chanter après avoir été

violemment battus et jetés dans les fers.

Là-dessus survint une autre phase. Les rats ont

pu continuer à être présents pour autant que cela

concernait mon corps et peut-être les facultés infé­

rieures d’aperception de mon âme. Mais je cessai

d’avoir conscience d’eux.

Aux noces de Cana, Jésus changea l’eau en vin.

Quelle sorte de vin ? Il est rapporté que ce fut du

*< bon vin* ». Le maître du festin dit : < *Tu as*

*gardé le bon vin jusqu\*à maintenant* » (Jean *2,10).*

Seul le vin vieux est du bon vin. Ainsi il n’a pas

changé l’eau en vin nouveau. Il en a fait un vin

vieux de nombreuses années. On ne devient pas

un saint lors de la conversion. Jésus change l’eau

en vin vieux. Il fait que la prostituée Madeleine

a toujours été sainte. Il ne fait pas cesser la torture

à certains moments. Il fait qu’elle n’a jamais com­

mencé. Il ne nous accueille pas parmi les saints au

moment où nous nous en rendons pratiquement

compte. Il fait que nous ayons toujours été avec eux.

Les hommes peuvent changer en bien ou en mal

le présent ou l’avenir de leurs semblables. Jésus est

le seul qui puisse changer le passé. Ainsi la cellule

aux rats n’existait plus, même dans le passé. L’esprit

s’était détaché de la réalité extérieure et était entré

dans la joie de l’Epoux.

Quand on a déverrouillé la porte pour me faire

**175**

sortir, je me suis réveillé. J’ai vu les rats. J’ai eu

peur et j’ai pensé que ce serait le paradis de sortir de

là. Mais je n’ai été au paradis que pour quelques

minutes, celles où les gardes ont ouvert la porte

et sont entrés pour me ramener à ce qu’on appelle

la réalité et que moi je considère comme un cau­

chemar.

Vivez les peines du moment comme si elles appar­

tenaient au passé. Croyez que Jésus a changé votre

passé, en y effaçant tout ce qui est laid et triste.

Voilà la clef du bonheur, et je l’ai trouvée dans

cette bienheureuse cellule aux rats.

C’est cette découverte que je voulais partager avec

vous.

*Amen.*

**176**

**19**

CONFIDENCE A MON FILS MIHAI

Mihai,

Quand la Sainte Vierge est entrée dans la maison

d’Elisabeth, son bébé a sauté de joie. Etait-ce là

quelque chose d’exceptionnel ? Les bébés compren­

nent-ils ? On dit qu’en Yougoslavie, il y a quelques

années naquit un poupon miraculeux, qui, à six

semaines, parlait et répondait aux questions. La

Bible dit : « *C'est par la bouche des enfants et des*

*nourrissons que vous m'avez tressé une louange >*

(Mat 2/, 16).

De toute façon ta mère et moi t’avons parlé de

Dieu depuis ta toute petite enfance. Nous croyions

que tu comprendrais.

Maintenant tu as onze ans et tu comprends donc

certainement. Tu sais combien je t’aime. Pendant

des heures je caresse mon oreiller et lui parle, ima­

ginant que c’est toi. Jésus a dit qu’un morceau

de pain de boulanger était son corps et que le vin

**12 - Sermons...**

**177**

acheté à l’auberge était son sang. Pourquoi mon

oreiller ne serait-il pas toi ? Tout objet matériel

peut être le support d’une réalité spirituelle. Jésus

est une porte et une lumière, un lion et un agneau.

Les réalités spirituelles peuvent s’exprimer au moyen

de toutes sortes de choses, même contradictoires.

Quand j’embrasse l’oreiller il devient chaud, et

alors j’éprouve cette même sensation que j’avais

lorsque je pressais ton corps contre le mien quand

tu étais petit. Je chante et je te parle. L’oreiller de­

vient le conducteur par où mon amour va de moi

à toi. Non, ce n’est pas le conducteur. Ici encore

la raison essaie de rationaliser mes sensations. C’est

toi, toi-même.

Mihai, la fin est arrivée. Je ne peux plus suppor­

ter. J’ai mis de côté trente comprimés. La torture

est devenue trop douloureuse. J’ai peur de craquer.

Je vais absorber ces comprimés et aller vers celui que

tu as vu une fois, à cinq ans, marcher dans la pièce.

Je vais aller vers celui qui a dit : « *Je suis la résur­*

*rection et la vie* > (Jean 70,11-18).

Il n’a jamais interdit le suicide. Il ne le pouvait pas.

Il a lui-même commis une forme raffinée de suicide.

Il a dit lui-même : « *Personne ne m’a enlevé ma*

*vie... Je donne ma vie pour mes brebis* > (Jean *10,*

18). Il a provoqué sa propre mort. Il avait demandé

à des loups de devenir des agneaux, ce qui n’est pas

en leur pouvoir. Le seul résultat possible, qu’il a

**178**

prévu, était que les loups le dévorent. Son intention

était que, dévoré par eux, il arriverait à provoquer

de l’intérieur un changement que personne ne peut

faire de sa propre volonté.

Il comprendra mon suicide. Et toi tu le compren­

dras aussi un jour, même si ce ne doit être que

dans de nombreuses années. Il te faudra rester

privé d’un père, comme j’ai été privé de mon père

à l’âge de neuf ans.

J’ai lu quelque part que quatre-vingt-dix pour

cent des hommes célèbres ont été orphelins dans

l’enfance. Tu t’es plaint une fois en me disant :

« Père, tu connais les réponses à toutes mes ques­

tions. Tu m’empêches de penser par moi-même

parce que tu as toujours raison. > Je ne vais plus

faire obstacle à ton développement. Mon suicide

peut agir en ta faveur.

Mon dernier mot pour toi, Mihai c’est : « Aime le

Seigneur Jésus. > Sans lui tu ne peux rien faire.

Nous avons un système télégraphique qui fonc­

tionne parfaitement d’une cellule à l’autre. C’est ainsi

que nous apprenons que les communistes mettent

en prison de plus en plus des leurs. Ce sont des

hommes qui ont péché contre la morale communiste,

contre les lois du Parti. Les communistes ont eux

aussi un code de morale. Il exige pleine obéissance

à la ligne du Parti. Tout le monde reconnaît un

code de morale. Les voleurs partagent loyalement

**179**

ce qu’ils ont volé ensemble. Les bourreaux pensent

qu’il est de leur devoir d’être impitoyables vis-à-vis

des ennemis de classe. Et aussi tous désobéissent

à leurs lois morales. C’est un fait que Goering, tueur

de millions de juifs, a sauvé la vie d’une famille

juive. H n’a pas été loyal dans son antisémitisme.

Nos gardes nous accordent parfois une mince faveur,

ou désobéissent à la ligne du parti d’une certaine

façon, de même que les chrétiens acceptent les

principes du christianisme mais pèchent d’une façon

ou de l’autre. Personne ne peut éviter le péché. Même

si la religion de quelqu’un était celle du diable,

avec ferme décision de commettre quotidiennement

chacun des péchés mortels, ce quelqu’un aurait par­

fois des moments de faiblesse et laisserait s’échap­

per une possible victime. Il pécherait alors contre

sa religion.

Je ne sais quel sera le développement futur de

ta religion. Peut-être que ta mère est, elle aussi

en prison. Peut-être que les communistes t’empoi­

sonneront de leur athéisme. Peut-être qu’élevé dans

la rue tu deviendras un délinquant. Peut-être devien­

dras-tu un saint. Mais j’ai beaucoup de saints autour

de moi. Ce sont aussi des pécheurs, et leur seule

vertu est d’avoir part au pardon des péchés.

Mihai, tu auras besoin de l’unique qui puisse

pardonner les péchés. Même les non-chrétiens

connaissent le pardon des péchés. Ils se l’accordent

**180**

à eux-mêmes après chaque action que leur propre

conscience considère comme laide. Mais quand moi,

l’escroc, je me donne à moi, escroc, un pardon pour

mes escroqueries, moi l’escroc je suis assez intelli­

gent pour ne pas croire à l’absolution qui m’est

donnée à moi, escroc, par moi l’escroc.

Seul, le Juste peut absoudre les péchés. Tu péche­

ras, Mihai, quoi que tu deviennes, quoi que tu croies.

Tu auras besoin d’un sauveur, même si tu deviens

athée, parce que tu pécheras parfois contre ton

athéisme. Personne n’est un athée de façon consé­

quente vingt-quatre heures par jour. Un conférencier

athée m’avoua à quel point il était effrayé quand

il lui fallait parler contre Dieu dans une ancienne

église transformée en club. Cet homme aurait eu

besoin d’être pardonné du péché d’avoir hésité dans

sa croyance de sans-Dieu.

Mihai, tu auras besoin d’un sauveur. La vie

t’apprendra que, dans une mesure plus ou moins

grande, tous les hommes sont menteurs. Ceci t’em­

pêchera de croire à tout salut offert par des hom­

mes. C’est de Dieu que tu as besoin comme sauveur.

U est écrit que Dieu a sauvé l’Eglise par son propre

sang (cf. Act *20,*28). Dieu s’est fait homme, il a eu

du sang et il l’a versé pour nos péchés. H n’y a que

cela qui puisse te sauver.

Il est Dieu, donc au-delà de notre intelligence.

Quand tu étais petit, tu ne pouvais comprendre

**181**

pourquoi je ne te laissais pas jeter une montre ti

par terre. Cela aurait fait un si beau bruit. Je t’ai d

montré un poème de notre plus grand poète, Emi- c

nescu, et je t’ai demandé ce que c’était. Tu m’as

répondu : « Des lettres noires sur un papier blanc. > •

Voilà tout ce que c’était alors pour toi, car tu ne

savais pas lire.

Et, de même, tu ne peux pas lire les écrits éma­

nant de la providence de Dieu. Il te faudra souffrir

et tu ne comprendras pas pourquoi. H se peut même

qu’en ce moment tu ramasses ta nourriture sur un

tas d’ordures alors que dans certains pays riches

les camions à ordures enlèvent des aliments gas­

pillés. Tu es peut-être réduit au désespoir. Peut-être

qu’un jour toi aussi tu te trouveras en prison.

> •

Parce qu’il est Dieu ses voies doivent être mysté­

rieuses, de même que les actions d’un savant restent

mystérieuses pour un illettré. Je n’ai aucune idée de

la raison pour laquelle il me faut tellement souffrir.

Mais ce que je sais, c’est que Dieu est déterminé à

faire de toi et de moi des chefs-d’œuvre. H a fallu

quarante ans à Goethe pour terminer *Faust.* Léonard

de Vinci a travaillé des années à *la Joconde.* Je t’ai

raconté l’histoire de Faust et je t’ai fait voir ce

tableau. Eminescu a récrit une trentaine de fois

son grand poème < *L'Etoile du matin* >. Le marteau

et le ciseau de Dieu te frapperont encore et encore.

Le sculpteur ne dit pas au marbre ce qu’il a l’inten­

**182**

tion d’en faire. Quand tu seras devenu un chef-

d’œuvre de grâce, admiré par les anges, tu compren­

dras la souffrance.

Sans comprendre, mais seulement avec foi, adhère

à Jésus le divin Sauveur. Les cicatrices de ses mains

sont la preuve de son amour pour toi. Crois que tes

souffrances sont nécessaires pour ton bien et pour

le bien de la communauté dont tu n’es qu’une petite

fraction.

Puis, racheté par un sacrifice, mène une vie de

sacrifice. Le sacrifice du Christ n’est pas suffisant.

Saint Paul a dit : c *Ce qui manque aux souffrances*

*du Christ, je l’achève dans ma chair* > (Col 7,24).

Quelle parole étonnante : « *Ce qui manque aux souf­*

*frances* » ! Etre rejeté par son propre peuple, trahi

par son propre disciple, abandonné de presque tous,

être flagellé, couronné d’épines, crucifié, outragé —

et il manque quelque chose aux souffrances ! Que

serait donc une richesse de souffrances ? Mais saint

Paul emploie le mot grec dont se sert l’Evangile

à propos de l’obole de la pauvre veuve.

Beaucoup de milliers d’autres personnes sont obli­

gées de sacrifier leur liberté et leur vie pour que la

croix du Seigneur soit connue. Autrement elle est

condamnée à rester une pauvre chose incapable de

sauver l’humanité.

Choisis, Mihai, choisis le chemin du sacrifice.

Moi, je ne peux pas. Je déserte pour un autre

**183**

monde. Fais mieux que moi, Mihai. Supporte ce que

je n’ai pu supporter. Aime Jésus et endure jusqu’au

bout. Mihai, rends ta maman heureuse. Dis-lui que

je l’aimais et que je lui demande pardon d’avoir été

parfois dur avec elle (1).

**i2nili ÎS *prisons avec Dieu,* Fauteur raconte**

**SIS»\*?.’ ^«.n.efnI»ère “l,nule les 8ardes, sans le savoir, enle-**

**mortel de 50 CelluIe la Payasse où il avait caché les comprimés**

**184**

**20**

SERMON AUX ÉGLISES D’OCCIDENT

H

Mes chers frères et sœurs d’occident,

Celui qui vous parle est un chrétien condamné

à l’isolement dans la cellule d’une prison communiste.

Depuis deux ans j’ai communiqué par télépathie

spirituelle avec mes anciens paroissiens, et je crois

que cela a réussi.

Maintenant, j’ai décidé de faire un pas en avant

et de communiquer avec vous qui habitez des pays

éloignés.

Pour y arriver, j’ai gardé le silence pendant long­

temps. J’ai cessé de faire des sermons à ma commu­

nauté paroissiale. J’ai même cessé pendant plus

longtemps encore de parler à Dieu. Je n’ai permis

à aucune voix intérieure de troubler le calme. J’ai

conservé le silence intérieurement et extérieurement.

Je me suis souvenu qu’avant la chute de Jéricho,

Josué ordonna à son peuple : « *Vous ne crierez pas*

*£ et ne ferez pas entendre votre voix, et qu'il ne sorte*

**185**

*pas de votre bouche une parole avant que je vous*

*dise : criez* > (Jos 6,10). Quand le peuple se mit à

crier après un silence prolongé de la sorte, les rem­

parts s’écroulèrent (cf. Jos 6,20). La distance à

laquelle on peut atteindre en esprit dépend de la

durée de votre silence.

La voix de Jésus a atteint le monde entier et

s’entend toujours après deux mille ans parce qu’il

s’imposa le silence jusqu’à l’âge de trente ans. Le

silence, bien qu’il eût tant à dire !

J’ai été silencieux pour l’amour de vous. Ecoutez

maintenant ! Celui dont l’horizon est étroit ne peut

pas penser justement. Celui qui sait seulement ce

qui se passe dans sa chambre peut être tué l’instant

suivant par quelqu’un qui a déjà pénétré dans la

pièce voisine avec l’intention de l’assassiner. Si votre

horizon se borne à votre paroisse, à votre Eglise,

à votre pays, vous êtes condamné. Qu’arrivera-t-il

si un autre pays a déjà préparé les armes destinées

à vous tuer ? Si une autre religion est en posses­

sion d’éléments valables ignorés de vous, d’où peut

surgir la preuve d’un salut assuré?

Seul le stratège qui sait ce qui se passe sur le

front tout entier peut penser correctement. « Le

monde est ma paroisse s>, disait Wesley. Le monde

(pas la terre, mais le cosmos) avec tous ses habi­

tants et son créateur, voilà l’horizon du chrétien.

Il ne s’arrête à rien d’autre.

**186**

Ne me dites pas qu’un horizon aussi large n’est

réservé qu’aux hautes personnalités dirigeantes des

Eglises, et ne concerne pas les chrétiens du rang,

car tous les chrétiens sont du plus haut rang puis­

qu’ils sont participants de la nature divine. La

pensée des chrétiens va au cosmos tout entier et à son

créateur, elle embrasse l’infini et l’éternité.

Moi, dans ma cellule solitaire, en proie à la tuber­

culose qui m’a envahi le corps, je suis assis avec les

anges comme dans un théâtre et je regarde tout ce

qui se passe, qui s’est passé et qui doit encore se'

passer. Je ne reste attaché à mon corps que par un

fluide, très lâche. Mon esprit s’est échappé de cette

maison de fous où l’humanité avec sa mentalité

maudite est condamnée à vivre.

Maintenant, je vois la réalité telle qu’elle est :

comme un fardeau qu’il me faut porter.

Si Dieu est en moi, toute la responsabilité du cos­

mos est mienne. « *Si quelqu’un m’aime, il gardera ma*

*parole, et mon Père l’aimera, et nous viendrons à lui*

*et nous ferons chez lui notre demeure* > (Jean *14,23).*

Ne me dis pas, Satan, que je n’ai pas gardé sa

parole. Tu ne connais pas notre vocabulaire humain.

Jésus n’a pas posé comme condition pour demeurer

avec nous de faire entièrement selon sa parole, mais

de la garder. Je n’ai pas fait entièrement selon sa

parole, mais je l’ai gardée sans altération. Comme

David, j’ai dansé devant l’arche contenant les tables

**187**

des commandements auxquels je n’ai pas obéi dans

ma vie privée. Mais David n’abusa pas de sa puis­

sance royale pour changer les commandements.

Ainsi Dieu habite-t-il en moi. Et s’il y habite il

apporte avec lui toutes ses responsabilités. Elles

deviennent donc les miennes. C’est pourquoi Jésus

dit que j’ai le pouvoir de remettre les péchés ou de les

retenir (Jean *20,23),* de lier et de délier (Mat 76,19).

Si Dieu vit en moi et en vous, il dépend de nous

que ce soit la beauté qui conquiert, ou au contraire

que l’humanité se dégrade de plus en plus.

Si Dieu le Père et Jésus-Christ habitent chez un

chrétien, sa tâche devient de transformer les pervers,

les immoraux, les obsédés, les ambitieux, les voleurs ;

de transformer un monde névrosé en un monde plein

de sérénité. Si le Père habite en moi, chaque fois

que quelqu’un dit un *Notre Père,* il s’adresse aussi

au Dieu qui est en moi. Je sens les prières de

l’humanité entière qui me sont adressées comme si

mon adresse, la cellule n° 11 de la prison du Minis­

tère de l’intérieur à Bucarest, était en fait l’adresse

de Dieu.

J’avais coutume de me demander pourquoi l’Eglise

répète le *Notre Père* si souvent. Maintenant je com­

prends. Chaque fois que je dis cette prière, je me

souviens que l’humanité attend de moi et de mes

frères, les porteurs de Dieu, de faire que son règne

arrive, ainsi que son royaume de justice et de joie.

**188**

**ife**

prj II nous appartient de veiller à ce que sa volonté soit

i faite sur la terre. Nous avons à procurer aux affamés

le pain de vie. Nous avons à pardonner.

èi

j-, Maintenant, je saisis le sens des paroles « *ne nous*

*soumets pas à la tentation* >. Dieu ne tente personne,

mais il est en moi. Et moi je pourrais tenter mon

U prochain jusqu’au péché. En disant ces mots, je

pense à tous ceux qui désirent garder leur inno­

cence et qui prient Dieu de n’être pas tentés. Cette

prière s’adresse à moi puisque Dieu est en moi. Je

ne dois pas tenter.

C’est vous et moi qui devons délivrer le monde du

mal. Il a été prophétisé que Dieu rassemblerait les

juifs dispersés dans leur ancien pays. Dieu ne l’a pas

fait du haut du ciel. Il y eut un homme, Théodore

Herzl, qui créa le mouvement sioniste, ce qui donna

naissance à l’Etat d’Israël où des Juifs de tous les

pays sont maintenant rassemblés. Dieu a réalisé cela

en se servant des leaders sionistes et des pionniers

qui ont fait oblation de leurs jeunes vies.

Les hommes demandent : < *Délivre-nous du mal. >*

N’attendez pas que ce soit Dieu dans le ciel qui fasse

cela : il est en vous comme en moi. Cette prière

s’adresse aussi à vous. Vous devez délivrer l’huma­

nité du malin. Les responsabilités de Dieu sont les

vôtres.

Frères et sœurs d’Occident, vous êtes libres. Ne

connaissez-vous rien du mal communiste ? Certains

**189**

peuvent rester indifférents. Mais il y a quelque chose

de pire que l’indifférence, c’est l’indifférence à l’in­

différence. Quelques-uns d’entre vous peuvent même

ne pas se soucier que l’Eglise soit devenue indiffé­

rente aux cris de millions d’hommes martyrisés par

les communistes.

Quand je dis la prière « *délivre-nous du mal »,*

je ne l’adresse pas à Dieu quelque part au loin dans

les cieux, mais à vous, en qui Dieu habite. Toutes

les prières dans nos donjons souterrains sont aussi

un appel lancé vers vous. La Kabale dit : « Dieu

avec Israël est Dieu. Dieu sans Israël n’est pas Dieu. >

Même le plus grand violoniste ne peut faire une

musique parfaite que s’il a un bon violon. Que

pourrait-il faire sans cet instrument ? Que peut donc

faire Dieu, que je prie, si tous ses ouvriers sont en

grève et si ses soldats refusent de combattre ?

Je vous vois rassemblés dans vos églises, louant

Dieu en des chants magnifiques. Mais pourquoi ne

le laissez-vous pas tranquille ? Selon le Talmud, Dieu

dit : « Oh ! que les hommes m’oublient et qu’ils se

mettent à s’aimer entre eux. »

Ne faites-vous pas attention aux paroles de l’Ecri-

ture : < *Je suis rassasié des holocaustes... ne conti­*

*nuez pas à rnapporter de vaines oblations... apprenez*

*à faire le bien... protéger l'opprimé* > (Isaïe 7,11,17) ?

Secourir des chrétiens opprimés par les communistes

**190**

est un service qui plaît plus à Dieu que vos messes

et vos liturgies.

Abou Ben Adhem, une nuit, s’éveilla d’un rêve,

dit la légende, et il vit un ange en train d’écrire

dans un livre d’or. Il lui demanda : « Qu’écris-tu ? >

L’ange répondit : « les noms de ceux qui aiment

le Seigneur. » Il demanda si son nom en était, et

l’ange ayant répondu négativement, il lui dit :

*« Je te prie donc :*

*Ecris que je suis celui qui aime son prochain. >*

*L'ange écrivit et disparut. La nuit suivante*

*Il revint dans une grande lumière, éveilla Ben*

*Adhem*

*Et lui montra les noms que l’amour de Dieu avait*

*bénis ;*

*Et voici que le nom de Ben Adhem était le premier*

*de tous.*

(Leigh Hunt, *Abou Ben Adhem.)*

Jésus a dit que le second commandement —

aimer le prochain — est semblable au premier qui

est d’aimer Dieu. Si vous nous aimez, nous les

chrétiens du camp des Rouges, vous aimez Dieu, car

il est en nous, dans les cellules 11, 12, 13, dans

la cellule aux rats et dans celle des tortures.

Je ne puis vous dire ce qu’il faut faire pour nous.

Les pasteurs parmi nous ont été tués et les brebis

dispersées. Inquiétez-vous de ces brebis, rassem-

**191**

blez-les. Nos Bibles ont été confisquées. Nos familles

mangent des ordures. Je ne sais que faire. Mais

vous êtes la demeure du Dieu tout-puissant et omnis­

cient. Il doit savoir. Je lui parle. Ce qui veut dire

que je vous parle. Je dis un *Notre Père.* Ecoutez,

il s’adresse à vous : « *Notre Père qui es aux deux. >*

Quel ciel est plus beau à ses yeux que votre âme

de croyant? Il est en vous, *< délivrez-nous du*

*mal* Le communisme est le mal.

Frères et sœurs d’Occident, délivrez-nous.

*Amen.*

**192**

**21**

JE L’AI FAIT SOURIRE

**JÉSUS,**

Je me demande si les mythologies grecque ou

hindoue ne sont qu’une collection de fantaisies ou

si elles renferment quelque obscure intelligence de

la réalité spirituelle.

Agni, adoré aux Indes comme dieu du feu, a-t-il

quelque existence réelle? On l’appelle Dieu. Je

l’appellerais plus volontiers ange. Mais j’ai de l’ami­

tié pour lui. Et est-il possible que vous puissiez

exclure du ciel un être qui me plaît à moi, votre

bien-aimé ?

La reine Isabelle d’Espagne dit à Christophe

Colomb : « Je ne sais si la terre que vous allez

chercher existe. Mais si elle n’existe pas je suis

sûre que Dieu la créera pour vous récompenser de

votre foi. >

Si donc Agni n’est qu’une figure mythologique,

vous pouvez lui donner l’existence rien que pour

me faire plaisir.

**13 - Sermons...**

**193**

Je l’aime à cause de l’histoire suivante. On dit

qu’au cours d’une sévère persécution de ses adora­

teurs, l’un d’eux fut brûlé sur un bûcher. Son âme

monta au ciel, mais Agni refusa de l’y admettre.

Le croyant protesta : « Ne sais-tu donc pas que

j’ai donné ma vie pour toi sous la torture? » —

« Je le sais », répondit Agni, « mais pendant que

tu brûlais, tu ne t’es pas réjoui. >

N’aimez-vous pas cette histoire ? Elle me rap­

pelle comment vous êtes allé à Gethsémani en chan­

tant des psaumes.

Je peux imaginer comme vous devez être triste

quand un chrétien qui est mort en prison vient vous

dire comment il a porté la croix pour vous, et qu’il

a deux témoins de cela : Frère Murmure et Sœur

Conteste. Vous, vous avez chanté en allant au-devant

de votre arrestation.

Mais je ne peux pas imaginer votre mère comme

*mater dolorosa,* une mère affligée, pleurant au pied

de la croix. Car vous lui avez appris depuis votre en­

fance que vous étiez le serviteur souffrant, que vous

alliez mourir par crucifixion, mais ressusciter en

sachant que vous aviez racheté l’humanité. Je la

vois donc vous précédant sur le chemin du calvaire,

vous chantant des psaumes pour vous encourager,

alors que les filles de Jérusalem, non initiées, pleu­

raient.

Elle était juive. Le soir même de votre cruci-

**194**

iixion le rituel de la Pâque avait dû être observé

dans la maison de saint Jean, et ce rituel compor­

tait des chants obligatoires. Elle a dû chanter ce

jour-là, et comme elle est sainte, je crois qu’elle le

fit de tout son cœur.

Avant mon arrestation j’avais vu certaines mères

de jeunes chrétiens emprisonnés. Leurs visages

rayonnaient de joie. Elles considéraient comme un

privilège d’avoir pour fils des martyrs. La Sainte

Vierge a dû être encore plus exaltée.

Alors, oublions pour un peu de temps, Jésus, que

vous et moi sommes en prison. Je suis très triste que

nous soyons incarcérés en cellule. Car il est de votre

caractère de rester avec vos petits frères. Si l’un

d’eux est dans une cellule humide et lugubre il vous

faut, vous aussi, rester au cachot. Il se peut que je

subisse une lourde condamnation. Vous pouvez donc

avoir des années de prison devant vous. Mais vous

savez que ce n’est pas ma faute. Si vous allez frapper

à la porte d’un homme libre il dépend de lui qu’il

ouvre la porte ou non. Vous savez que ce serait

en vain que vous frapperiez à la porte de ma cellule.

Ce sont les gardes qui en ont la clef. Alors vous êtes

venu à travers la porte fermée, puis vous m’avez

invité à souper avec vous, ce qui fut excellent. Main­

tenant vous voulez souper avec moi. Je n’ai pas

grand-chose à vous offrir. Nous n’avons qu’une

tranche de pain par semaine, et chaque jour un

bol de soupe sale.

**195**

Mais oublions tout cela et faisons ce que font tous

les prisonniers dans le monde entier lorsqu’ils sont

en compagnie dans leur cellule. Ils essaient de

s’amuser un peu.

Je vais commencer par vous raconter une plai­

santerie. Vous avez dû en entendre beaucoup aux

repas de noces et dans les maisons des publicains,

et vous avez dû prendre plaisir au moins à certaines.

Une dame âgée s’assit un jour par mégarde sur

ses fausses dents et les brisa. Son mari était éperdu :

< Quelle catastrophe ! Qu’allons-nous faire ? > Elle

répondit : < Ne te fais pas de souci. Regardons

les choses du bon côté. Il vaut mieux s’asseoir sur

ses fausses dents que sur ses vraies. >

Quel optimisme ! Ceci me rappelle la différence

qu’il y a entre un optimiste et un pessimiste. L’opti­

miste dit : « Sous ce régime communiste nous

allons tous devenir des mendiants. » Le pessimiste

réplique : « Mais auprès de qui allons-nous men­

dier ? >

Allons, Jésus, ne puis-je vous faire rire un peu ?

Il est vrai que l’Evangile parle de vos larmes et

jamais de votre rire. Mais alors comment les enfants

s’attroupaient-ils autour de vous ? Les enfants ne

sont pas attirés par les personnes tristes.

Je vais vous raconter une autre histoire. Celle-ci

vous fera sûrement rire. Un sultan se promenait

un jour dans une voiture somptueuse et passait

**196**

un pont. Les chevaux s’effrayèrent, renversèrent la

voiture, et voilà le sultan dans la rivière. Sur le pont

était assis un mendiant nommé Osman. Il ne pouvait

imaginer un monde sans sultan. Il sauta donc dans

la rivière et sauva la vie du sultan. Une autre

voiture fut amenée et le sultan invita le mendiant à

s’asseoir à son côté, à titre de marque d’honneur

pour son courage. Pendant qu’ils roulaient vers le

palais, le sultan dit : « Osman, je te dois la vie.

J’ai donc décidé de te donner un sac plein de pièces

d’or. Tu seras heureux et toujours tu te souvien­

dras de moi devant Allah pendant tes prières. Es-tu

satisfait de cette récompense? » Le mendiant fut

ravi. Mais le sultan regrettait d’avoir tant promis.

Il ajouta donc : « Il ne serait pas bon pour toi

d’avoir tant d’argent. Tu pourrais être tué par des

voleurs. Je ferais mieux de te donner cent brebis.

Tu mangeras leur viande, tu boiras leur lait et tu

te souviendras de moi devant Dieu. Es-tu satisfait

ainsi ? > Le mendiant, qui n’avait pas le choix, se

déclara d’accord. Mais le sultan, regrettant encore

une fois sa générosité, ajouta : < Il pourrait y avoir

une épidémie et tes brebis pourraient succomber.

Je ferais mieux de te donner une petite cabane. Tu

y vivras en paix et tu prieras pour moi. Cela te va-t-

il ?» Le mendiant fut heureux d’avoir au moins une

cabane. Mais même cela parut encore trop au sultan.

Or, à ce moment la voiture venait d’entrer dans la

cour du palais, et les serviteurs accoururent. Le

**197**

sultan leur dit : e Donnez à cet homme cinquante

coups de fouet. Il se souviendra alors sûrement de

moi pendant toute sa vie. »

Vous pleurez, Jésus. Est-ce que cette histoire

n’est pas amusante ? Je vous demande pardon de

vous avoir attristé. Au lieu de rire, vous pleurez.

J’aurais dû y penser. Je viens de me rappeler *ïldiot*

de Dostoïevski, le meilleur portrait qui soit d’un

certain type de chrétien. Il ne riait jamais.

Vous pleurez parce que vous voyez que mes dents

se sont cariées par manque de calcium et de soleil.

C’est cela que vous pensiez quand je vous racontais

l’histoire des fausses dents. Vous pleurez parce que

des hommes gouvernent de grands pays, transfor­

mant d’autres hommes en mendiants, et liquidant

les riches au lieu de liquider la pauvreté. Vous

n’avez pas goûté la plaisanterie à propos de l’opti­

misme. Vous pleurez parce que vous-même avez été

la victime de l’ingratitude. Vous avez été fouetté

comme le pauvre Osman parce que vous avez sauvé

des vies. J’ai beaucoup manqué de tact en vous

racontant cette histoire.

Comment paraîtrez-vous devant le dieu Agni,

Jésus ? Il vous reprochera à vous aussi de n’avoir

pas été joyeux. Prenez cela comme une autre plai­

santerie. Je connais la vérité. C’est Agni qui paraîtra

devant vous et non l’inverse. Mais la religion hin­

doue est très antique, beaucoup plus ancienne que

**198**

celle que vous avez établie. Les vieilles religions

sont très audacieuses, et Agni pourrait oublier sa

position d’infériorité totale par rapport à vous. Il

pourrait vous interroger.

Mais, en attendant, puis-je vous dire très franche­

ment quelque chose ? Vous insistez pour partager ma

cellule. Mais ce n’est pas drôle d’être ici avec vous.

Du temps des nazis j’avais de nombreux compagnons

de cellule. Certains me faisaient oublier toutes mes

souffrances. Us savaient me faire rire.

J’ai essayé de vous faire rire, mais ce n’est pas

possible. Je me demande comment c’était dans la

fournaise, au temps de Daniel, quand vous étiez là

avec les trois jeunes gens. Vous avez empêché leurs

corps d’être brûlés, de même que mon corps survit

miraculeusement aux attaques très graves de la tuber­

culose. Avez-vous réconforté leurs âmes ou les avez-

vous attristées avec votre douleur infinie ? Je crois

que c’est plutôt cela qui est vrai. La preuve en est

que lorsqu’ils sont sortis de la fournaise, ils sont

restés silencieux pour toujours. On n’a entendu d’eux

aucune parole, pas même un mot héroïque.

Il m’arrive d’avoir le sentiment que vous venez à

nous qui souffrons non pour nous consoler, mais

pour tirer de nous une consolation. Vous avez

appelé l’Esprit Saint, « *le Consolateur* ». Pourquoi

a-t-il fallu que le Consolateur descende sur vous lors

**199**

de votre baptême? Etiez-vous, êtes-vous en grand

besoin de consolation ?

La plupart des grands mystiques ont expérimenté

la nuit obscure de l’âme où ils se sentaient terrible­

ment seuls, sans vous. Sainte Gertrude priait : < Vous

êtes en moi et je suis en vous. > Si cela est vrai des

mystiques alors la nuit obscure par laquelle ils ont

passé n’était qu’un symbole de la nuit obscure de

votre âme à vous. Vous qui avez été tenté comme

nous en toutes choses, vous avez dû connaître aussi

la sécheresse spirituelle. Les paroles du Cantique

des Cantiques doivent avoir eu un sens pour vous

aussi : « *Sur ma couche, la nuit, j'ai cherché celui*

*que mon cœur aime ; je l'ai cherché et ne l'ai point*

*trouvé. Je me lèverai et ferai le tour de la ville, à*

*travers les rues et les places* > (Cant 2,1-2). Vous

savez ce que c’est que d’être privé de toute conso­

lation.

Qu’il était stupide de ma part de vous dire des

plaisanteries. Votre tristesse est trop profonde. Vous

ne pouvez pas rire.

Quand vous étiez âgé de quatre ou cinq ans on

vous raconta l’histoire des enfants qui moururent

à Bethléem, et de Rachel qui les pleurait. C’était

l’homme qui vous avait accueilli dans l’étable qui

était à blâmer. S’il ne vous avait pas donné asile, leur

sang innocent n’aurait pas été versé. Devenu adulte,

vous avez fait éclater la colère de Dieu sur Israël

**200**

**and**

**:nté**

ilé­

**ons**

**des**

**ont**

**de**

**me**

**ssi**

**[ne**

IUS

*lui*

*Int*

*à*

**us**

*O-*

**es**

**is**

**o**

**it**

**it**

**d**

f

**1**

en exigeant de l’amour de la part de ceux qui n’en

ont pas, en exigeant que des loups soient des

agneaux, et en provoquant votre propre crucifixion

que ces exigences rendaient inévitables.

Et c’est ainsi que la punition de Dieu s’ensuivit.

Depuis lors, tous ceux qui vous accueillent et qui

vous aiment doivent porter une lourde croix. Il leur

faut crucifier leurs passions — tâche combien pé­

nible. La douleur qui en résulte peut en être aussi

grande que celle que vous avez endurée sur le

Golgotha. Certains doivent mourir en prison. D’autres

sont torturés. D’autres encore sont tués.

Et vous souffrez les souffrances de tous. Vous

endurez encore des douleurs bien plus vives que nous,

car nous autres nous ne sentons que les nôtres, et

vous celles de tous. Vous avez besoin de plus de

consolation que nous.

Des plaisanteries ne convenaient nullement à vous

consoler. Je vous demande pardon. Je ne suis qu’un

homme. Mon intention était bonne. Je voulais vous

rendre heureux. Je me souviens que saint Onuphre

enfant offrit à votre image la moitié de sa pomme

et que vous avez tendu la main pour la prendre.

Je me souviens de la tradition orthodoxe à propos

du clown qui jonglait devant votre icône, et com­

ment, lorsque les moines essayèrent de le faire

cesser, vous avez souri dans l’icône pour montrer

votre approbation. Mais cela se passait dans les

**201**

premiers siècles alors que les chrétiens étaient des

enfants et pouvaient croire à de telles choses. Vous

avez dû être plus heureux alors. Maintenant nous

avons une théologie systématique dans laquelle saint

Onuphre n’a pas sa place.

Vous avez besoin aujourd’hui d’une autre sorte de

consolation. La seule que je puisse vous offrir est

de vous dire que moi et des milliers d’autres qui souf­

frent nous vous aimons. Même si la bête gouverne

le monde, lorsque nos cierges auront achevé de brû­

ler, nos derniers mots seront : « Jésus bien-aimé. »

Ne soyez pas accablé par nos souffrances. Croyez-

moi, nous pouvons les supporter, et plus facilement

si nous savons que vous êtes heureux au ciel, jouis­

sant de la société des anges et des saints glorifiés.

Nous vous aimons Jésus, soyez heureux.

Tenez, je vais faire quelque chose de semblable

à ce qu’a fait le clown. Notre prison est vieille. Le

régime bourgeois l’avait construite pour les commu­

nistes. Maintenant ce sont eux qui l’utilisent pour

y mettre leurs propres ennemis. La craie s’émiette

sur les murs. Je vais prendre un morceau de craie

et dessiner votre portrait sur la porte. Voici les

boucles, la barbe, les yeux, le nez. Et maintenant

cela dépend de moi. Si je donne une courbe relevée

à vos lèvres votre visage sera souriant. Vous n’y

pourrez rien. C’est ce que je vais faire. Et mainte­

nant voici que vous souriez, comme vous l’avez fait

**202**

pour saint Onuphre et sainte Rose de Lima à qui

vous pouviez dire : « Rose de mon cœur. >

Je vous ai fait sourire. Alléluia !

Soyez heureux maintenant pour un instant, et

s’il vous plaît, ne me reprochez pas d’avoir violé le

second commandement en faisant une image. Vous

faire sourire, vous l’Homme de douleur, est plus

important que le décalogue tout entier.

Qui peut vivre sans image ? Les mystiques disent

qu’ils sont en communion immédiate avec Dieu,

mais si on les compare entre eux on peut voir

qu’ils ont été dans la société de Dieu non comme

il est, mais avec une image de lui formée selon leur

arrière-plan individuel. Même des yogis, quand ils

arrivent à la suppression parfaite des images, ont

une image de l’absence d’image qui leur est donnée

par la tradition hindoue. En d’autres circonstances

ces mêmes hommes auraient une expérience mystique

différente. Nous nous faisons tous des images de

vous dans notre esprit. J’en ai dessiné une sur la

porte pour vous faire sourire.

Et toi, raison, reste silencieuse. Ne me dis pas

que c’était seulement le dessin de Jésus qui souriait,

et non Jésus même. Il est lui-même une image —

« l’image même de la personne de Dieu ». Si tu

contestes mon droit d’attribuer à Jésus le sourire

de mon dessin, il te faut alors contester le fait que

**203**

**quiconque le voit, lui, l’image du Père, voit le**

**Père.**

**C’est pour moi un jour de grand triomphe. Je vous**

**ai fait sourire, Jésus. Je prie de pouvoir toujours**

**le faire.**

*Amen,*

**204**

**22**

TOTALEMENT PUR

Chers frères et sœurs,

Quand on nous extrait de nos cellules pour nous

conduire à l’interrogatoire on nous bande toujours

les yeux. Il ne faut pas que nous puissions nous

familiariser avec la disposition des lieux, cela pour­

rait nous aider à nous évader. Ça m’est égal. On lui

a bandé les yeux à lui aussi (cf. Luc 22,64). Et

chaque fois qu’on nous le fait c’est à lui qu’on le fait

encore.

Saint Paulin a écrit que le Christ n’est pas mort

une seule fois, mais qu’il a été l’Agneau tué depuis

le commencement du monde. Il a été assassiné en

Abel, offert en sacrifice en Isaac, persécuté en

Jacob, trahi en Joseph, aveuglé en Samson, scié en

deux en Isaïe. J’ai souvent réfléchi à cette pensée

que la passion du Christ s’est poursuivie après sa

résurrection. C’est lui qui a été lapidé en saint

Etienne, écorché en la personne de saint Barthé­

lemy. Il a été rôti sur le gril de saint Laurent,

**205**

brûlé en saint Polycarpe, gelé dans le lac des qua­

rante martyrs de Cappadoce.

Saint Hilaire va encore plus loin en disant que le

sacrement de la mort du Christ n’est accompli qu’en

souffrant toutes les douleurs de l’humanité. C’est

à lui que mes geôliers bandent les yeux.

Tout ce qui est transitoire n’est qu’une para­

bole, dit Goethe. Alors, ces yeux bandés doivent

avoir aussi une signification spirituelle. Pourquoi

les communistes bandent-ils les yeux non seulement

à leurs frères en humanité, mais aussi au divin

Christ ? Pourquoi ses juges lui firent-ils bander les

yeux il y a deux mille ans?

Si j’avais à les défendre devant Dieu, je lui dirais :

< Comprenez-les et pardonnez-leur. Ds ne font que

rendre la pareille. Vous leur avez bandé les yeux le

premier. N’est-il pas écrit que vous avez *” aveuglé*

*leurs yeux et endurci leurs cœurs; afin qu’ils ne*

*voient pas de leurs yeux, et qu’ils ne comprennent pas*

*avec leurs cœurs, et qu’ils ne se convertissent*

*point ”* » (Jean J2,40). C’est vous qui le premier

avez bandé les yeux aux hommes. Vous ne pouvez

les condamner pour avoir fait la même chose. J’ai

dû passer par des expériences d’une amertume indi­

cible. Il m’a fallu recevoir des crachats, être tourné

en dérision et battu avant de comprendre pourquoi

vous l’avez fait. Eux, qui n’ont pas ces expériences,

n’ont pas pu savoir pourquoi.

**206**

C’est une chose terrible d’avoir les yeux spirituels

ouverts. C’est une bénédiction divine de les avoir

bandés et de n’être pas converti en prenant le sentier

ardu et pénible de la connaissance. Saint Jean, le

voyant, quand il vit Jésus dans sa gloire divine,

tomba à ses pieds comme mort (Apoc 7,17). Qui de

nous pourrait voir les sept têtes et les dix cornes du

dragon rouge du communisme ? (cf. Apoc J2,3).

Qui pourrait comprendre pourquoi cette bête a sept

couronnes sur la tête, alors que Jésus n’a eu qu’une

couronne d’épines ? Quelle bonne chose que Dieu

ait bandé nos yeux et durci notre compréhension

de façon que nous ne soyons pas convertis en voyant

ou en comprenant mais simplement en aimant et en

croyant. Il est juste que personne ne soit plus

aveugle qu’il ne l’est, lui qui est parfait, le serviteur

du Seigneur (cf. Is *42,*19).

Les ennemis de Jésus, il y a deux mille ans, ne

comprirent pas, et non plus les communistes d’aujour­

d’hui, que personne ne peut voir Dieu et vivre ; que

ceux que Dieu aime le mieux et dont il veut qu’ils

soient ses serviteurs, doivent être aveugles aux réa­

lités finales. Les communistes se vengent en haïssant

Dieu. C’est pourquoi ils nous bandent les yeux, et

nous battent pendant que nous sommes aveuglés, ce

qui est une torture extrême parce qu’on ne sait pas

de quel côté va venir le coup et qu’on ne peut se

défendre en penchant au moins la tête de l’autre

côté.

**207**

Je puis comprendre nos bourreaux, car j’ai eu

moi aussi de la rancune contre Dieu parce qu’il ne

répondait pas à mes questions et ne me montrait

pas s’il y avait quelque espérance. Mais aujourd’hui

j’ai décidé d’accepter la cécité.

J’ai été lavé il y a longtemps dans le sang du

Christ. Mais aujourd’hui je lui ai dit que je lui

donnerai mes pieds à laver ; mes pieds qui, en

marchant dans la vallée des profondes douleurs, se

sont souillés de la poussière de mes murmures contre

Dieu. Alors je serai < *entièrement pur* > (Jean 75,10).

Quand j’étais libre j’ai lu que les Peaux-Rouges,

étonnés de la blancheur de peau des Blancs leur

enlevaient les chaussures pour voir si leurs pieds

étaient blancs aussi. Mes pieds doivent être blancs.

Quand mes bourreaux me frappent sur la plante

des pieds ils ont le droit de voir des pieds propres,

plus blancs que neige. Jésus a dit : « *Celui qui est*

*lavé n'a pas besoin de se laver les pieds car il est*

*entièrement pur.* » Mes pieds peuvent être gonflés

par la famine prolongée et les autres expériences que

j’ai subies, mais ceux qui me frappent ont le droit

de voir les beaux pieds d’une épouse du Christ qui,

même à eux, apportent la bonne nouvelle (Is *52,1}.*

Je dois avoir mes pieds lavés par Jésus. Il est bien

loin, mais je prêche en son nom, en morse. J’ai

donné des sacrements en son nom. Pourquoi ne lave-

rais-je pas mes pieds en son nom, croyant que c’est

lui-même qui le fait?

**208**

Enlevons les chiffons. Je n’ai pas de souliers.

Pendant deux ans j’ai marché avec eux de long en

large dans ma cellule, trois pas dans un sens, trois

pas dans l’autre, psalmodiant des prières à la façon

des Juifs. Pendant deux ans j’ai dansé avec ces

souliers. Ils ont fait leur temps. Un cordonnier m’en

avait fait cadeau avant que j’aille en prison et il

m’avait dit : < Employez-les au service du Seigneur. >

Il ne savait pas, et moi non plus, qu’ils serviraient

à danser en l’honneur du Seigneur.

Autour d’un pied je n’ai que des chiffons. L’autre

porte un beau bas de femme. Je l’ai trouvé aux

toilettes. Comment et pourquoi une prisonnière l’a-t-

elle laissé derrière elle, je ne sais. J’en avais un

besoin extrême, alors je l’ai pris. On ne pense plus

ici en termes de propriété.

J’ai mis mes pieds à nu. Le ciment est froid.

L’eau que je verse sur eux est glacée. Comment

était l’eau dont Jésus s’est servi pour laver les pieds

de ses disciples ? Peut-être était-elle très froide aussi.

La même nuit il a fallu que les gardes allument un

feu dans la cour du Temple pour se réchauffer. Peut-

être que saint Pierre a reculé sous le froid de l’eau

quand il a dit : < *Tu ne me laveras pas les pieds. >*

Ce que Jésus a fait ce soir-là s’est passé sur les

pics glacés de la plus haute spiritualité où Dieu prend

la forme très humble d’un serviteur. H n’est pas facile

de se faire laver les pieds dans l’eau glacée qui coule

de ces sources divines.

**14 - Sermons...**

**209**

Je me lave les pieds au nom de Jésus. C’est lui

qui me les lave. Ecoutez, ô Dieu ; écoutez les anges

et les démons ; écoutez frères et bourreaux commu­

nistes. Je me suis lavé les pieds. Maintenant je suis

entièrement purifié. Ecoutez, victimes de ma vie

passée.

Je ne sais quel sera mon avenir. Peut-être vais-je

m’effondrer sous la torture et devenir un traître.

Peut-être perdrai-je la foi. Peut-être gagnerai-je

la couronne des martyrs. Peut-être ne serai-je relâché

que pour commettre de grands péchés. Peut-être la

prison m’aura-t-elle démoli le caractère. Peut-être que

j’accomplirai de grandes actions pour Dieu. Je trem­

ble en pensant à Nyils Hauge, le grand évangéliste

norvégien, emprisonné pour sa foi il y a quelque deux

siècles. Lui qui avait fait brûler la Norvège de

l’amour du Christ, il perdit la foi en prison. Qui sait

le sort que la Providence me réserve ?

Mais peu importe. Jésus m’a lavé les pieds. Il est

en moi. C’est lui le vrai moi. Je suis le vrai lui.

Je parle et agis en son nom. Ce n’est pas moi-même

mais lui qui m’a lavé les pieds, et je veux croire

que désormais je resterai purifié entièrement.

Une fois que je venais de subir une horrible tor­

ture, je frappai sur le mur pour m’adresser à un

pasteur mon voisin et je lui dis : < Que puis-je

faire ? J’ai perdu la foi. > H me répondit : « Mais

avez-vous jamais cru ? > < Oui, certainement, répli-

**210**

quai-je. > Alors sa réponse fut celle-ci : < H est

écrit : ” Bienheureuse celle qui a cru ” (Luc 7,45).

Ce verbe est au passe. Avoir cru suffit. Reposez-vous

là-dessus. »

Je suis entièrement purifié et je resterai tel parce

que je l’ai été une fois. Les trahisons et les péchés

graves peuvent survenir. Ils ne changeront jamais

ma condition devant Dieu. Je me souviens que

Spurgeon a dit un jour que les péchés passés, pré­

sents et futurs des croyants, sont tous pardonnés. Je

ne sais plus sur quel texte de la Bible il a appuyé

cet enseignement. Mais s’il est erroné, c’est affaire

à lui avec Dieu. Dieu n’aurait pas dû lui donner un

si grand nom parmi ses enfants si son enseignement

était faux. Je me reposerai sur sa parole.

Je suis et reste purifié entièrement par l’humilité

de Jésus qui m’a lavé les pieds.

Mes bourreaux, je vous fais un don précieux.

J’offre à vos matraques de caoutchouc des plantes

de pieds lavées par Jésus lui-même, des pieds qui,

comme ceux des anges, doivent être couverts (cf.

Is *6,2),* car ils sont entourés d’un halo divin. Vous

frapperez mes pieds et le halo qui les entoure vous

parlera de la sainteté de celui qui s’est humilié

pour moi.

*Amen.*

211

**ÉPILOGUE**

Mon intention n’a pas été de vous donner un

nouvel exposé de la vérité chrétienne. Pour cela

vous avez la Bible, votre église, et celui qui vous

enseigne votre religion et qui répond de votre âme

devant Dieu.

Je connais vos problèmes. Les professeurs reli­

gieux du christianisme diffèrent largement sur les

questions les plus essentielles. Il y a tant d’opinions

diverses sur chacune d’elles et en particulier dans

le protestantisme où les divisions sont innombrables.

Vous pouvez comprendre que j’ai eu des pensées

particulières dans des conditions qui l’étaient aussi.

Mais vous voudrez savoir ce que sont mes principes

de théologie et de morale maintenant que ma vie

extérieure est redevenue normale.

Je n’ai pas d’idées originales à offrir. Je ne suis

pas un penseur religieux original. Je crois que la

théologie est comme le vin : plus elle est vieille,

meilleure elle est. Si vous demandiez ce que je pense

sur telle ou telle question religieuse, ma réponse

**213**

serait celle de n’importe quel pasteur évangélique,

avec les légères variantes qui sont la beauté et le

privilège du protestantisme, et le résultat de la liberté

qu’il a apportée. Mais je ne pourrais jamais définir

de façon absolue ce qu’est ma théologie, et je vais

vous dire pourquoi.

Tl m’est arrivé une fois de tenter d’expliquer

« une théologie systématique » à un pasteur russe

de l’Eglise du silence, qui n’avait jamais vu un

Nouveau Testament en entier. De façon systématique

je me mis à lui expliquer l’enseignement sur la

Divinité, sur son unité en trois personnes, l’ensei­

gnement relatif au péché originel, à la chute, à

l’Eglise, aux sacrements, à la Bible révélation infail­

lible. Il m’écoutait attentivement. Quand j’eus fini

il me posa une question très étonnante : « Est-ce

que ceux qui ont pensé ces systèmes théologiques

et qui les ont écrits avec tant de perfection ont jamais

porté une croix ? » Il continua : « Un homme ne

peut penser de façon systématique s’il souffre d’une

rage de dents. Alors, si l’on porte une croix, com­

ment peut-on penser systématiquement? Mais un

chrétien doit être davantage que le porteur d’une

lourde croix ; il partage la crucifixion. H n’est ni

chagrin ni souffrance dans le monde entier qui ne

l’atteignent lui aussi. Si un homme est crucifié avec

le Christ, comment peut-il penser systématiquement ?

Est-ce que cette sorte de pensée peut exister sur une

croix ? Jésus lui-même a pensé de façon non systé-

**214**

**là**

ais

Icf

**S**

**1D**

**ie**

!a

**b**

**à**

**i**

J

I

matique sur la croix. Il a commencé par le pardon,

il a rêvé d’un paradis où même un larron aurait

place ; puis il désespéra à l’idée qu’il n’y aurait

peut-être pas de place au paradis, même pour

lui, le Fils de Dieu. Il se sentit abandonné. Puis, tout

à coup, il se rappela sa mère. Mais la soif était

si insupportable qu’il ne pensa plus à elle et demanda

de l’eau. Puis il remit son esprit entre les mains

de son Père. Mais il ne s’ensuivit aucune sérénité,

mais seulement un grand cri. Merci pour ce que vous

avez essayé de m’enseigner. J’ai l’impression que

vous ne faisiez que répéter, sans beaucoup de convic­

tion, ce que d’autres vous ont appris. Une théologie

systématique de quelque sorte qu’elle soit est impos­

sible dans la chrétienté. »

Ce pasteur, dépourvu de culture théologique, ne

savait même pas qu’il pensait de la même façon

que Kierkegaard, le théologien luthérien le plus

éminent qui, d’un autre point de vue, niait égale­

ment qu’un chrétien pût jamais parler du Christ de

façon académique. Un chrétien est une personne qui

aime follement le Christ. Juliette ne pouvait pas

faire de discours sur l’anatomie du corps de Roméo.

Elle ne pouvait que le caresser et exprimer à tout le

monde le brûlant désir qu’elle avait de lui.

Je pense comme ce pasteur de l’Eglise du silence.

C’est pourquoi je n’ai pu que mettre par écrit quel­

ques-unes des pensées que j’avais eues lorsque j’étais

**215**

dans la solitude de ma prison. Aujourd’hui beau­

coup de ces pensées ont changé. C’est le sort des

pensées. Celles d’aujourd’hui ne dureront pas non

plus. Elles peuvent encore changer demain si les

communistes me kidnappent et me remettent dans

une cellule solitaire. Les pensées relatives à la Divi­

nité, comme celles qui ont tout autre sujet, appar­

tiennent à un monde transitoire. Mais dans notre

cellule solitaire, nous vivions dans un climat

d’éternité.

J’ai pensé qu’il était de mon devoir de vous

conduire par des voies détournées dans ce climat et

de ne pas vous ennuyer avec les pensées qui sont

aujourd’hui les miennes. Les pensées sont le reflet

exact ou déformé de la réalité dans notre esprit.

Il faut essayer de saisir la réalité de Dieu et ne pas

rester dans la zone des mots et des pensées. Les

pensées relatives à Dieu ne sont pas Dieu. Dieu seul

est Dieu. Ne soyez jamais satisfait d’autre chose que

de Dieu lui-même. Je me sens en communion avec

tous les hommes qui cherchent Dieu (le chercher

c est l’avoir trouvé, dit saint Augustin) et avec tous

ceux qui sont marqués par la souffrance. Un chré­

tien, même s’il est un jeune millionnaire plein de

santé, est un homme de douleurs. Ce qui le rend

chrétien c’est qu’il fait siennes les souffrances du

Christ et de toute la création.

Pour ce qui est des problèmes de morale, consul-

**216**

tez le pasteur de votre église. La morale concerne

les relations entre hommes sous le regard de Dieu.

Je continue toujours à vivre essentiellement dans

une prison solitaire où il n’y a de relations qu’avec

Dieu ; la morale cesse d’exister. Mais en regardant

à partir de là F Eglise et le monde où l’homme entre

en contact avec l’homme, je puis vous dire deux

choses.

C’est d’abord l’immense valeur des principes mo­

raux traditionnels contenus dans la Bible. S’ils

n’avaient pas derrière eux tout le poids de la Divi­

nité et de milliers d’années d’expériences humaines,

comment se ferait-il que chaque péché commis,

même trente ans auparavant, produise de si cuisants

remords quand on est en prison ? En péchant aujour­

d’hui on se prépare des heures de regret pour

l’avenir.

Ensuite, comprenez que personne n’est capable de

vivre une crucifixion sans fin. Jésus n’est demeuré

sur la croix que quelques heures. Quand un homme

supporte une grande souffrance, ou une douleur

provoquée par l’insatisfaction d’un impérieux désir,

qu’on le condamne s’il cède au bout de quelques

heures. Mais après des années de lutte un homme

peut s’écrouler sous le poids de la croix. Le com­

prendre, l’aimer, et le libérer de cette croix, cela

fait aussi partie de la morale. L’amour est l’inter­

prétation que Dieu lui-même a donnée à tous les

**217**

versets et commandements de la Bible. Je ne connais

rien de mieux que les paroles de saint Augustin :

< Aime Dieu et fais ce que tu veux. >

*< On n’en finit pas de faire des livres \** (Eccl *12,*

12). Il y a suffisamment de livres de doctrine et

de morale chrétiennes. Je ne me suis pas senti appelé

à en ajouter encore un.

J’ai voulu vous montrer quel est l’enfer de l’em­

prisonnement au secret dans les geôles communistes.

J’ai voulu illustrer pour vous les paroles du *credo :*

« Il est descendu aux enfers >, pour en souffrir

lui-même les angoisses, pour en prendre sur lui les

terreurs de même qu’il a assumé les péchés de

l’humanité, et pour apporter même là un rayon de la

lumière de Dieu.

Chacun doit être cru dans l’art qui lui est propre.

Quand il s’agit de la vie spirituelle il faut croire ceux

qui la connaissent parfaitement. Sainte Catherine

de Gênes a dit de l’enfer : « Quand nous aurons

quitté cette vie en état de péché, Dieu nous retirera

sa bonté et nous abandonnera à nous-mêmes, et

pourtant pas tout à fait, car il veut que sa bonté

soit trouvée en tout lieu et non pas sa justice seule.

Et si l’on pouvait trouver une créature qui puisse

ne pas participer à un certain degré à la bonté

divine, cette créature, pourrait-on dire, serait aussi

méchante que Dieu est bon >, ce qui reviendrait à

nier le caractère absolument unique de Dieu.

**218**

L’emprisonnement solitaire par les communistes,

avec le souvenir des péchés passés, c’est un coin

de l’enfer. Il y a eu des moments où j’ai regardé

une tasse d’eau que j’avais dans ma cellule pour me

convaincre que je n’étais pas encore en enfer. Je

savais qu’en enfer il n’y a pas d’eau.

Mais même aux instants de doute et de désespoir

absolus, nous n’étions pas abandonnés totalement

à nous-mêmes. Celui qui a promis : « *Je suis avec*

*vous pour toujours* » (Mat *28,*20) — (en hébreu

il n’a pu dire que *bekoliom,* ce qui veut dire littéra­

lement chaque jour le jour entier) a montré qu’il

était fidèle. C’est ce qui nous a permis de tout sur­

monter.

Il y a des milliers d’autres chrétiens emprisonnés

au secret aujourd’hui, en Chine rouge, en Corée du

nord, au Vietnam, en Russie, en Albanie, en Rou­

manie, en Tchécoslovaquie et ainsi de suite. Voulez-

vous les assister ? Voulez-vous vous considérer

comme responsables de la survie de l’Eglise du

silence, dont ils ont été arrachés, pour qu’elle

puisse continuer à se développer en leur absence ?

C’est pour vous faire parvenir cet appel que j’ai

publié ce livre.

**219**

TABLE DES MATIÈRES

Préface ?

1. Les lois injustes de Dieu 17
2. Un chrétien rencontre Gabriel 31
3. La Mère du Seigneur 41
4. Le devoir ne cesse jamais 49
5. Samson en prison 61
6. Sermon à mon âme 71
7. Le Verbe fait chair 79
8. Leçon de catéchisme 87
9. Bâillonné de nouveau 96
10. Blessures visibles 103
11. Binzea 111
12. Les victimes de ma vie 119
13. Ani-Hou 129
14. Malade d’amour 137
15. Le Sabbat le plus complet 145
16. Il n’y a pas de Dieu 155
17. Absurdité de l’amour 163
18. Leçon de la cellule aux rats 171
19. Confidence à mon fils Mihaî 177
20. Sermon aux Églises d’Occident 185
21. Je l’ai fait sourire 193
22. Totalement pur 205

Épilogue ou

TABLE DES MATIÈRES

Préface 7

1. Les lois injustes de Dieu 17
2. Un chrétien rencontre Gabriel 31
3. La Mère du Seigneur 41
4. Le devoir ne cesse jamais 49
5. Samson en prison 61
6. Sermon à mon âme 71
7. Le Verbe fait chair 79
8. Leçon de catéchisme 87
9. Bâillonné de nouveau 96
10. Blessures visibles 1^3
11. Binzea
12. Les victimes de ma vie

1. Ani-Hou 129
2. Malade d’amour
3. Le Sabbat le plus complet 145
4. Il n’y a pas de Dieu
5. Absurdité de l’amour
6. Leçon de la cellule aux rats
7. Confidence à mon fils Mihaï J
8. Sermon aux Églises d’Occident
9. Je l’ai fait sourire
10. Totalement pur

**ÉPILOGUE**

Les demandes de renseignements concernant i’E-

glise du silence et les dons en faveur de son action

peuvent être adressés à :

Action évangélique pour l'église du silence

M.C.E., B. P. 33

92 400 COURBEVOIE (FRANCE

C. C. P. 10-334 15 Paris

**Achevé**

**. |(ï7<; - Rég lmp- n- 539**

**Rcg. Ed. n. 5\*8 - «P-**



Trois ans au secret dans une

cellule sombre, privé de toute

communication avec l’extérieur

comme de la moindre possibili­

té de lire ou d'écrire, le pasteur

Wurmbrand passe son temps —

entre les séances de torture —

en exercices spirituels. Chaque

nuit il compose un sermon et le

prononce, après en avoir mis le

thème en vers pour le retenir

plus sûrement. Sa solitude s'en­

richit de la plus puissante des

présences. Il communie intensé­

ment au Christ crucifié, aux mar­

tyrs, aux saints, aux pécheurs.

Mordu par les’ rats, il l'ignore,

tant sa méditation le transporte

dans un *nid de verdure* avec l’é­

pouse du Cantique. *Seigneur, il*

*nous est bon d’être ici !* (Mat

17,4). Témoignage brûlant d’une

expérience spirituelle incompa­

rable.

APOSTOLAT DES EDITIONS

EDITIONS PAULINES



Sermons au cachot